

Le Christianisme sans mystères
ou traité, où l'on fait voir, qu'il n'y a rien dans
l'Évangile, qui soit ou contraire à la raison, ou au-
dessus d'elle, et qu'aucun dogme Chrétien ne
se peut proprement appeler Mystère ;

par
Jean Toland
à Londres. 1702.

Préface

Je crois que tout le monde tombera aisément d'accord, que personne n'est plus en droit de parler avec liberté et assurance, que ceux qui soutiennent la vérité, ou qui la mettent dans un nouveau jour. Mais si nous ajoutons foi à l'histoire du temps passé, ou même si nous examinons avec attention ce qui se passe aujourd'hui, nous trouverions que personne n'est plus réservé à dire ses sentiments en public, que ceux qui ont le droit de leur côté. Naturellement, on croirait que la bonté de leur cause et de leur dessein les dût fortifier contre toutes les attaques de leurs ennemis. Aussi y en a-t-il plusieurs qui pour l'amour de la vérité, ont souffert avec une constance inébranlable des traitements les plus flétrissants et des violences les plus terribles. Cependant, si nous comptons juste, y compris les martyrs des premiers siècles, les Prophètes et les Apôtres, il se trouvera que les Défenseurs déclarés de la vérité, qui la soutiennent uniquement pour l'amour d'elle, ne sont qu'une poignée, en comparaison du grand nombre des partisans de l'erreur.

Tel est le malheur de notre siècle. Personne n'ose avouer ouvertement et directement ses pensées sur des matières de Théologie, quelque vraies et utiles qu'elles puissent être d'ailleurs, si elles diffèrent tant soit peu de ce qui est établi par les Lois. Mais on est forcé ou de garder un silence perpétuel, ou de proposer ses sentiments en guise de paradoxe sous des noms forgés ou empruntés.

Le récit de la moindre partie des inconvénients auxquels s'exposent ceux qui ont le courage d'agir avec moins de réserve, est trop triste et saute assez aux yeux pour exciter les plaintes de tout homme véritablement généreux et vertueux.

La méchanceté de la plupart des hommes, et l'ambition des particuliers ne nous permettent pas de trouver étrange qu'on nous oblige à cette réserve à l'égard des affaires politiques et temporelles : cependant un homme peut faire des nouvelles découvertes et des progrès dans les lois, dans la médecine et dans d'autres arts et sciences, même on l'y encourage et on l'en récompense comme de raison. Mais, hélas, ce nom sacré de Religion, qui ne signifie rien que Sainteté, que Paix et que Intégrité, est abusé universellement pour favoriser l'Ambition, l'Impiété et la Dispute, et pour des raisons que nous dirons ci-après, on soutient que ce qui nous importe tant de comprendre, est non seulement obscur, mais aussi qu'il a été embrouillé à dessein. Cela est allé à un tel point, que la vérité ne trouve point d'opposition plus forte que de la part de ceux qui font retentir le plus haut ce nom vénérable, et qui ne prétendent pas moins que d'être les dispensateurs [3] uniques des faveurs et des oracles du ciel. S'il se trouve quelqu'un qui a la fermeté de toucher au moindre point qui leur donne du profit ou du crédit, on

le poursuit d'abord à cors et à cri, comme un hérétique. S'il fait cas de leurs censures, on l'oblige à faire amende honorable : s'il ne s'en soucie pas, il devient la victime, au moins à l'égard de sa réputation, de leur haine implacable.

De l'autre côté, il peut compter sûrement que les ennemis déclarés de la religion ne le traiteront pas mieux. Leurs principes, qui foulent aux pieds toute équité et toute vérité, les portent à haïr, et à tourmenter les vaillants défenseurs de ces vertus, et de toutes les autres. Faisons ces réflexions humiliantes qui ne m'ont pas empêché de hasarder ce discours, dans la vue de rectifier, autant qu'il est en mon pouvoir, les dogmes étroits et bigots des uns, et les maximes impies des autres.

Aucun Athée ou Infidèle, de quelque espèce qu'il soit, n'a raison de se fâcher contre moi, de ce que je mesure mon épée avec lui, et que je ne l'attaque que des mêmes armes qu'il me prescrit. Le vrai Chrétien n'en saurait être offensé non plus, s'il trouve que je me sers de la raison non pour affaiblir ou pour embrouiller la révélation, mais pour la confirmer et pour l'éclaircir, à moins qu'il n'appréhende que je ne la fasse trop claire, ou trop aisée aux autres : crainte ridicule, que tout le monde aura honte d'avouer. J'espère de faire voir que l'usage de la raison n'est point si dangereux dans la religion, qu'il est communément représenté, même par ceux qui l'élèvent extrêmement, lorsqu'elle leur paraît favorable, et qui de l'autre côté n'en veulent point entendre parler, et qui lui opposent leur [4] propre autorité, dès qu'elle leur est contraire. Ce sont assurément des grands privilèges et les moyens les plus sûrs, qu'on puisse imaginer, pour avoir le dessus dans toutes les disputes.

Afin que l'Incrédule trompé ne puisse dire que, dans la défense de ma foi, je tâche de soutenir un certain système [**I serve a Hypothesis in the Defense of my Faith**], de la même manière que ceux qui premièrement se forment une opinion, ou la reçoivent et puis après songent à trouver des preuves pour l'établir, je déclare d'une manière solennelle, qu'il en est tout autrement, et que je ne tiens aucun dogme pour article de ma religion, à moins que la dernière évidence ne m'y force. Ayant été élevé depuis le berceau dans la superstition et l'idolâtrie les plus grossières, il a plu à Dieu de se servir de ma propre raison, et de celle d'autres gens, qui faisaient usage de la leur, comme d'heureux instruments de ma conversion. C'est ainsi que je me suis accoutumé de fort bonne heure à l'examen et à la recherche, et que j'ai appris de ne pas captiver mon entendement non plus que mes sens sous aucune personne ou société, quelle qu'elle soit. Or la merveilleuse méthode pour communiquer la vérité à d'autres est à mon avis celle qui a servi à nous la faire apprendre à nous-mêmes.

Et afin que le Chrétien bien intentionné ne me soupçonne pas, comme cela arrive fort souvent, que mes vues vont plus loin, que je ne le dis, et que sous le beau prétexte de vouloir défendre la vraie religion, je cache artificieusement quelque mauvais principes, je l'assure que j'écris avec toute la sincérité et toute la simplicité imaginable, étant aussi entièrement convaincu de la vérité de ce que je soutiens, que je le puis être de quoi que ce soit. Si [5] après cette Protestation, un honnête homme persiste d'avoir mauvaise opinion de moi, cela ne peut provenir que de préventions violentes : puisqu'il y en a très peu que ne soient profondément engagés dans quelque préjugé, pour lesquels il faut avoir une certaine connivence. Quel tendre[sse] n'avons nous pas tous pour ce que nous avons appris dans notre jeunesse ? [**How fond are we all apt to be of what we learn'd in our Youth**] tout de même la vue, ou le souvenir, des endroits où nous avons passé ce temps agréable, nous attendrissent d'une manière étrange. Une mère est plus charmée du bégaiement et des mots à demi formés de son enfant qu'elle ne l'est du meilleur langage et des discours les plus solides. Qu'un homme de néant, qui n'est connu que depuis hier, prétende de détruire ce qui a coûté aux Anciens tant de temps et tant de peine à établir, et à nous-mêmes tant de

travail et de dépenses pour apprendre, c'est une chose que la plupart trouveront trop dure à digérer. Et quand on prie d'autres d'expliquer leurs termes qui à l'ordinaire signifient ou rien ou ce qu'ils ont honte d'avouer, ils sont embarrassés, comme un Marchand prodigue lorsqu'il s'agit d'examiner ses comptes, et c'est beaucoup s'ils peuvent arrêter leur emportement. Non seulement un petit nombre des particuliers, mais fort souvent des sociétés entières, ne considèrent les choses que fort superficiellement, et font tant de cas des certains sons, comme s'ils étaient la quintessence de toute religion. D'en révoquer quelqu'un en doute, ou de le rejeter, quelque faux ou absurde qu'il puisse être, cela passe pour hétérodoxie dangereuse. Cependant, comme je viens de le dire, ces mêmes sons ou signifient rien, ou ont été inventés par quelque chef de parti pour obscurcir les choses claires, fort souvent même pour couvrir leur propre ignorance. Ce qu'il y a d'impardonnable, c'est qu'on donne la torture à l'Écriture Sainte pour la faire favoriser ce [6] jargon scolastique, et toutes les chimères métaphysiques de ceux qui les ont inventés. Mais la faiblesse de la plupart de ses préjugés est si connue qu'il suffit de les exposer pour les réfuter. Aussi rien de cette espèce ne me touchera autrement qu'un homme prudent serait ému des déclamation de ceux qui ont recours à la raillerie, lorsque la raison leur manque.

Pour ce qui regarde ces autres Messieurs qui insinuent que la Crédulité du Papisme m'a tellement effrayé, que je suis tombé dans l'autre extrémité aussi peu soutenable, je n'ai rien à dire pour les satisfaire, sinon que je ne leur envie pas le milieu aisé et commode dont ils se vantent, pendant qu'à mon avis la vérité et l'erreur sont deux extrémités opposées. La religion n'est pas un chose qu'on puisse modeler à sa fantaisie, ni dont on doive juger selon ses desseins particuliers : autrement il y aurait tout autant de symboles que d'hommes. Mais quelque peu que nos idées s'accordent, quelque puissent être d'ailleurs nos intérêts mondains, la Religion est toujours la même, semblable en cela à son Auteur, en qui il n'y a point de variation ni ombre de changement.

Si on me demande si j'ai assez bonne opinion de ma propre habileté, pour m'imaginer de pouvoir prouver qu'on peut rendre raison de ces dogmes discordants, de ces termes ambigus et de ces distinctions embarrassantes, qui depuis plusieurs siècles ont tant exercé les savants de toute espèce, je réponds que je ne prétends pas (comme le titre de ce traité en fait foi) de pouvoir expliquer les termes ou les dogmes de tel ou tel siècle, Concile, Nation (dont la plupart sont évidemment des mystères impénétrables) [7], mais bien les termes et les doctrines de l'Évangile. Ce ne sont point les articles de l'Orient ni de l'Occident, les Orthodoxes ni les Ariens, les Protestants ni les Papistes considérés comme tels, dont je m'embarrasse, mais de ceux de Jésus Christ et de ses Apôtres. Et dans l'exécution de mon dessein, comme dans toute autre bonne action, je ne me repose pas uniquement sur mon propre pauvre mérite, mais sur la grâce de Dieu, qui me rendra capable, j'espère, de justifier sa volonté révélée du reproche très injuste qu'on lui fait, d'être obscure et de se contredire.

Je pourrais vraisemblablement en plusieurs points n'être pas d'accord avec des personnes, qu'on distingue avec raison, pour leur savoir et pour leur piété. Mais cela ne me doit faire aucun tort, si la vérité se trouve évidemment de mon côté. Comme la religion est faite pour des créatures raisonnables, ce n'est pas l'autorité, mais la conviction, qui doit faire pencher la balance. Un homme sage et vertueux jugera du mérite d'une cause sur le pied qu'on la doit considérer elle-même, sans avoir égard, ni au temps, ni au lieu, ni aux personnes. Aucun nombre, aucun Exemple, aucun intérêt ne fera jamais pencher son jugement solide, et ne corrompra jamais son intégrité. Il ne connaît point de différence entre l'Infaillibilité Papale et l'Obligation d'acquiescer aveuglément aux décisions des Protestants sujets à faillir.

Pour moi, comme je ne voulais pas que par des conséquences fausses et injustes,

on me fit dire des choses auxquelles je n'ai jamais pensé, ainsi je ne voudrais non plus qu'on pût dire de moi que je contredise la moindre chose fondée ou dans l'Écriture ou dans la raison, qui assurément s'accordent très bien ensemble. Aussi ne peut-il point paraître étrange que j'insiste sur ces conditions, puisque je m'y soumetts [8] moi-même de bon cœur et que je donne le même droit sur moi à tout le monde. C'est pourquoi on ne me déconcertera jamais par des noms vénérables, ni par des citations pompeuses, qui n'ont point d'autre valeur que celle de la rouille ou qu'une couleur vilaine donne aux médailles antiques. Dieu seul, et ceux qui en ont été inspirés, peuvent prescrire des ordonnances par rapport au monde avenir, pendant que des puissances humaines règlent les affaires de celui-ci. Or, pour parler plus particulièrement de cet ouvrage, je ne m'attends à aucune complaisance de la part du monde, qui n'épargne personne, encore moins souhaité-je par singularité d'avoir des partisans. Tout au contraire, si les raisons que j'avance ne sont pas convaincantes, je ne trouverais pas mauvais qu'on y fasse des remarques modérées et pertinentes. Si je ne suis pas assez heureux pour rendre les choses aussi évidentes aux autres qu'elles le sont à moi-même, je puis pourtant dire que j'y ai visé de bonne foi, et que j'ai dit ce qui m'a paru conforme à la vérité, sans crainte et sans partialité, c'est pourquoi mes bonnes intentions n'ont pas besoin d'autre Apologie.

Comme je me doutais que quelques passages de la première Section, ou de la Dissertation préliminaire sur la raison, tels qu'ils étaient couchés dans l'édition première, pourraient paraître un peu obscurs aux lecteurs du commun, je les ai rendus plus aisés dans celle-ci. Et quoi que j'eusse déclaré alors que l'intelligence de ces passages ne fût d'aucune conséquence pour ceux qui voudraient raisonner de bonne foi, puisqu'ils n'y étaient enserrés que pour prévenir les chicanes de certaines [9] gens, qu'il n'était pas difficile de prévoir, [Anglais !] dis-je, qui s'étudient à tirer la dispute en longueur et de l'embarrasser, plutôt que de la terminer : je me suis cependant rendu avec joie aux sollicitations de ceux qui les souhaitaient plus claires, quoique cela me dut coûter quelques paroles de plus, dont je serais toujours aussi ménager que je le pourrai. Partout ailleurs j'ai eu un soin égal de parler d'une manière intelligible, et j'espère que mes conclusions porteront leur propre clarté avec elles. En plusieurs endroits, j'ai expliqué [les] mots difficiles par des termes synonymes, d'un usage plus général et plus connu. Ce travail, je l'avoue, n'est d'aucun service aux Philosophes, mais il est d'un avantage considérable à ceux du commun, que je n'ai garde de négliger, comme le font ceux qui, dans leurs préfaces, vous disent qu'ils ne les recherchent ni ne s'en soucient. Je suis surpris que des auteurs se servent de ce langage, particulièrement ceux dont l'occupation principale devrait être de servir le vulgaire et de lui épargner le travail d'une étude longue et pénible, que ses occupations ordinaires ne lui permettent pas. C'est précisément dans cette vue que les laïques paient pour des livres et pour l'entretien des ecclésiastiques : mais j'appréhende que ce dogme ne soit aussi peu du goût de la plus grande partie du Clergé, que celui qui porte que les Magistrats sont établis pour le bien du peuple.

Il est vrai, c'est un devoir du Clergé d'instruire le peuple, cependant personne n'en doit inférer que le Peuple soit obligé [10] de recevoir implicitement leurs décisions arbitraires, non plus que je le suis à céder ma raison à celui que j'emploie à lire, à copier, ou à faire des recueils pour moi. Un savant ne croira jamais sur la parole du brasseur ou du boulanger que le pain ou la boisson sont bonnes lorsque sa propre langue lui dit le contraire, quoi qu'il ne connaisse par le fin de leur métier. Ainsi le peuple, pourquoi ne serait-il pas tout de même juge du vrai sens des choses, quoi qu'il n'ait aucune connaissance des langues, dont on les a traduit pour son usage ? La vérité est la même toujours et partout, et une proposition inintelligible ou absurde ne doit pas être plus respectée pour être

ancienne ou étrangère, ou pour être écrite originellement en Hébreu, en Grec ou en Latin. D'ailleurs une

Théologie qui n'est intelligible qu'à ceux à qui elle fournit de quoi, est un métier [**a Trade**] dans le langage des hommes ; et je ne vois point que ces Messieurs aient raison de se fâcher si fort contre le nom, pendant qu'ils aiment la chose même si passionnément. Mais c'est de quoi nous parlerons plus amplement en son lieu.

Les pauvres, qui à l'ordinaire n'entendent point les systèmes de Philosophie, comprennent aisément la différence qu'il y avait entre les instructions claires et convaincantes de Jésus-Christ et les déclarations embrouillées et inefficaces des Scribes. Car les Rabbins des Juifs, divisés alors entre les Sectes de Zénon, de Platon et de Pythagore etc., par une folle liberté d'allégoriser, ajustaient l'Écriture aux spéculations extravagantes de leurs Maîtres respectifs. Pour ce qui est du peuple, qui ne comprenait rien de [**11**] leurs observations Cabalistiques, ils lui firent accroire que tout cela étaient de profonds mystères. De cette manière, ils lui apprirent de se soumettre à des rites payens, pendant qu'ils détruisaient le loi de Dieu par leurs traditions. Il n'était pas surprenant que le peuple impartial, et même les plus honnêtes gens d'entre leurs Conducteurs, rejetassent ces superstitions impertinentes, quoiqu'attribuées imprudemment à Moïse, pour suivre une religion qu'ils trouvaient à la portée de tout le monde, dépeinte et prédite par leurs propres Prophètes.

Plût à Dieu qu'on n'ait eu raison appliquer ceci dans le discours suivant à aucune sorte des Chrétiens, moins encore à la plus pure et la meilleure. Tout homme qui prend garde avec combien d'aigreur et de rigueur certaines gens nous pressent d'obéir à leurs ordonnances et à leur discipline (pendant qu'ils ont de la condescendance pour tout ce qui est défendu par la loi divine), avec quelle ponctualité ils nous enjoignent l'observance des cérémonies irraisonnables, qui n'ont aucun fondement dans l'Écriture, et la croyance de ces interprétations inconcevables des choses dont ils soutiennent opiniâtrement eux-mêmes l'incompréhensibilité. Tout homme, dis-je, qui considère tout cela, doit être extrêmement tenté de soupçonner qu'ils ont un dessein qui les intéresse bien plus que le soin d'instruire les ignorants ou celui de convertir les pêcheurs. Qu'un homme doive être haï, méprisé et molesté, quelquefois même brûlé et damné charitablement pour avoir rejeté ces folies ajoutées, et souvent substituées à la religion [**12**] la plus sainte et la plus praticable, que les hommes puissent souhaiter ou posséder, c'est une matière d'étonnement et d'affliction pour ceux qui préfèrent les Commandements de Dieu aux Inventions des hommes, les sentiers unis de la raison aux labyrinthes insurmontables des Pères, et la vraie liberté Chrétienne à la tyrannie diabolique et antichrétienne.

Mais la Méthode dont on se sert communément pour enseigner et pour appuyer ce mystère d'iniquité, est encore moins supportable. Combien de Systèmes volumineux, infiniment plus difficiles que l'Écriture [ne] doit on pas lire avec beaucoup d'attention, quand on veut devenir Maître en la Théologie présente ? Quel nombre prodigieux de mots barbares (mystérieux, il n'en faut pas douter) ? Quelles instructions ennuyantes et confuses ? quelles interprétations ridicules et discordantes ne vous oblige-t-on pas à apprendre patiemment et à observer, avant que vous puissiez commencer à comprendre les leçons du moindre Professeur en cette Faculté ? La dernière tâche de votre travail, et la plus aisée, sera de trouver ces sentiments dans la Bible, quoique ces Saints Écrivains n'y aient jamais pensé, et quoique vous n'ayez jamais lu ce Livre sacré depuis que vous êtes sortis de l'école. Mais une méfiance de votre propre raison, une vénération aveugle pour ceux qui ont vécu avant vous et une ferme résolution d'adhérer à toutes les Interprétations de votre parti feront toute l'affaire. Pour trouver un fondement assuré à toutes vos allégories, vous n'avez qu'à vous imaginer que les paroles de l'Écriture, quelque équivoques et ambiguës qu'elles puissent être [**13**] lorsqu'elles sont hors de leur

liaison, peuvent avoir partout tous les sens dont elles sont

capables. Et si cela n'est pas assez, voyez en encore, que chaque vérité est le vrai sens de chaque texte de l'Écriture, c'est-à-dire qu'on trouve tout partout et non seulement vous trouverez tout le Nouveau Testament dans l'Ancien, et tout l'Ancien Testament dans le Nouveau, mais je vous promets encore qu'il n'y aura point d'interprétation si forcée, si contradictoire, si embarrassée, que vous ne puissiez établir aussi facilement que vous l'admettez.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai écrit sur cette matière tout exposé dans une Dissertation épistolaire que je garde encore, portant pour titre *Les Systèmes de Théologie détruits*. Dans le Discours suivant qui est le premier des trois et dans lequel je prouve ma thèse en général, je suppose la divinité du Nouveau Testament, de sorte qu'il regarde immédiatement les seuls Chrétiens, et pour les autres, il ne les concerne qu'indirectement, c'est pourquoi les derniers sont priés de peser mes arguments à la supposition susdite. Dans le second Discours, qui intéresse également les Chrétiens et ceux qui ne le sont pas, j'entreprends de donner une explication particulière et raisonnable des prétendus Mystères de l'Évangile, et dans le troisième, je démontre la vérité de la révélation divine contre les Athées, et tous les autres ennemis de la religion révélée.

Cette méthode me paraît la meilleure. Dans nos Systèmes de Théologie l'ordre naturel est tout à fait renversé. Ils commencent par prouver l'autorité et la perfection de l'Écriture, avant que de nous en avoir appris le contenu, quoique le premier point doive être décidé principalement par le dernier. Le moyen de s'assurer que l'Écriture [14] contient tout ce qui nous est nécessaire pour notre salut, jusqu'à ce qu'on l'ait lu ? Le moyen encore de conclure que c'est l'Écriture ou la parole de Dieu, à moins qu'on ne l'ait soigneusement étudiée ? Pour ne rien dire des autres moyens dont on se doit servir. J'ai soigneusement évité cette confusion. Car premièrement je prouve que la vraie religion doit nécessairement être raisonnable et intelligible. Ensuite, je fais voir que ces conditions requises se trouvent dans le Christianisme. Mais comme on me pourrait objecter qu'il n'est pas malaisé à un homme d'esprit ou à un savant de forger un Système clair et suivi, je démontre en troisième lieu, que le Christianisme ne s'est point établi de cette manière, mais qu'il a été révélé du ciel. J'ai traité ces trois points, en autant de livres, dont le discours suivant est le premier.

Avant que de finir, il faut que je dise un mot de ces Messieurs qui aiment à se distinguer par des Noms dans la religion [**who love to call Names in Religion**]. Car toutes les distinctions de parti que sont-elles, même selon le sentiment de leurs partisans, qu'autant d'hérésies ou de schismes ou quelque chose de pis ? Mais je les assure que je ne suis point du parti de Paul, ni de Céphas, ni d'Apollon, mais uniquement du parti de mon Seigneur Jésus Christ, qui est celui qui commence ma foi et qui l'achève. Je suis autant fondé d'imposer mon nom à d'autres qu'ils ne le sont de m'appeler du leur, c'est-à-dire nous n'y avons l'un et l'autre aucun droit du tout. Je ne dis pas cela pour empêcher que par un artifice assez commun, on ne fasse un portrait odieux de moi, comme si j'étais attaché à quelque Secte que d'autres haïssent avec raison, ou à tort. Ce serait [15] assurément une considération de peu d'importance. Mais je suis du sentiment que ce procédé en lui-même n'est permis à aucun Chrétien. Je laisse pourtant aux autres leur liberté sur ce point : mais on m'avouera du moins que cette Méthode a bien d'inconvénients. Car si, par exemple, vous passez pour Luthérien, quoique dans les articles principaux vous soyez d'accord avec ceux de votre Confession, vos ennemis ne manqueront point, quand l'occasion se présente, de vous charger des autres dogmes luthériens, sur lesquels vous étiez d'un sentiment différent du leur. Et si alors vous déclarez vos sentiments là-dessus, les Luthériens s'en trouveront fort offensés, et même ils pourront douter de votre sincérité sur tous les autres articles, ce qui [est]

notoirement

l'humeur de toutes les Sectes. C'est pourquoi le seul nom religieux, je l'avouerai toujours, est le titre glorieux de Chrétien.

Il faut dire encore deux mots pour répondre à la malice, ou à l'erreur de ceux qui veulent de toute force me faire passer pour ennemi déclaré de tous les Ecclésiastiques et, par conséquent, à ce qu'ils prétendent, de toute religion, parce que je les fais auteurs uniques de ces doctrines inconcevables ou mystérieuses doctrines, dont, à mon avis, ils tirent autant d'avantages qu'elles font du tort aux laïques. Il y en a assurément qui, connivant sans peine à tout mépris pour la vraie religion, sont fort portés à traiter d'hérétiques pernicious ou d'Athées intolérables ceux qui font remarquer le moindre dégoût pour les points reconnus pour additions à la Religion Chrétienne, quelle convenance ou nécessité de les introduire qu'on puisse alléguer. Si quelqu'un de ces Messieurs-là entend [16] par le mot de Religion sa partie mystérieuse, il lui sera d'autant moins difficile de prouver que je ne favorise point cette religion que d'ailleurs je suis fort éloigné de faire mon Apologie à ses Professeurs.

Si les Ecclésiastiques se fâchent de ce que je les donne pour auteurs et introducteurs des mystères Chrétiens, ils seront mes ennemis parce que je dis la vérité. Car il n'y a point de fait qui ne soit plus avéré à chaque page de l'histoire tant civile qu'ecclésiastique, que celui dont ils s'agit. Aussi les Laïques n'ont jamais autrement trempé dans cette affaire qu'en confirmant, par des Sanctions légales, ce que les Sermons de leurs Prêtres leur avait fait accroire, tout de même, comme à l'heure qu'il est, ils emprisonnent les excommuniés et poursuivent des gens engagés dans l'erreur à leur sollicitation, et après que le Clergé a prononcé l'excommunication et déclaré l'hérésie. Or, comme parmi les Ecclésiastiques, il y en a qui n'approuvent point ces pratiques, je ne trouve pas que ces derniers puissent avoir raison de se fâcher contre moi pour avoir écrit contre ceux qui les approuvent, non plus qu'un bon prince pourrait prétendre d'être en droit de punir un historien qui aurait dépeint les vices d'un Tyran, uniquement parce que le Tyran aurait été pareillement prince.

C'est pourquoi je me déclare ennemi de tout le Clergé corrompu qui fait un négoce de la religion, et qui bâtit une autorité injuste sur les consciences dupées des laïques, comme (je l'espère) tout homme sage et vertueux l'est ou le sera. Mais comme je serai toujours ami zélé de la religion pure et vraie, ainsi je conserverai aussi la vénération la plus profonde pour ses docteurs sincères, Ordre le plus utile qu'il y a au monde, et sans [17] lequel il ne se pourrait former de société heureuse ou de gouvernement bien établi, pour ne rien dire ni du rapport qu'ils ont au monde avenir, ni de la double estime qu'ils méritent pour avoir soutenu contre l'infection générale de leur Profession. Mais je ne crains rien de ceux qui sont sincères, et si le Parti des artificieux découvre son intérêt par ses chagrins, cela pourrait fort bien servir de marque pour les distinguer, mais, pour moi, je ne m'en tiendrai jamais offensé.

[18]

L'État de la question

§1 Il n'y a rien sur quoi on fasse plus de bruit particulièrement aujourd'hui, que [sur] ce que, selon l'aveu universel, on entend le moins. On voit aisément que je

veux parler *des mystères de la religion Chrétienne*. Les

Théologiens, à qui il appartient plus particulièrement de les expliquer aux autres, avouent presque unanimement leur ignorance là-dessus. Ils nous disent gravement, *que nous devons adorer ce que nous ne pouvons point comprendre* : et cependant quelques uns d'entre eux imposent leur interprétations douteuses au reste du genre humain avec plus de confiance et de chaleur qu'on ne pourrait justifier d'une manière tant soit peu satisfaisante, quand même on les avouerait absolument infaillibles. Le pis est qu'ils ne sont pas tous d'accord. Si vous êtes *orthodoxes* dans l'esprit des uns, vous serez *hérétique* dans celui des autres. Tout homme qui se range d'un parti, est condamné à l'enfer par tous les autres, et si l'on ne se déclare par aucun, on est également maltraité par tous les partis ensemble.

§2 Il y en a qui disent que *les mystères de l'Évangile* doivent s'entendre dans le sens des *anciens Pères*. Mais ces derniers en donnent des explications si différentes et si incompatibles, qu'il est impossible à qui que ce soit, de croire tant de contradictions à la fois. Les Pères mêmes avertissaient les lecteurs de ne pas se reposer sur leur *autorité*, sans que la [19] *raison* soit consultée, et ils pensaient non plus à devenir une règle de foi à leur postérité, que nous n'y prétendons à l'égard de la nôtre. De plus, comme tous les Pères n'ont point été auteurs, nous ne pouvons pas, à proprement parler, trouver leur sens véritable. Les ouvrages de ceux qui ont écrit ont été extrêmement corrompus et falsifiés, ou bien ils ne subsistent plus dans leur entier : et quand même ils subsisteraient, leur sens serait toujours beaucoup plus obscur et sujet à disputer que celui de l'Écriture.

§3 D'autres nous diront qu'il faut être du sentiment des *quelques Docteurs particuliers*, déclarés orthodoxes par l'autorité de l'Église. Mais outre que nous ne sommes en aucune manière assurés qu'il y ait une autorité pareille, nous voyons que ces mêmes *Docteurs particuliers* ne sont non plus d'accord entre eux, que toute la troupe des Pères, et que les uns déclament d'un ton pathétique contre la Pratique et les erreurs des autres : qu'ils ont été aussi peu judicieux, aussi violents et aussi factieux que le reste des hommes, que pour la plupart ils ont été fort crédules et superstitieux dans la religion, et impitoyablement ignorants et superficiels dans les moindres points de littérature. En un mot, qu'ils ont été de ma même pâte, dont nous sommes, et que nous ne connaissons aucun privilège que le ciel leur eut accordé à notre exclusion, à moins qu'on ne veuille compter pour tel une naissance [except Priority of Birth], avantage dont, selon les apparences, peu de gens leur porteront envie.

§4 Quelques uns accordent une voix décisive, pour [20] débrouiller les *mystères* et pour interpréter l'Écriture, aux Conciles Généraux, d'autres l'attribuent à *un seul homme*, qu'ils croient Chef de l'Église universelle sur terre et Juge infaillible de toutes les controverses. Mais cette espèce de Conciles nous paraît chimérique et, supposé qu'il y en eut de tels, ils ne peuvent être d'un plus grand poids que les *Pères*, n'étant composés que de ceux-ci, et d'autres gens également sujets à des erreurs et à des passions. D'ailleurs nous ne devons avoir recours, pour le débrouillement de nos difficultés, aux miracles, comme à une règle perpétuelle, puisque c'est une grâce qu'on voit plus rarement à présent, qu'on ne voyait les jeux séculaires au temps passé. Pour ce qui regarde *le Juge unique de toutes les controverses*, nous supposons que personne ne peut sérieusement digérer cette Primauté chimérique, et que le monstre de l'Infaillibilité excepte ceux qui en sont fortement prévenus par leurs intérêts, ou par leur éducation ; dans la Bible, nous ne trouvons nulle part ces juges délégués et ordonnés par Jésus-Christ pour faire ces fonctions, et la *raison* les déclare ouvertement Usurpateurs impudents. Même jusqu'à présent leurs misérables admirateurs n'ont pu démêler exactement leur pouvoir de celui des *Conciles*.

§5 Ceux qui soutiennent que nous nous devons tenir à ce que *l'Écriture*

détermine sur ces matières, s'approchent à la vérité de plus près : et

il n'y a rien de plus vrai, quand [21] on l'entend comme il faut. Mais à l'ordinaire, c'est une manière de parler fort équivoque, et bien des gens qui en font usage, ne veulent dire rien moins que ce que ces paroles signifient dans leur sens naturel. Car ils font parler l'*Écriture* ou selon les dogmes de quelque *Philosophie* batarde, ou bien ils la rendent conforme, à tort ou à droit, aux Systèmes volumineux et aux formulaires de leurs Communions respectives.

§6 Les uns veulent que l'on croie partout ce que le *sens littéral* porte, sans avoir égard à la raison, qu'ils rejettent, comme peu propre à être employée dans la partie révélée de la religion. D'autres soutiennent qu'on se peut servir de la raison comme d'un *instrument*, mais non pas comme d'une règle de la foi. Ceux-là prétendent que les *mystères* peuvent être *contraires à la raison*, ou au moins le paraître, et que nonobstant cela ils doivent être reçus par la foi. Ceux-ci assurent qu'aucun *Mystère* n'est point *contraire* à la raison, mais que tous les *mystères* sont au-dessus d'elle. Les uns et les autres, quoique par des principes différents, conviennent que plusieurs doctrines du *Nouveau Testament* sont point sujettes à la recherche de la *raison*, qu'en tant qu'on prouve qu'elles ont été révélées de Dieu, et qu'elles restent toujours *Mystères* dans le sens propre.

§7 Nous tenons au contraire que la *raison* doit être le fondement unique de toute certitude, et que rien de révélé, soit par [22] rapport à son *existence*, ou à sa *manière d'être*, n'est exempt de la recherche de la raison, non plus que les Phénomènes ordinaires de la nature. Nous soutenons pareillement, selon qu'il est porté par le titre de ce discours, *qu'il n'y a rien dans l'Évangile qui soit contraire à la raison ou au-dessus d'elle, et qu'aucune doctrine Chrétienne ne [se] peut appeler proprement MYSTÈRE.*

Section 1 DE LA RAISON

§1 L'état de la question étant mis dans son jour, la première chose que nous avons à faire, est d'en produire les preuves. Toute controverse demande indispensablement une explication courte et distincte, et une méthode aisée et naturelle, qui est aussi agréable qu'utile. Heureusement, les points de cette question se trouvent dans l'ordre que je me suis prescrit, savoir, de faire voir premièrement la signification du mot *Raison*, et ses propriétés, de prouver ensuite qu'il n'y a point de doctrine de l'Évangile qui soit *contraire à la raison*, et de montrer enfin qu'il n'y en a aucune non plus qui soit au-dessus de la raison, et que, par conséquent, aucune n'en est un *Mystère*.

Chapitre 1

Ce que la Raison n'est pas

§2 Pour commencer donc par le premier **[23]** point, c'est-à-dire la *Raison*, il me paraît fort étrange qu'on ait besoin de définir et d'expliquer une chose par laquelle on définit et on explique toutes les autres, et que les

hommes ne puissent convenir de ce que tout le monde prétend posséder, au moins dans quelque degré, et qui est le seul privilège que nous avons sur les brutes et sur les choses inanimées. Mais l'expérience nous apprend que le terme de *Raison* est devenu aussi équivoque et ambigu qu'aucun autre, quoique tous ceux qui ne sont pas entêtés d'une vaine singularité, ou d'une démangeaison de disputer, soient d'accord sur le fond de la chose. Je la traiterai avec toute la précision que je pourrai.

§3 On se trompe quand on prend *l'âme considérée par Abstraction* pour la Raison. Car, comme une Guinée n'est pas l'idée générale de l'or, mais une pièce déterminée à un coin [**Stamp**] et à une valeur particulière, ainsi la *raison* n'est pas l'âme considérée en elle-même, mais l'âme agissante d'une certaine manière et particulière. On ne s'égare pas moins quand on soutient que la raison est *cet ordre, ce rapport ou cette relation qui se trouve naturellement entre toutes les choses*. Car ce n'est point cet ordre ou rapport, mais les pensées que l'âme se forme des choses selon cet ordre, qui peuvent proprement prétendre à ce titre. Ceux-ci ne sont pas mieux avancés qui donnent ce nom à *leurs propres Inclinations ou à l'autorité d'autrui*. Mais il paraîtra mieux par les réflexions suivantes ce que c'est que la raison

[24] §4 Chacun trouve en soi-même une faculté de former de différentes Idées, ou perceptions des choses, d'affirmer ou de nier selon qu'il les voit convenir ou disconvenir, d'aimer et de souhaiter ce qui lui paraît un bien, de haïr et d'éviter ce qui lui paraît un mal. Le bon usage de toutes ces facultés est ce que nous appelons *Sens commun* ou, plus généralement, *Raison*. Mais l'Acte simple de recevoir des Idées dans l'Esprit, ou par *Intromission des sens*, comme celles des couleurs, des figures, des sons, des odeurs, ou lorsque ces Idées sont des *simples opérations de l'âme* sur ce qu'elle reçoit ainsi du dehors en guise de *simple connaissance*, comme savoir, *affirmer ou nier*, sans y faire plus de réflexion : cet acte simple, dis-je, de recevoir ces sortes d'Idées dans l'Esprit n'est pas à la rigueur la *raison*, parce que l'âme ne s'y gouverne que d'une manière purement passive. Lorsqu'un objet se présente de la manière qu'il faut à l'œil, à l'oreille, ou à tout autre sens dûment disposé, il produit nécessairement des impressions, que l'esprit ne peut s'empêcher de recevoir en même temps, et l'on trouvera qu'il ne peut non plus éviter d'avoir connaissance de ses propres pensées ou Opérations sur cet Objet. Anisi, lorsque mes yeux sont sains et ouverts, comme ils le sont présentement, j'ai non seulement une Idée du Tableau qui est devant moi, mais je connais pareillement, je m'aperçois et j'affirme, que je le vois, que je le considère, qu'il me plaît, et que je souhaite qu'il fût à moi. Ainsi je forme, ou plutôt j'ai d'abord formé de cette manière les Idées de *connaître, de m'apercevoir, d'affirmer, de nier, de considérer, de vouloir, et de souhaiter*, de même que les Idées de toutes les autres opérations de l'esprit, qui sont [25] ainsi occasionnées par les impressions intérieures des objets sensibles.

§5 Par le terme d'IDÉE, que j'emploie ici si souvent, et dont je me servirai encore davantage dans la suite de ce discours, j'entends *l'Objet immédiat de l'Esprit*, lorsqu'il *pense*, ou les *pensées, que l'Esprit emploie sur une chose*, qu'une telle pensée soit l'image et la représentation d'un corps, comme l'Idée d'un *Arbre*, ou qu'elle soit quelque *Sensation* occasionnée par un Corps, comme les idées du *chaud* et du *froid*, des *odeurs* et des *goûts*, ou que ce soit enfin quelque *pensée purement intellectuelle ou abstraite*, telle que les Idées de *Dieu*, des *esprits créés*, du *raisonnement*, de *l'incertitude*, du *penser* en général, etc.

En quoi consiste la Raison

§6 Quoique les Idées simples et distinctes, après les avoir ainsi dans la grande armoire de l'Entendement, ne sont pas ce que nous appelons proprement la *Raison*, comme nous venons de remarquer, elle sont pourtant l'unique matière et le fondement de tous nos raisonnements. Car, si l'Esprit en a besoin, il les compare ensemble, il les joint, et il en fait des idées composées, il les entend, il les réserve, et il les sépare, selon qu'il découvre que leurs circonstances le demandent ; de sorte que toute notre connaissance n'est en effet autre chose, que *la Perception de la Convenance ou de la Disconvenance de deux ou de plusieurs idées, quoi que ce soit, en quoi cette convenance ou cette disconvenance consiste*. Et parce que cette perception est ou médiate, ou immédiate, notre connaissance est aussi de ces deux espèces.

[26] §7 Premièrement, quand, *l'esprit, sans être aidé par aucune autre idée, s'aperçoit immédiatement de la convenance ou de la disconvenance de deux ou de plusieurs idées, comme par exemple que deux et deux font quatre, que le rouge n'est pas bleu, on ne saurait appeler cela raison, quoique ce soit le dernier degré de connaissance*. Car en ce cas-là, on n'a pas besoin de discours, ou de preuves ; *l'évidence intérieure* de ces idées exclut toute sorte de doute et d'obscurité. Les propositions [si] évidentes par elles-mêmes qu'elles n'ont pas besoin de preuve, sont ordinairement connues sous le nom d'*Axiome* ou de *Maximes* ; et il saute aux yeux que leur nombre [est] indéfini, et ne doit pas être restreint à deux ou trois propositions abstraites, faites (comme tous les *Axiomes* le sont) par l'Observation de quelques exemples particuliers, comme ceux, *que le tout est plus grand que la partie, et que le Rien ne saurait avoir des propriétés*.

§8 Mais, en second lieu, *lorsque l'esprit ne peut pas s'apercevoir immédiatement de la Convenance ou de la Disconvenance de quelques idées, parce qu'elles ne se peuvent point approcher d'assez près, ni être ainsi comparées ensemble, il y applique une ou plusieurs idées intermédiaires pour la découvrir*, comme quand on applique successivement une ligne à deux maisons distantes, je trouve de combien elles diffèrent en longueur, ce que je ne pouvais point déterminer par mes yeux tous seuls. C'est ainsi que par la force de l'air, et par la place qu'il occupe, je connais qu'il a de la solidité et de l'extension, et que par conséquent il n'est pas moins un corps (quoique je ne le puisse pas voir) qu'un bois, ou une pierre, les [27] propriétés de l'un et des autres étant les mêmes. En ce cas, *la solidité et l'extension* sont la ligne par laquelle je trouve que *l'air* et le *corps* sont égaux, ou que l'air est un corps, parce que la solidité et l'extension leur conviennent à l'un et à l'autre. Nous prouvons que la plus petite parcelle de matière qu'on puisse imaginer, est divisible, en montrant que tous les corps sont divisibles, et que toute parcelle de matière est pareillement un corps. C'est de la même manière qu'on conclut de la *visibilité* de tous les corps vivants, à leur *mortalité*. Cette manière de connaître s'appelle proprement *Raison* ou *Démonstration* (au lieu qu'on nomme la première *Evidence intérieure*, ou *Intuition*), et on la peut définir, que c'est une *faculté de l'âme qui découvre la Certitude de tout ce qui est douteux ou obscur, en le comparant avec des choses évidemment connues*.

§9 Il s'ensuit évidemment de cette définition que *l'Idée intermédiaire ne peut point servir de preuve, tant que la Convenance avec les deux idées en question n'est pas évidente, et que s'il faut employer plus d'une idée pour la faire paraître telle, le même degré d'évidence est requis en chacune de ces idées*. Car si la liaison de toutes les parties d'une *démonstration* n'était pas indubitable, nous ne pourrions

jamais être certains de la conclusion par laquelle nous joignons les deux extrémités ensemble, de sorte que, quoique

l'Evidence intérieure exclue la raison, cependant toute *démonstration* deviendra à la fin *évidente par elle-même*. Il est encore plus évident que *lorsque nous n'avons pas d'idée d'une chose, nous n'en pouvons point raisonner du tout, et [28] que là même où nous avons des idées, lorsque les intermédiaires, qui nous devraient faire voir leur Convenance ou disconvenance constante et nécessaire, nous manquent, nous ne pouvons jamais aller au-delà de la probabilité*. Quoique nous ayons une idée d'habité et une autre de *Lune*, cependant nous n'avons pas d'Idée intermédiaire pour montrer une liaison si nécessaire entre ces deux idées, que nous en puissions conclure certainement que *cette Planète est habitée*, quelque vraisemblance qu'il y ait d'ailleurs, qu'elle le fût. Or, *puisque la probabilité n'est pas connaissance, je bannis de ma Philosophie toutes les hypothèses*. Car, quand j'en admettrais encore une fois autant, *ma connaissance n'en serait point du tout* augmentée, n'y ayant point de liaison évidente entre mes Idées, et je pourrais bien prendre le faux de la question pour le droit, ce qui est autant que de n'en savoir rien. Quand je suis arrivé à la *connaissance*, je jouis de toute la satisfaction qui y est attachée, mais là où je n'ai que des *Probabilités*, je suspends mon jugement, ou si l'affaire vaut la peine, je cherche après la Certitude.

Chapitre III

Des moyens de s'instruire

§10 Outre ces propriétés de la raison, que nous venons d'expliquer, il faut distinguer soigneusement les *moyens de s'instruire* d'avec le *fondement de la persuasion*. Pour avoir négligé cette distinction aisée, plusieurs sont tombés dans une infinité d'erreurs, [29] comme je prouverai avant de finir. J'appelle moyens de s'instruire, *les voies par lesquelles une chose vient simplement à notre connaissance, sans nous forcer à y donner notre consentement*. Par le *fondement de la persuasion, j'entends la règle par laquelle nous jugeons de toutes les vérités et qui convainc notre Esprit d'une manière irrésistible*. Les *moyens de s'instruire* sont l'expérience et l'autorité. L'expérience (comme nous avons fait voir §4) est ou extérieure, qui nous fournit les idées des objets sensibles, ou intérieure, qui nous aide à former des idées des opérations de notre Esprit. C'est là la source ordinaire de toute notre connaissance, et à moins qu'on ne nous donne des nouveaux organes, ou des facultés nouvelles, nous ne pouvons recevoir aucune Idée, que par ce Canal-là.

§11 *L'autorité*, qu'on nomme ainsi par abus, comme si nous devions recevoir toutes ses instructions sans les examiner, est ou *divine* ou *humaine*. Pour cette dernière, on l'appelle encore *certitude morale*, comme quand j'ajoute foi à un rapport intelligible, fait par un ami, parce que je ne trouve point de raison de soupçonner sa bonne foi, et qu'il n'a aucun intérêt de me tromper. C'est ainsi que *tous les faits possibles, dûment attestés par des gens contemporains, comme leur étant connus et rapportés successivement par d'autres gens, en des siècles, nations et intérêts différents qui n'ont paru être trompés eux-mêmes, ni justement soupçonnés de s'être accordés pour tromper d'autres, doivent passer chez nous pour aussi certains et indubitables que si nous les avons vus de nos propres yeux, ou entendus de nos propres oreilles. [30]* C'est par ces moyens que je crois qu'il y a eu

une telle ville, que *Carthage*, un tel Réformateur, que *Luther*, un tel royaume, que la *Pologne*. Lorsque toutes ces règles concourent ensemble, je le compte pour

une *Démonstration*, qui n'est autre chose qu'une *Évidence irrésistible causée par des preuves convenables*. Mais dès qu'une de ces conditions manque, la chose devient *incertaine*, ou tout au plus, elle n'est que probable : différence qui, à mon avis, n'est pas fort grande.

§12 *L'autorité de Dieu*, ou la *Révélation divine* est la découverte de la vérité même, à qui il est impossible de mentir. Nous en parlerons plus au long, dans le second chapitre de la Section suivante. Rien du monde ne peut venir à notre connaissance, à moins que ce ne soit par quelqu'un de ces quatre moyens, *Expérience des sens*, *Expérience de l'Esprit*, *Révélation humaine*, et *Révélation divine*.

Chapitre IV **Du Fondement de la Persuasion**

§13 Or, comme nous sommes extrêmement sujets à nous tromper, nous pourrions souvent prendre une proposition douteuse pour un *Axiome*, un Conte de ma Mère l'Oie [**Old Wives Fables**], pour une *Certitude Morale*, et des Impostures humaines, pour *révélation divine*, si nous n'avions point une règle infaillible. Cette règle infaillible, ou ce Fondement de toute bonne *persuasion* est *l'Evidence qui consiste dans une conformité exacte de nos Idées ou pensées, avec les Objets, ou avec les Choses sur lesquelles nous pensons*. Car comme nous n'avons pas [31] en nous les choses mêmes, mais seulement les idées, c'est par celles-ci que nous devons juger de celles-là.

§14 Ainsi les idées étant des êtres représentatifs, leur Evidence consiste naturellement en ce qu'elles représentent fidèlement les objets. Ce n'est pas que je sois d'opinion que chaque idée ait un modèle parfait à représenter, comme les Idées de la *longueur* et du *mouvement*, que j'ai dans mon esprit, sont conformes à la *longueur* et au *mouvement* de la plume que j'ai entre les mains. Car il y a des Idées qui ne sont que *l'effet de certains pouvoirs qui se trouvent dans les parcelles des corps propres à occasionner en nous des sensations particulières* : ainsi la *douceur* et la *froidueur* ne sont point des qualités inhérentes du *sucre* et de la *glace*, non plus que la *douleur* ne l'est du couteau qui me blesse, ou que la *maladie* ne peut être du fruit qui me surcharge. Mais, quoique ces sortes d'*Idées occasionnelles* n'aient point d'existence hors de notre imagination, cependant le plaisir, la douleur, et les autres qualités qu'ils excitent, nous font comprendre le bien et le mal, que leurs sujets nous peuvent faire ; ce qui nous en rend la connaissance aussi utile que celle des propriétés qui existent *réellement* dans les choses mêmes. Sans la *chaleur* et la *lumière du feu*, sa *figure* et sa *quantité*, que nous serviraient-elles ? et qu'est-ce qui met le prix à l'ambre gris, si ce n'est son *parfum* ? Ainsi la raison pourquoi je crois l'Idée de la rose évidente, c'est qu'elle me donne un portrait fidèle de cette fleur. Je le crois fidèle parce que la rose doit contenir en elle toutes les propriétés que son Idée me fournit, ou *réellement*, comme le volume et la forme, [32] ou bien occasionnellement, comme la couleur, le goût, et la senteur ; et je n'en saurais douter, parce que ces propriétés doivent appartenir ou à la cause originaire, ou à rien, ou elles doivent être des fictions de mon cerveau. Mais *Le Rien ne peut avoir de propriétés, et je ne saurai former une seule idée à plaisir, ni éviter de recevoir des Idées, lorsque les Objets agissent sur mes sens*. De là je conclus que les propriétés de la rose ne sont pas des productions de ma fantaisie, mais qu'elles sont dans la cause originaire, c'est-à-dire dans l'Objet.

§15 L'évidence des *Idées que nous avons des opérations de l'esprit*, est aussi infaillible que celle de notre existence. Et si, par une supposition

impossible, nous voulions douter de la dernière, le doute ne servirait qu'à nous en rendre plus certains. Cette proposition, *Je doute si je suis*, suppose absolument notre existence ; et il est évident que ce qui doute, doit être aussi sûrement quelque chose, que ce qui affirme ; et c'est justement cette chose-là que j'appelle *Moi-même*. Cherchons avec exactitude cette évidence dans toutes les Convenances ou Disconvenances de nos Idées dans les choses purement spéculatives, et [autant] que nous [le] pouvons dans les point de Pratique (car ces derniers doivent de toute nécessité admettre quelquefois la *Probabilité*, pour suppléer au défaut de la *Démonstration*), et nous pourrons alors sans nous reposer lâchement sur l'*Autorité*, ou sans une *progression* sceptique à *l'infini*, suivre la vérité avec succès, et la tirer de ces antres souterrains, où l'on prétend qu'elle s'est cachée. Il n'est pas possible que nous nous trompions tant que nous prenons l'*Evidence* pour guide, [33] et nous ne tomberons jamais dans l'erreur que lorsque nous nous en séparerons en abusant de notre *liberté*, *niant d'une chose ce qui lui appartient, ou lui attribuant ce que nous ne voyons point dans son Idée*. C'est justement la première source et la plus universelle de toute *erreur*.

§16 Mais *Dieu*, le sage créateur de l'univers (qu'on ne doit jamais nommer, et à qui on ne doit même penser, qu'avec vénération), qui nous a donné la faculté d'apercevoir des choses, et d'en juger, nous a doué encore du pouvoir de *suspendre notre jugement sur tout ce qui est incertain, et de ne donner notre approbation qu'à des perceptions claires*. Il est si éloigné de nous mettre dans la nécessité d'errer, que comme d'un côté il nous a mis en état de nous garantir des préjugés et de la précipitation, *en bornant notre liberté à des choses indifférentes, douteuses et obscures*, il a eu soin, de l'autre côté, à nous faire découvrir et embrasser la vérité, *en nous mettant dans l'impuissance de n'être pas d'accord d'une proposition évidente*. Nous ne pouvons [nous] empêcher de croire qu'il est impossible qu'en même temps une chose soit, et ne soit pas, de sorte que personne du monde ne peut nous en faire douter. Mais il n'y a aucune nécessité d'admettre qu'[il] n'est point de vide dans la nature, ou que la terre fasse tous les ans le tour du Soleil, jusqu'à ce que cela nous soit *démonstré*.

§17 Si on *précipite son approbation*, ou parce qu'on *trouve la recherche de la vérité sujette à un plus grand nombre de difficultés qu'on ne voudrait essuyer*, ou parce qu'on ne *veut pas paraître ignorer rien*, c'est alors notre faute. Ainsi imputons toutes nos fausses Idées à notre propre prévention ou négligence : [34] confessons que *notre ruine vient de nous-mêmes* [II Pierre, II, 1], et remercions avec joie notre bénin Pourvoyeur, qui nous a assujétis à la loi de plier devant la lumière et devant la Majesté de l'évidence. Assurément, si nous pouvions douter d'une chose évidente, ou être trompés par des conceptions distinctes, il n'y aurait plus rien de certain. On n'aurait aucun égard ni pour la conscience, ni pour Dieu, [et] même : nulle société, ni gouvernement ne pourrait plus subsister. Mais il n'est pas moins vrai que si nous ne pouvions point suspendre notre consentement à l'égard des propositions douteuses ou obscures, *la Bonté toute puissante* (ce qui est impossible) *serait la véritable cause de toutes nos erreurs*.

§18 Si on me demande d'où vient qu'on refuse le consentement à des Propositions vraies, puisque l'Évidence le requiert, je réponds : c'est parce *qu'on ne les a pas mises dans leur évidence*. Car l'Évidence et l'obscurité sont des termes relatifs, et ce qui est évident ou obscur à moi, peut bien ne le pas être à autrui. Si on propose des choses par des mots que l'Auditeur n'entend point, ou si l'on ne démontre pas leur conformité avec des Vérités qui sont pas déjà évidentes, ou qu'on lui rend telles, il ne les pourra point comprendre. De même, si l'on ne garde pas l'ordre naturel et une juste simplicité, il ne pourra pas voir évidemment, si elles sont vraies ou fausses : par conséquent il en suspendra son jugement (supposé que nulle

passion ne le gouverne) pendant peut-être qu'un autre en sera parfaitement convaincu. De

là vient que nous imputons souvent avec indignation et étonnement à la stupidité et à l'opiniâtreté des autres, ce qui n'est que l'effet du désordre de nos propres raisonnements, pour n'avoir pas dûment digéré [35] nos pensées, ou pour avoir affecté des expressions ambiguës et des phrases dont l'auditeur n'a aucune idée, ou une idée fort différente de la nôtre.

Section II

Que les doctrines de l'Évangile ne sont point contraires à la raison

§1 Après avoir tant discouru sur la *raison*, j'espère qu'on me dispensera de faire voir en détail ce que c'est que d'y être contraire. Il me semble qu'on pourra parfaitement bien comprendre par la Section précédente, que ce *qui répugne évidemment à des Idées évidentes et distinctes, ou à nos notions communes*, est aussi *contraire à la raison*. Ainsi, je poursuis mon point, et je vais prouver que si *l'Évangile* est la parole de Dieu, ses doctrines *ne peuvent être telles*. Si l'on m'objecte, que fort peu de gens soutiennent qu'elles le soient, je réponds que, quoiqu'aucun *Chrétien* d'à présent, que je sache (car nous ne troublerons point les cendres des morts), ne dise en termes exprès, que la *raison* et *l'Évangile* se contredisent, qu'il y a pourtant plusieurs, qui soutiennent, ce qui revient au même, que, quoique les doctrines de l'Évangile en elles-mêmes ne peuvent point être contradictoires aux principes de la raison, puisqu'elles tirent toutes deux leur origine de Dieu, que cependant selon nos Idées, elles *peuvent paraître se choquer directement*. Et que quoique nous ne les puissions point accorder ensemble, parce que notre entendement est dépravé et borné, que *l'autorité de la révélation divine* nous oblige pourtant de les croire, et d'y acquiescer, ou comme les Pères leur ont appris à s'exprimer, *d'adorer ce que nous ne pouvons point comprendre*.

[36]

Chapitre I

Des absurdités et des effets qui s'ensuivent quand on admet quelque contradiction réelle ou apparente dans la Religion.

§2 Cette doctrine fameuse et *monstrueuse* est la vraie source de toutes les *absurdités* qu'on a jamais débité sérieusement parmi les Chrétiens. Sans ce prétexte, on n'aurait jamais parlé de la *transsubstantiation*, ni des autres fable ridicules de l'Église Romaine, ni des *ordures de l'Orient*, qu'on a presque toutes dans cet *égout Occidental*. Sans elle, jamais nous n'aurions été fatigués de l'*Impanation Luthérienne*, ni de l'*Ubiquité*, qu'elle a produite, comme un Monstre [en] engendre presque toujours un autre. Les *Sociniens*, il est vrai désavouent ces manières d'agir,

mais je me trompe fort si ces Messieurs-là, ou même les Ariens, peuvent faire paraître plus raisonnable

l'Idée d'un *Dieu créature dignifiée et susceptible du culte divin*, que les extravagances des autres Sectes sur l'Article de la *Trinité*.

§3 En un mot : cette doctrine est l'asile connu de certaines gens, dès qu'ils se trouvent embarrassés à expliquer un passage de la parole de Dieu. Afin qu'ils ne paraissent moins savants qu'ils ne veulent être crus, ils ne font point de difficulté d'attribuer aux conseils secrets du tout-puissant ou à la nature de la chose, ce qui n'est peut-être que l'effet d'un raisonnement peu exact, manque d'habileté dans les langues, ou ignorance dans l'histoire. Mais le plus communément, c'est une suite des *impressions reçues de bonne heure*, qu'ils osent rarement corriger par des réflexions plus libres et plus mûres. Ainsi, *voulant être* [37] *Docteurs de la loi, et n'entendant point, ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils assurent* [I Tim., I, 7], ils nous imposent *des commandements d'hommes pour doctrines de Dieu*. [Matth, XV,9]. Et assurément, ils le peuvent bien. Car ce principe une fois posé, il n'y a plus rien que nous puissions refuser, quand on nous l'annonce au nom du Seigneur. Notez, s'il vous plaît, que cette doctrine [nous] intéresse extrêmement, nous autres *Laiques*. Car de quelque manière que dans le commencement elle se soit établie, le *Clergé* (j'en excepte toujours ceux qui le méritent) ne s'est jamais oublié du depuis, mais il y a si bien raffiné, qu'il a tourné en Mystères non seulement les choses les plus claires, mais aussi les plus triviales du monde, afin que nous fussions obligés d'avoir toujours recours à eux pour en avoir l'explication. Cependant, quand même ils nous les pourraient expliquer, ils ne les doivent point faire, à moins qu'ils ne veuillent faire échouer leurs propres desseins. Mais passant toutes les remarques qu'il serait à propos de faire là-dessus, entrons sans détour dans l'examen de cette opinion.

§4 Le premier point sur lequel j'insisterai, est que, si une doctrine du Nouveau Testament était contraire à la raison, nous n'en avons aucune idée. Dire par exemple avec les *Papistes*, que *les enfants morts sans [avoir] reçu de baptême seront damnés sans souffrir de la peine*, vaut autant que de dire rien du tout. Car s'ils supposent que ces enfants seront des créatures intelligentes dans l'autre monde, l'exclusion éternelle de la présence de Dieu, et de la Société [38] des bienheureux leur doit être un tourment ineffable. Mais s'ils les croient dépourvus d'entendement, ils ne seront point susceptibles de damnation dans leur propre sens : par conséquent les *Papistes* ne devraient point dire que ces enfants sont dans la limbe, mais ou qu'ils n'ont point d'âme, ou qu'ils seront annihilés, ce qui aurait été assez raisonnable, et aisé à comprendre (supposé qu'il fût vrai, ce qu'ils ne pourront jamais prouver). Or si nous n'avons point d'Idée d'une chose, c'est peine perdue que de la vouloir approfondir. Car ce que je ne puis comprendre, ne me saurait ni donner des Idées justes de Dieu, ni avoir influence sur mes actions, non plus qu'une prière prononcée dans un langage inconnu ne peut exciter ma dévotion. *Si la trompette rend un son qu'on n'entend pas, qui est-ce qui se préparera à la bataille ? Et à moins qu'on ne s'exprime par des mots intelligibles, comment peut-on savoir ce qui se dit ?* [I Cor, XIV, 8-9]. Les syllabes les plus poliment arrangées, si elle n'ont pas des Idées qui leur soient attachées, ne sont que *paroles dites en l'air* [v.9, ommis], et ne peuvent jamais servir de fondement à un *culte raisonnable* [Rom., XII, 1].

§5 Si quelqu'un croyait esquiver cette difficulté en disant que les Idées de certaines doctrines pourraient à la vérité être contraires aux Notions communes, et cependant s'accorder entre elles-mêmes, et avec je ne sais quelles vérités Sur-intellectuelles, il se trouvera justement là d'où il était parti. Il n'en sera pas moins vrai que personne ne pourrait entendre ces doctrines, à moins que leurs Idées lui fussent communiquées d'une manière extraordinaire, comme par des facultés et par des organes nouveaux. Et même alors d'autres ne pourraient pas être [39] édifiés par

ce qu'on leur en dit, à moins qu'ils n'eussent reçu la même grâce, de sorte que si je voulais aller

prêcher l'Évangile aux *Sauvages des Indes*, il faudrait que les Idées de mes paroles fussent infusées, je ne sais comment, en leurs âmes, afin qu'ils me pussent comprendre, et, selon ce Système, ils ne pourraient point sans miracle entendre mes paroles, non plus que le ramage des oiseaux : et *supposé qu'ils ne sussent point la signification de ma parole, je leur serais Barbare [I Cor. XIV, 11, ommis]*, quoique *je leur parlasse des mystères en esprit [v. 2, ommis]*. Mais que veut-on dire par ces expressions, "s'accorder entre elles-mêmes, mais non pas avec les Notions communes" ? *Quatre* pourrait signifier le nombre de *cinq*, dans le Ciel, mais en ce cas, il n'y a rien de changé que le nom, et la chose reste toujours la même. Et puisque nous ne pouvons rien connaître en ce Monde ici, que par nos notions communes, comment pouvons-nous être assurés de ce prétendu accord de nos contradictions apparentes d'à présent avec la Théologie du monde à venir ? Car comme c'est uniquement par la *raison* que nous arrivons à la connaissance certaine de l'existence de Dieu, nous ne pouvons pas autrement distinguer ses *Révélation*s, que par leur conformité avec les Idées naturelles, que nous avons de lui, ou ce qui revient au même, à nos notions communes.

§6 Ce que je remarquerai ensuite, c'est que ceux qui ne font point de difficulté de dire *qu'ils pourraient croire une chose qui fût ouvertement contraire à la raison, s'ils la trouvaient dans l'Écriture*, justifient par là toutes les absurdités, et en opposant une lumière à l'autre, ils font incontestablement Dieu l'auteur de toute incertitude. Cette supposition, que la raison peut autoriser une [40] chose, et l'esprit de Dieu une autre, suffit pour nous jeter dans un *Scepticisme* inévitable : car alors nous serions dans un doute perpétuel, à qui obéir, qui plus est nous ne pourrions jamais être certains de quoi que ce soit. Car comme la preuve de la divinité de l'Écriture se fonde sur la raison, comment pourrions-nous être convaincus de l'infailibilité de celle-là, si la lumière évidente de celle-ci pouvait être contredite de quelque manière que ce soit ? La Raison pourrait aussi bien errer sur ce point-là, qu'en tout autre chose, et nous n'avons point de promesse particulière qui nous en garantisse, non plus que les Papistes n'en ont sur ce que leurs sens les sauraient tromper dans la transsubstantiation. De dire que l'Écriture rend témoignage à elle-même, cela servirait également à l'établissement de l'*Alcoran* et à celui du *Poran*. Ce serait assurément un excellent argument et propre à convertir un *païen*, que de lui dire que l'Église l'a décidé ainsi pendant que toutes les Sociétés en diront autant en leur faveur, si on les en veut croire sur leur parole. Peut-être le Payen demandera-t-il encore d'où l'Église a l'autorité de décider cette question ? Si l'on lui répondait, qu'elle *l'avait de l'Écriture*, il y a à parier mille contre un qu'il se moquera de ce beau cercle : *Vous devez croire*, lui aurait-on dit, *que l'Écriture vient de Dieu, parce que l'Église l'a décidé ainsi, et l'Église tire son autorité décisive, par les passages qu'on allègue à ce dessein. Mais l'Église elle-même* (la partie intéressée) *ne l'affirme-t-elle pas ? Ouais ? Ces cercles éternels ne sont-ils pas les inventions les plus [41] exquises pour embarrasser les faibles et ceux qui ne réfléchissent point, et pour leur faire tourner la cervelle ?*

§7 Mais si nous croyons la divinité de l'Écriture, non plus simplement sur la parole, mais sur le témoignage convainquant de l'évidence des choses qui y sont contenues, sur les effets incontestables, et non pas sur des lettres et des paroles, ne faisons-nous pas la même chose, que de la prouver par la *raison* ? Elle possède elle-même les caractères les plus éclatants de *divinité*, j'en conviens, mais c'est la raison qui les découvre, qui les examine, qui les approuve par ses principes, et qui les déclare suffisants : ce qui produit naturellement un acquiescement de foi, ou une persuasion. Or, si toutes les particularités doivent être discutées si sévèrement, si l'on doit examiner non seulement la doctrine de *Jésus-Christ et de ses Apôtres*, mais aussi leur vie, leurs prédictions, leurs miracles et leur mort, tout ce travail serait

assurément

inutile, si nous pouvions recevoir des contradictions de quelle manière que ce fût. Ô ! le Système bienheureux et commode qui nous dispense tout d'un coup de toutes ces recherches pénibles sur l'histoire, sur les langues, sur le sens littéral et figuré, sur le but de l'écrivain, sur les circonstances, et d'autres moyens herméneutiques ! C'est par les discours et par les actions d'un homme, que nous jugeons de son savoir et de sa sagesse : mais à ce compte-là, Dieu, dont on nous assure qu'il *ne s'est point laissé sans témoignage* [Actes XIV, 17], n'aura point de privilège sur le fanatique le plus écervelé, ni même sur le Diable.

§8 Peut-être se voudra-t-on couvrir du prétexte d'une vénération pour la parole de Dieu. Qu'on le fasse ! A la bonne heure. Car nous savons *que Dieu n'est pas un homme qui* [42] *puisse mentir* [Nombres, XXIII, 19]. Mais il ne s'agit point ici de la parole, mais de son sens, qui doit être partout digne de son Auteur. C'est pourquoi, si la nécessité le demande, on la doit expliquer figurément, selon le génie de chaque langue. Autrement, sous *prétexte de la foi en la parole de Dieu*, on pourrait tirer de la *lettre* de l'Écriture les plus grands blasphèmes et folies, comme par exemple, que Dieu est sujet des passions, qu'il est Auteur du péché, que le *Christ* est une pierre, qu'il a été actuellement coupable et souillé par nos péchés, que nous sommes des vers et des brebis, et non pas des hommes. Si l'on admet un sens figuré dans ces passages-là, pourquoi, je vous prie, ne le veut-on pas admettre dans toutes les expressions pareilles, puisque la nécessité de l'y admettre paraît égale de part et d'autre.

§9 On me pourrait demander pourquoi j'insiste tant sur cet article, après avoir avoué dans le commencement que personne ne met l'Écriture et la *raison* en contradiction formelle. Mais il faut se souvenir que j'ai parlé au même endroit de quelques uns, qui tiennent que la raison et l'Écriture nous peuvent *paraître se choquer directement*, et que, quoique nous ne les puissions pas accorder, il nous fallait pourtant acquiescer aux décisions de celle-ci. Une contradiction *apparente* ne diffère pas à notre égard d'une *réelle*, et le respect que nous devons à l'Écriture ne nous permet point d'avouer que nous en ignorons le vrai sens, *suspendant notre jugement jusqu'à ce que par des secours convenables et par notre assiduité, nous découvriions la vérité*. Pour ce qui [43] regarde l'acquiescement à ce qu'on n'entend point, ou qu'on ne peut accorder avec la raison, ceux-là en connaissent le mieux les conséquences qui en font usage. C'est à mon égard une vertu que je ne connais point, et je ne saurais suivre aveuglément un tel principe ; je suis assez persuadé, au contraire, qu'un homme qui *n'explique pas la nature d'une chose, prétend inutilement* d'en convaincre un autre. Un homme peut donner verbalement son approbation à ce qu'il n'entend pas par *crainte*, par *superstition*, par *indifférence*, par *intérêt*, ou par d'autres motifs lâches et injustes : mais tant qu'il ne conçoit pas ce qu'il croit, il n'y peut point acquiescer sincèrement, et il n'en peut recevoir aucune satisfaction solide. Des scrupules que l'on ne saurait éloigner par une foi *implicite*, l'embarrasseront sans cesse, et il sera exposé à être *ébranlé à tous vents de doctrine* [Eph., IV, 14]. Je crois parce que je veux croire, c'est-à-dire parce que *je suis en humeur de croire*, est le sommet de son Apologie. Tels sont ces gens déraisonnables qui *s'abandonnent à la vanité de leur Esprit, ayant leur entendement obscurci, et étant éloigné de la vie de Dieu, par l'ignorance qui est en eux par l'endurcissement de leur cœur* [Eph., IV, 17-18]. Mais celui qui comprend une chose en est aussi sûr, que s'il en était d'Auteur. Il ne peut jamais être engagé à se défier de sa profession, et s'il est honnête homme, il en rendra toujours un compte pertinent à d'autres.

§10 Il résulte naturellement de tout ce que je viens de dire, que de croire la divinité de l'Écriture, ou le sens de quelques passages de la Bible, sans des preuves raisonnables, et sans une conformité évidente avec la raison, n'est qu'une crédulité

blâmable, et une opinion téméraire, fondée à

l'ordinaire sur une disposition à être volontairement [44] ignorant, mais plus généralement soutenue par des vues d'intérêt. Car nous embrassons fort souvent des doctrines, non par une évidence convainquante, que nous y trouvons, mais parce qu'elles sont plus convenables à nos desseins que la vérité, et parce qu'elles peuvent aider à soutenir d'autres contradictions, que nous ne voulons point abandonner.

Chapitre II

De l'autorité de la Révélation par rapport à cette controverse.

§11 Contre tout ce que nous venons d'établir dans cette Section, on nous alléguera avec beaucoup d'ostentation *l'autorité de la révélation*, qui serait, dit-on, tout à fait vaine et inutile, si elle n'était pas en droit de faire taire la raison, et de l'étouffer. La faiblesse de cette objection sauterait d'abord aux yeux et on comprendra mieux le sens de cette controverse, si on prend garde à la distinction que nous avons établie dans la Section précédente N. 9. Nous y avons remarqué que la Révélation n'est pas un Motif qui nous force au consentement, mais *un moyen de nous instruire*. Il ne faut pas confondre le moyen par lequel nous parvenons à la connaissance d'une chose, avec le fondement que nous avons pour la croire. Un homme me peut instruire de mille choses, dont je n'ai jamais entendu parler, et auxquelles je n'eusse jamais pensé, si l'on ne m'en eut entretenu, cependant je ne l'en crois pas simplement sur la parole, à moins qu'il n'y ait une évidence dans les choses mêmes. Ce n'est pas la simple autorité de celui qui parle, mais l'Idée claire, que je forme de ce qu'il me dit, qui fait le *Fondement de ma persuasion*.

[45] §12 Si l'homme le plus sincère du monde m'assurait qu'il avait vu un bâton qui n'avait eu qu'un bout, je ne l'en croirais point, et je ne le pourrai jamais croire, parce que son rapport serait ouvertement contraire à l'Idée d'un bâton. Mais s'il disait qu'il avait vu un bâton qui, étant planté en terre par hasard avait poussé quelque temps après des jets [**Sprigs**] et des branches, je me pourrais aisément reposer sur sa bonne foi, parce que ce récit ne contredit en aucune manière l'Idée d'un bâton, et qu'il ne passe point la possibilité.

§13 Je dis *Possibilité* : car la toute-puissance elle-même ne saurait aller plus loin. Ceux-là se trompent eux-mêmes, et les autres, qui demandent qu'on consente à des choses contradictoires, parce que, disent-ils, *Dieu peut tout*, et que *si on voulait soutenir le contraire, on donnerait des bornes à sa puissance*. Fort bien! nous croyons de bon cœur que Dieu peut tout. Mais qu'un pur RIEN fait l'objet de sa puissance, c'est ce que la toute-puissance même qu'on vient d'alléguer, ne nous permet pas de croire. Or nous avons déjà suffisamment démontré que toute *Contradiction* (qui n'est qu'un terme synonyme à celui d'*Impossibilité*) est un pur RIEN. Quand on dit par exemple, qu'une chose est étendue et non étendue, qu'elle est ronde et carrée en même temps, on ne dit rien, parce que ces idées se détruisent et ne peuvent point subsister ensemble dans un même sujet. Mais lorsque nous nous apercevons clairement de l'accord et de la liaison parfaite qu'il y a entre les termes d'une proposition, nous concluons qu'elle est possible, parce qu'elle est intelligible. Par là j'entends que Dieu peut tout incontinent rendre solide ce qui jusqu'ici a été fluide, faire cesser l'existence des êtres, ou changer leurs formes et *appeler des choses qui* [46] *ne sont point comme si elles étaient* [**Rom., IV, 17**]. Ainsi lorsque nous disons que *rien n'est impossible à Dieu*, ou qu'il peut tout, nous entendons : tout ce qui est possible, quoi qu'au-dessus de la puissance des créatures.

§14 Telle est la nature des faits que, quoiqu'on n'en conçoive assez la possibilité, cependant personne n'en puisse soutenir sûrement l'existence, à

moins qu'il n'en soit l'Auteur, ou qu'il en ait eu une connaissance certaine, *par quelque moyen de s'instruire*. Jamais aucun *Européen* n'a eu raison de nier qu'il eut une telle île que la *Jamaïque* : cependant qu'elle fût située précisément sous un tel degré de latitude, qu'elle fût arrosée de telles rivières, qu'elle portât tels grains, qu'elle produisît telle plante, qu'elle fût pourvue de tels arbres, c'est ce qu'aucun *Anglais* ne pouvait assurer positivement avant la découverte de l'Amérique.

§15 C'est ainsi qu'il a plu à Dieu de nous révéler dans l'Écriture plusieurs faits surprenants, comme la création du monde, le dernier Jugement, et quantité d'autres vérités importantes que personne n'aurait jamais pu deviner, non plus qu'aucun de mes voisins ne peut savoir sûrement mes pensées particulières. Car *qui sait les choses de l'homme, sinon l'esprit de l'homme, qui est en lui ? Pareillement les choses de Dieu ne sont connues de personne sinon de l'esprit de Dieu. [I Cor., II, 11]*. Mais, *comme les choses secrètes sont pour le Seigneur, ainsi les révélées sont pour nous et pour nos enfants [Deut., XXIX, 29]*. Cependant, comme nous avons dit tantôt, nous ne les recevons pas uniquement à cause qu'elles ont été révélées. Car *outré le témoignage infailible de la révélation, [47] appuyé de toutes les circonstances requises, on y doit encore remarquer des caractères incontestables de la sagesse divine et de la droite raison*, qui sont les marques uniques que nous avons pour démêler les oracles et la volonté de Dieu d'avec les impostures et les traditions des hommes.

§16 *Quiconque révèle une chose, c'est-à-dire quiconque nous dit une chose que nous ne savions pas auparavant, doit avoir soin que ses Paroles soient intelligibles, et que son rapport soit possible ; et jusque là ces deux sortes de révélation sont au niveau. Ils diffèrent en ce que, quand même la révélation humaine aurait toutes les qualités requises, l'homme pourrait néanmoins me tromper par rapport à la vérité de la chose, au lieu que ce qu'il plaît à Dieu de me découvrir est non seulement évident à ma raison (sans quoi la révélation ne m'en pourrait point rendre mieux instruit), mais aussi toujours véritable. Un homme par exemple me raconte qu'il a trouvé un trésor [48] : cela est clair et possible, mais il se peut qu'il me trompe. Dieu m'assure qu'il a formé l'homme de la terre : cela n'est pas seulement possible à Dieu, et fort intelligible à moi, mais la chose est aussi tout à fait certaine, Dieu ne pouvant pas me tromper, comme un homme. C'est pourquoi nous nous devons attendre au même degré de clarté de la part de Dieu, que celui des hommes, mais à une plus grande certitude de celui-là, que de celui-ci.*

§17 C'est ce dont la raison nous convainc, et que l'Écriture dit en termes exprès. Ces *Prophètes ou Rêveurs [Deut., XIII, 1-3]* devaient être lapidés qui tâchaient de séduire le Peuple du culte d'un seul Dieu au *Polythéisme*, quand même ils auraient appuyé leur doctrine par des *prodiges et par des miracles*. Et quoiqu'un *Prophète eût parlé au nom du Seigneur, si la chose prédite n'arrivait point* cela devrait être une marque raisonnable, qu'il *avait parlé présomptueusement de lui-même, et non pas de la part de Dieu [Deut., XVIII, 21-22]*. Il fut révélé au *Prophète Jérémie*, pendant qu'il était en prison, que le fils de son oncle lui vendrait son champs : mais il n'était point assuré que *c'était la parole du Seigneur, jusqu'à ce que son cousin vint effectivement conclure le contrat avec lui. [Jér., XXXII, 7-8]*. La Vierge Marie, malgré son sexe, qui est moins à l'épreuve de la flatterie et de la superstition que le nôtre, ne crut point implicitement qu'elle *porterait un enfant qui se devait appeler le fils du Très-Haut, et dont le Royaume n'aurait point de fin. [Luc, I, 34-35]*, jusqu'à ce que l'Ange eut levé d'une manière satisfaisante [49] à la difficulté la plus forte qu'elle y pouvait opposer. Même alors, elle ne conclut point (si peu ressemblait-elle à ces Adorateurs d'aujourd'hui) que cela dût arriver immanquablement, mais reconnaissant

humblement la possibilité de la chose, et sa propre indignité, elle en souhaite, et attendit l'accomplissement avec tranquillité.

§ 18 En combien d'endroits ne sommes-nous pas avertis de nous donner garde des faux Prophètes et Docteurs, des Séducteurs et des Imposteurs [Matt., VII, 14 ; Tim., III, 13 ; Tit., I, 10] ? Non seulement nous devons examiner ou éprouver tout, et tenir ce qui est le meilleurs [I Tess., V, 21] : mais nous devons aussi éprouver les Esprits, s'ils sont de Dieu [I Jean, IV, 1]. Mais comment les éprouverons-nous, comment les démêlerons-nous ? Non pas comme des chevaux ou des mulets, qui sont sans intelligence [Ps, XXXII, 1], mais comme des gens sages et circonspects [Eph., V, 15] jugeant ce qui se dit. [I Cor., X, 5]. En un mot : c'est sur des raisons claires et fortes par rapport au fait et à la matière, et non par une obéissance aveugle que les hommes de Dieu dans l'ancien temps reçurent ses révélations, et que nous sommes prêts à les recevoir de leurs mains. Je n'ignore pas qu'il y en a qui se vantent d'être fortement persuadés de leur foi par l'opération illuminatrice et efficace du Saint Esprit, et qu'ils n'en ont, ni n'en sauraient approuver d'autres raisons. Nous tâcherons de les désabuser en temps et lieu, puisqu'aucun Adversaire, quelque absurde et frivole qu'il soit, ne doit être fièrement méprisé d'un homme qui aime sincèrement le genre humain et la vérité. C'est assez parlé de la Révélation. Si je n'en fait qu'un moyen de s'instruire, je me conforme en cela à Saint Paul qui dit aux Corinthiens [50] qu'il ne leur peut point être utile, à moins qu'il ne leur parle, ou par révélation, ou par Science, ou par Prophétie, ou par doctrine. [I Cor., XIV,6].

Chapitre III

Que le but du Christianisme a été d'instruire une religion raisonnable et intelligible, ce qu'on prouve par les miracles, par la méthode et par le style du Nouveau Testament.

§19 Si l'on considère avec attention ce que nous venons de dire touchant la raison et la révélation, on conviendra que si le Nouveau Testament vient véritablement de Dieu, toutes ses doctrines et tous ses commandements doivent s'accorder avec la raison naturelle et avec nos idées ordinaires. C'est ce que tout homme sage et bien disposé y trouvera, s'il le lit avec attention, et quiconque entreprendra cette tâche tombera d'accord, que l'Évangile n'est ni caché, ni éloigné de nous, mais qu'il est fort près de nous, dans nos bouches et dans nos cœurs [Deut., XXX, 11,14]. Il nous fournit des exemples les plus illustres d'un raisonnement aussi clair et aussi exact qu'on en puisse souhaiter, ce que je me fais un devoir de montrer dans l'explication de ses mystères. Quoique l'Évidence de la doctrine de Jésus-Christ fût telle que les Payens furent comme forcés de l'approuver, et quoique la Conformité de sa personne aux types et aux Prophéties du Vieux Testament et avec les marques du Messie qui se trouvaient toutes en lui, fût si juste, que ses compatriotes [Countrymen] ne purent s'empêcher d'y donner leur consentement, cependant, pour éloigner tout prétexte d'en douter, il prouva son autorité et son Évangile par de telles œuvres et miracles [51], que les Juifs les plus opiniâtres ne purent se dispenser de les reconnaître pour divins. Nicomède lui dit : Personne ne peut faire ces miracles que lui fait, à moins que Dieu ne soit avec lui

[**Jean, III, 2**]. Quelques uns des Pharisiens reconnaissent

qu'aucun pêcheur ne pourront faire de tels prodiges [Jean, IX, 16], et d'autres avouaient qu'ils surpassaient le pouvoir du Diable [Jean, X, 21].

§20 Jésus lui-même s'en rapporte à ses propres ennemis prêts à le lapider pour un prétendu blasphème : *Si je ne fais pas, dit-il, les œuvres de mon Père, ne me croyez point. Mais si je les fais, ne croyez pas à moi, mais à ces œuvres, afin que vous connaissiez, et que vous croyez que le Père est en moi et moi en lui* [Jean, X, 37-38], c'est-à-dire ne croyez pas en moi précipitamment, et ne donnez point à mes œuvres un témoignage inconsidéré, mais examinez les *Écritures* qui parlent du Messie, réfléchissez sur mes œuvres, et voyez si elles sont convenables à Dieu et si elles lui doivent être attribuées. Si vous trouvez la chose telle que je vous le dis, croyez que je suis celui-ci. En effet plusieurs d'entre le Peuple jugèrent que *lorsque le Christ serait venu, il ne pourrait pas faire plus de miracles* [Jean, VII, 31], et beaucoup de Juifs crurent à la vue des miracles [Jean, II, 23].

§21 *Comment échapperons-nous, dit l'Apôtre, si nous négligeons un si grand salut qui ayant premièrement commencé à être enseigné par le Seigneur, nous a été confirmé par ceux qui l'ont ouï, Dieu leur rendant témoignage par des prodiges et des miracles, et par les dons du Saint Esprit, selon sa volonté?* [Hébr., II, 3-4] Ceux qui ont entendu parler le Christ, l'Auteur de notre Religion, et qui ont vu les miracles qu'il a opérés, renoncent à toutes les malhonnêtetés secrètes et à la ruse et ne falsifient point la parole de Dieu [II Cor., IV, 2] [52] : ils en appellent à la conscience d'un chacun, qu'ils ne disent que la vérité, c'est-à-dire ils en appellent à la raison d'un chacun devant Dieu. Pierre exhorte les Chrétiens d'être toujours prêts à répondre à chacun qui leur demande raison de leur espérance [I Pierre, III, 15]. Or à quoi bon tous ces miracles, tous ces appels, si la raison n'y doit avoir nulle part, si les doctrines de Jésus-Christ sont incompréhensibles ou contradictoires ? ou si nous sommes obligés à croire un galimatias révélé ? Si ces miracles sont vrais, la religion Chrétienne doit être intelligible, et s'ils sont faux (ce que nos adversaires n'avoueront point), ils ne pourront servir d'argument contre nous.

§22 Mais pour ne pas insister davantage sur ces passages, tout le monde conviendra de la vérité que je soutiens, pourvu qu'on lise les Saintes Écritures avec cette équité et cette attention qu'on doit aux ouvrages purement humains. Aussi ne doit-on pas suivre dans l'interprétation de l'Écriture d'autre règle, que celle dont on se sert pour connaître le vrai sens des livres les plus communs. Tout homme exempt de préjugé qui se voudra servir de ces moyens prendra ou pour des Imposteurs, ou pour des gens qui se trompent eux-mêmes, tous ceux qui soutiennent que le Nouveau Testament a été écrit sans ordre et sans dessein, comme les matières se sont représentées à la cervelle des Apôtres transportée par des accès d'Enthousiasme (selon le sentiment des uns), ou dérangée faute de bon sens et d'éducation honnête, selon l'opinion des autres. Il me semble qu'on a raison de dire que ceux qui se plaignent de cette confusion et de ce désordre, ne [53] savent point ce que c'est que la véritable méthode. Mais la preuve de notre thèse [ne] se fonde point en ces observations générales, quoiqu'après l'avoir prouvée, je n'ose pas promettre qu'un chacun n'y trouvera la justification de la méthode particulière qu'on lui aura appris ou qu'il s'est choisie. *Ce n'est pas mon affaire de défendre un parti quel qu'il soit, mais de découvrir la vérité.*

§23 La Facilité de l'Évangile n'est pas restreinte à la méthode ; le Style n'en est pas moins aisé et naturel, et il fut prêché dans la langue vulgaire de ceux pour lesquels il était immédiatement destiné. Si quelqu'un prêchait dans le style de Xénophon aux Grecs d'aujourd'hui, ou en bel Anglais aux paysans d'Écosse, il leur coûterait plus de peine et plus de temps à apprendre les simples paroles, qu'à connaître les choses qu'elles signifient. Dans les anciens temps, tout comme à

présent, les Juifs entendaient mieux les langues du pays où ils demeuraient, que l'*Hébreux*. C'est pourquoi l'obscurité du

langage ne donne aucun avantage à l'hypothèse *qui rejette la raison*. Car on suppose communément que tout le monde entend l'usage quotidien de sa langue maternelle, au lieu que le style des savants est inintelligible au peuple. Les Auteurs les plus simples qui écrivent comme on parle, sans employer une éloquence pompeuse, ont toujours passé pour les meilleurs auprès de tous ceux qui en savent bien juger. C'est un effet visible de la providence que nous ayons entre les mains les Monuments du *Vieux Testament*, que le *Nouveau Testament* suppose partout, qu'il cite et auquel il fait allusion. Ce n'est pas tout : le service et les rites des *Juifs* subsistent encore aujourd'hui. S'il en était ainsi des rites des *Grecs et des Romains*, ils nous seraient d'un grand secours pour entendre plusieurs particularités inconnues de leur [54] religion. Qui cependant nous fait passer pour Régents et Docteurs *d'Israël* ? Outre cela, nous avons le *Talmud* et d'autres ouvrages des *Rabbins*, qui, quoique fort inutiles d'ailleurs, nous donnent leur grande lumière sur le langage et les rites des Anciens. Si après tout cela, nous sommes embarrassés à trouver le sens d'une expression, nous en devrions accepter l'éloignement du temps et le défaut d'un plus grand nombre de livres écrits dans cette langue, au lieu de l'imputer à l'obscurité de la chose même, ou à l'ignorance de l'auteur qui se serait fait entendre facilement à des gens de son pays et de son siècle. Mais aucune vérité ne peut être établie, ni aucune fausseté réfutée par ces sortes de passages, aussi peu que personne ne saurait certainement deviner sa destinée par le son d'une *cloche*.

§24 Si quelqu'un objecte que l'Évangile est écrit avec peu ou point d'ornements, qu'il n'y a ni choix de mots, ni phrases étudiées, je réponds que cela est vrai et que les Apôtres mêmes n'en disconvieraient pas ; aussi n'y a-t-il point de démonstration plus forte que celle-ci pour faire voir qu'on a eu dessein de faire entendre l'Évangile à tout le monde : *Je ne suis point venu chez vous*, dit saint Paul [I Cor., VII, 1], *avec excellence de paroles ou de sagesse, en vous annonçant le témoignage de Dieu, ma Parole et ma Prédication n'a point été en paroles attrayantes de la sagesse humaine, mais en démonstrations* ou conviction de l'esprit [v. 4, ommis], *et en puissance*, ou Efficace. Il dit ceci par rapport aux *Philosophes* et aux *Orateurs* de ce temps-là, dont l'Élocution, j'en conviens, était recherchée, et les périodes travaillées [55] fort propres à exciter l'admiration des Auditeurs, mais nullement à satisfaire leur raison. Ils charmaient à la vérité leurs sens, pendant qu'ils étaient dans les *théâtres*, et dans les *temples*, sans pourtant les rendre ni meilleurs chez eux, ni plus sages ailleurs.

§25 Ces Messieurs, tout comme leurs *successeurs modernes* étaient assez épris de leurs propres Systèmes ridicules pour faire *passer les choses divines pour folies* [I Cor., II, 14], parce qu'elles ne s'accordaient point avec leurs idées précaires et sensuelles, et que les sentences n'en étaient point entortillées de mystères et garnies de figures ; sans faire réflexion qu'il n'y a que les matières fausses et triviales qui aient besoin du secours des harangues attrayantes pour embrouiller les auditeurs et pour les amuser. Aussi étaient-ils ennemis de la simplicité, de la vérité, et l'ignoraient absolument. *Toute leur application* (comme nous venons de le dire) *allait à chatouiller à leur fantaisie les passions du peuple par une éloquence ampoulée et par des gesticulations de singe*. Ils se faisaient gloire de savoir persuader le pour et le contre. Et comme on croyait que le meilleur *Orateur* était celui qui savait faire passer devant les juges la cause la plus méchante pour la plus juste, tout de même c'était le meilleur philosophe qui savait faire en sorte qu'on prît le paradoxe le plus extravagant pour une démonstration. Ils n'avaient d'autre vue que leur propre gloire et leur profit, vues qu'ils ne pouvaient point faire réussir qu'en *imposant au Peuple leur Autorité, et par leur Sophismes, et en le retenant adroitement dans l'ignorance la plus grossière, sous prétexte de l'instruire*. [56] Artifice qui ne manque jamais de réussir, et qui par conséquent sera toujours mis en

œuvre.

§26 Le dessein des Apôtres était tout à fait différent. La Piété envers Dieu, et la paix parmi les hommes étaient leur profit, et *Jésus Christ et son Évangile* faisaient leur gloire. Ils ne se prisait ni ne s'élevaient point eux-mêmes, ils n'obligeaient personne à croire leurs dogmes, mais ils les déclaraient ; ils ne confondaient ni ne séduisaient l'esprit, mais ils le convainquaient, il s'employaient à dissiper l'ignorance, à dominer la Superstition, à prêcher *la délivrance aux captifs [Luc, IV, 18]*, c'est-à-dire la jouissance de la Liberté Évangélique aux Esclaves de la Prêtrise Lévitique et Païenne, et à déclarer le Salut aux pêcheurs repentants.

§27 Je rapporterai ici quelques unes de ces marques, dont *David* caractérise la loi et la parole de Dieu, afin que nous n'admettions rien pour la volonté du ciel, que ce qui les porte. *La Loi du Seigneur, dit-il [référence?], est parfaite et elle convertit l'âme. Le témoignage du Seigneur est assuré, et il donne la sagesse aux simples : les statuts du Seigneur sont droits et ils réjouissent le cœur. Le Commandement du Seigneur est pur, et il illumine les yeux. La crainte du Seigneur est pure et durera l'éternité. Les jugements du Seigneur sont véritables et justes tout ensemble. J'ai passé en prudence tous mes Docteurs, parce que tes témoignages sont mon entretien. Je suis lus entendu, que les anciens parce que j'observe tes commandements. Ta parole est une lampe à mes pieds, et une lumière [57] à mes sentiers. Le Nouveau Testament est si plein de ce langage, et le contenu en est partout si conforme, que je n'ai qu'à renvoyer là-dessus mes lecteurs à la discussion particulière de cette matière, qui se trouvera dans mon *second discours*. En attendant, il faut que je remarque qu'en tous ces passages, il n'y a pas de syllabe de vraie si l'on admet une contradiction *réelle*, ou *apparente* dans l'Écriture. On en peut dire autant des *mystères*. Nous en parlerons plus au long tout à l'heure.*

Chapitre IV

Où l'on répond aux difficultés qu'on tire de la corruption de la raison humaine.

§28 Il reste encore une difficulté dont bien des gens font grand bruit, quoique vraisemblablement elle ne leur puisse rendre que peu de service. Supposé, disent-ils, que vous le prétendez, cependant *la raison corrompue et dépravée ne peut ni démêler, ni recevoir les vérités divines*. D'accord : mais cela ne prouve pas que ces vérités soient contraires à *la saine raison*. Ils nous diront encore que *la raison de l'homme n'est jamais saine*. C'est pourquoi j'établirai l'état de la question si bien que j'ôterai toute occasion de dispute à des gens judicieux et modérés. *La raison prise pour le Principe du raisonnement, qui se trouve en nous, ou plus particulièrement, pour la faculté que chacun possède de juger de ses idées, selon qu'elles conviennent ou disconviennent*, et par conséquent *d'aimer ce qui lui paraît bon, et de haïr ce qui [58] lui paraît mauvais* : *La raison*, dis-je, prise en ce sens, est saine et entière en tous les hommes dont les organes ne sont pas dérangés par accident. C'est elle qui nous donne la qualité d'homme, et sans elle nous ne pourrions point instruire les autres ni en recevoir d'Instruction, non plus que les *brutes*.

§29 Mais si par le terme de raison, on entend un pouvoir de faire constamment un bon usage de ces facultés, c'est-à-dire *qu'un homme ne juge jamais*

que selon des perceptions claires, qu'il ne désire rien que ce qui lui est

véritablement salutaire, et qu'il n'évite que ce qui est certainement mauvais, alors, j'en conviens, elle est extrêmement corrompue. Nous ne sommes que trop portés à former des fausses idées, et des jugements aussi erronés. Nous ne souhaitons généralement que ce qui flatte nos sens, sans distinguer les plaisirs nuisibles d'avec les innocents, et notre haine n'est pas moins partielle. Nous gratifions nos corps si bien, que nous ne méditons que fort peu sur des choses abstraites ou spirituelles. Nous sommes enclins à nous abandonner à nos inclinations, ce que nous appelons *suivre la nature*, de sorte que *l'homme naturel* (**physicos** signifie constamment l'état animal, et non l'état naturel de l'homme. On ferait mieux de traduire par sensuel, comme on a fait avec raison : Jac., III, 15 et Jude, v. 19), c'est-à-dire celui qui donne l'espoir à ses appétits, tient les choses divines pour folie toute pure, appelle la religion un transport [59] fiévreux des cervelles superstitieuses, ou un artifice politique inventé pour tenir en respect la populace crédule. *Comme ceux qui vivent selon la chair sont affectionnés aux choses de la chair ; Ainsi la sagesse charnelle est inimitié contre Dieu [Rom., VIII, 5-7]. Le péché nous enveloppe aisément [Hébr., XII, 1]. Il y a une loi dans nos membres, au dedans de nos corps qui combat contre la loi de notre entendement [Rom., VII, 23] ou contre la raison, et quand même nous voulons faire le bien, le mal est attaché à nous [v. 21].* Si de cette manière-là nous devenons stupides et peu propres à des spéculations terrestres, comment croirions-nous, quand on nous parle des choses célestes [Jean, III, 12] ?

§30 Mais ces désordres méritent si peu le nom de la *raison*, que rien ne lui est plus directement contraire. Nous ne sommes pas sujets à une nécessité fatale de pécher. Il n'y a point de défaut dans notre entendement, hormis ceux que nous y faisons entrer nous-mêmes, c'est-à-dire *les habitudes vicieuses, aisément contractées, mais mal aisément réformées.* Il en est de nous comme des ivrognes qui disent : *Je ne puis point abandonner la boisson*, ce qui vaut autant que s'ils disaient de propos délibéré : *Je ne veux point.* Pour gagner une gageure, ou une récompense, ils s'abstiendront de la boisson pendant un jour, un mois, et même un an, selon que la considération de la valeur, ou de la certitude du gain y a de l'influence. C'est pourquoi *que personne ne dise, lorsqu'il est tenté, que Dieu le tente, car Dieu ne peut être tenté des maux, aussi ne tente-t-il personne. Mais chacun est [60] tenté lorsqu'il est attiré par sa propre convoitise [Jac., I, 13-14].*

§31 Supposé que nous fussions dans l'impuissance naturelle de bien raisonner, nous serions aussi peu sujets à la damnation pour n'avoir pas gardé les commandements de Dieu, que ceux à qui l'Évangile n'a jamais été révélé le sont, pour n'avoir pas cru en Jésus-Christ. *Car comment invoqueront-ils celui en qui ils n'ont point cru, et comment croiront-ils en celui dont ils n'ont jamais entendu ? [Rom., X, 14]* Si les facultés de notre raisonnement étaient imparfaites, ou si nous n'étions pas capables de nous en servir comme il faut, il ne serait pas possible que nous nous comprissions dans un million de choses sur lesquelles le fond de notre entendement [**the stock of our Ideas**] doit être inévitablement inégal, et nos génies différents. C'est donc la perfection de notre raison et de notre liberté qui nous fait mériter des récompenses et des punitions. Nous sommes persuadés que *toutes nos pensées sont entièrement libres, que nous pouvons peser la force des paroles, comparer les idées, distinguer les conceptions claires d'avec les obscures, suspendre notre jugement sur des choses incertaines, et ne céder qu'à l'évidence.* En un mot : les délibérations que nous faisons sur nos desseins, et le choix où nous nous déterminons à la fin, prouvent que nous avons la disposition libre de toutes nos actions. Si ceci n'est pas *saine raison*, je ne sais plus ce que c'est. Si nous en faisons un tel usage, aucune vérité Évangélique, ni aucune vérité qui tombe [61] sous notre connaissance, ne nous paraîtra jamais ni trop difficile, ni monstrueuse. Mais quand nous faisons un mauvais usage de la raison contre la raison même, en

l'assujettissant à nos imaginations dépravées, elle aura de l'aversion pour tout ce qui est bon. Il est vrai que nous sommes si accoutumés à des conclusions précaires et précipitées que, sans une grande persévérance et beaucoup d'exercice, nous ne pouvons jamais recouvrer notre liberté naturelle, ni *faire du bien, étant si accoutumés au mal* [Jér., XIII, 23]. Quoiqu'il soit dit dans l'Écriture, que *nous ne voulons ni savoir, ni entendre*, il y est pourtant dit aussi que *nous pouvons corriger nos voies, retourner de l'iniquité et choisir la vie*. Même on y propose des encouragements à ceux qui le voudraient entreprendre. Lorsque nous y réfléchissons sérieusement, nous pouvons remarquer nos fautes, et nous trouvons que ce que nous avions cru le plus irraisonnable, ne nous a paru tel que parce que *nous ne l'avions examiné que superficiellement, faute des secours nécessaires, par respect pour l'autorité, par des principes adoptés sans examen, par des penchants déréglés, par intérêt, ou par haine du parti*.

§32 Nonobstant tout cela, il s'en trouve qui se donnent des peines infinies pour se dépouiller (s'ils le pouvaient) de leur liberté ou de leur libre arbitre, la plus noble et la plus utile de toutes nos facultés, la seule chose que nous puissions appeler proprement la nôtre, et l'unique que ni les puissances, ni la fortune, ne nous peuvent [62] ravir. Sous quelque voile que ces Messieurs s'efforcent de cacher leur folie, il n'y a pourtant qu'un Orgueil extrême, et l'amour propre qui les y engage. *Ne voulant point reconnaître leur ignorance et leur mauvaise conduite, effets de leurs passions, de leur paresse, ou de leur imprudence, ils seraient bien aise d'en pouvoir décharger leur volonté, et d'accuser une impuissance naturelle dont la guérison fût au-dessus de leurs forces*. C'est ainsi qu'ils se trompent ingénieusement eux-mêmes, aimant mieux être mis au rang des brutes ou des machines, que d'être obligés de reconnaître les faiblesses humaines, et de les corriger.

§33 Puisque donc la Perfection et la Santé de notre raison sont si évidentes à nous-mêmes, et si clairement établies dans l'Écriture, quelque violence que des ignorants lui aient fait, *nous devrions travailler avec plus de confiance, et avec plus d'espérance de succès, accroître nos connaissances*. Pourquoi voudrions-nous conserver des pensées aussi basses et aussi indécentes, *comme si la vérité* (semblable en cela au Tout-Puissant) habitait dans une lumière inaccessible, que les enfants des hommes ne pourraient jamais découvrir ? Les choses sont toujours les mêmes, quelque différentes que soient les Idées que les hommes s'en forment, et ce qu'un autre n'a pu obtenir, peut-être aurais-je le bonheur de le trouver. Que rien ne soit échappé à la recherche des siècles passés, c'est un conte qui ne se peut débiter que par un homme qui parle tout seul, et que personne [63] ne peut contredire. Les bévues et les erreurs que l'on remarque à chaque moment nous pourraient faire ressouvenir que plusieurs très habiles gens d'ailleurs, n'ont pas examiné la vérité avec cet ordre, et avec cette application, qu'ils y auraient dû employer. Il y a mille choses, que nous pourrions savoir, que par préjugé ou par négligence, nous pouvons ignorer, et que nous ignorons même le plus souvent pendant toute notre vie : et on peut faire des difficultés innombrables quand on forge des Mystères, là où il n'y en a point, ou quand on a des sentiments trop injustes, et trop humiliants de notre capacité, au lieu qu'avec autant de raison nous pourrions espérer de surpasser tous ceux qui ont surpassé nos devanciers, que notre postérité nous pourra surpasser à son tour. Ainsi ce n'est *point présomption, si nous tâchons de mettre les choses dans un meilleur jour*, comme la connaissance de ce que nous sommes capables de faire n'est pas orgueil, à moins que nous ne présumions follement que personne ne nous peut égaler, quoique nous soyons tous au niveau. *Car qui est-ce qui met la différence entre toi et un autre ? Qu'as-tu, que tu n'aies reçu ? Or l'ayant reçu, pourquoi t'en glorifies-tu, comme si tu ne l'avais reçu ?* [I Cor., IV, 7] N'avons-nous pas tous les mêmes promesses sûres et certaines d'une lumière et d'une assistance

d'en haut et le

privilège de la raison n'est-il point commun à nous tous ? *Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui la donne libéralement à un chacun, et qui ne la reproche point, et elle lui sera donnée [Jac., I, 5].*

[64] §34 Pour conclure donc, que personne ne s'imagine que cette *Corruption* imaginaire le puisse disculper, mais qu'il apprenne de l'Écriture, notre oracle infallible, que si l'Évangile est la Parole de Dieu, il n'est contraire qu'aux opinions et aux souhaits des hommes corrompus, qui *aiment se conduire selon leur propre convoitise [II Pierre, III, 3]*, de ceux qui *médissent des choses, qu'ils n'entendent pas et se corrompent en tout ce qu'ils connaissent naturellement comme les brutes [Jude, v. 10]*. Il est caché à ceux dont l'esprit est aveuglé par le Dieu de ce siècle [II Cor., IV, 3-4], et à ceux qui vivent sur l'ignorance, et sur la sottise crétulité de leurs frères. Pour couper court, il est contraire aux faux raisonnements de tous ceux qui ne veulent ni réfléchir, ni examiner, mais il n'est point au-dessus de la portée de leur *raison* quand ils en auront mieux cultivé les facultés. La Création du monde a été contraire à l'hypothèse d'*Aristote*, l'immortalité de l'âme à l'hypothèse d'*Epicure*, et la liberté de la volonté a été combattue par plusieurs *Philosophes anciens*. Cela s'appelle-t-il *être contraire à la raison* ? Ces Messieurs-là n'ont-ils pas été battus en ruine par d'autres, qui étaient aussi payens qu'eux ? et le reste de leurs erreurs n'ont-elles pas été découvertes, et rejetées par la plus grande partie des savants ? Encore n'avaient-ils pas le principal moyen de s'instruire, savoir la *Révélation*.

Section III

Que dans l'Évangile il n'y a rien de mystérieux, ni au-dessus de la raison.

[65] §1 Enfin nous allons examiner, *s'il y a des doctrines des l'Évangile qui sont au-dessus de la raison, sans être contraires à la raison*. Cette expression, *être au-dessus de la raison*, se prend en deux significations différentes. Premièrement, elle signifie une chose intelligible en elle-même, mais tellement couverte par des mots figurés, par des types, ou par des cérémonies, que la *raison* n'en peut percer le voile, ni voir ce qu'il couvre, jusqu'à ce qu'il en soit ôté. En second lieu, on la fait signifier une chose inconcevable en elle-même, dont on ne saurait juger par nos idées, ni par nos facultés ordinaires, quelque clairement qu'elle fût révélée. Dans l'un et l'autre sens, *être au-dessus de la raison*, veut dire autant que *Mystère*, et en *Théologie*, ce sont des termes convertibles.

Chapitre I

Histoire et signification du Terme MYSTERE dans les écrits des Païens

§2 Nous avons déjà assez dit sur la signification du mot RAISON, mais pour bien comprendre ce que veut dire le mot MYSTÈRE, il nous faut chercher l'origine d'assez loin, c'est-à-dire dans la Théologie païenne, où c'était un terme remarquable. Ces peuples, comme Paul les dépeint avec beaucoup de justesse [**elegantly**], qui *se disant être sages, étaient devenus fous et avaient changé la gloire de Dieu incorruptible, en l'image et la ressemblance de l'homme corruptible, des oiseaux, des bêtes, [66] et des reptiles, qui tournaient la vérité de Dieu en mensonge, et adoraient la créature aussi bien (et quelquefois plus) que le créateur [Rom., I, 22]*. Ces peuples, dis-je, ayant honte, ou peur d'exposer leur religion toute nue à la vue de tout le monde indifféremment, la déguisaient par des cérémonies, sacrifices et jeux [**Plays**] différents, faisant accroire au peuple superstitieux, que des choses admirables étaient représentées sous ce dehors. Leurs Prêtres n'enseignaient que très rarement en public, et même alors ils affectionnaient un style très obscur, prétendant que leurs Divinités leur avaient ordonné d'en agir ainsi, afin que leurs secrets ne fussent exposés à la profanation des ignorants ou à la foule des impies. Les Actes les plus sublimes de leur culte, qui ne consistait qu'en des rites ridicules, obscènes et inhumains, se faisaient dans les retraites les plus reculées des temples et des bocages qui y étaient consacrés, et c'était un sacrilège inexpiable à tout le monde d'y mettre le pied, à moins qu'on ne fût de ceux qui avaient un privilège ou une marque particulière. On n'osait même s'informer de ce qui s'y passait. C'est la raison pourquoi tous ceux qu'on en excluait furent appelés *profanes*, tout comme chez nous on nomme Laïques tous ceux qui ne sont point dans les Ordres.

§3 Mais les Prêtres rusés, qui savaient bien tirer avantage de tout, trouvèrent à propos d'initier certains gens, ou de les instruire de la signification de leurs rites. Ils leur firent accroire que ceux qui [67] mouraient sans être *initiés*, se vautraient dans la fange infernale pendant que les purifiés et les initiés demeureraient avec les Dieux, ce qui augmenta la vénération pour ces rites, aussi bien que le désir de jouir d'un si grand bonheur. Les *initiés*, après une préparation de quelques années, pour leur faire naître plus d'estime pour ce qui leur coûtait tant de peine et de patience, étaient obligés de faire serment de ne découvrir jamais à d'autres sous peine de mort ce qu'ils voyaient ou entendaient, quoiqu'il leur fut permis d'en parler entre eux-mêmes, afin qu'une contrainte poussée trop loin ne les tentât point de divulguer leur secret Serment qu'ils gardaient si religieusement, que plusieurs, même après leur conversion au *Christianisme*, se laissèrent à peine persuader de raconter ce qui s'était passé à leur *initiation* dans le *Paganisme*. Les Athéniens croyaient qu'il n'y avait point de tourments assez rudes pour punir le Philosophe *Diagoras*, qui avait divulgué leurs *mystères*, et peu contents de le flétrir d'*Athéisme* pour avoir ri de leur faiblesse, ils promirent un talent pour récompense à qui le tuerait. Il y allait de la vie de dire qu'*Adonis* était un homme, et plusieurs furent mis en pièces pour leur curiosité mal avisée aux *mystères de Cères*, et aux *Orgies de Bacchus*.

§4 Des auteurs dignes de foi racontent que les Prêtres découvraient aux *initiés*, de quelle manière ces représentations mystiques avaient été instituées au commencement en mémoire de quelque Accident remarquable [68] ou à l'honneur de quelques grands hommes qui, par leur vertu et par leurs inventions utiles, avaient engagé les autres à leur payer cette espèce de reconnaissance. Quoiqu'il en soit, **Muein**, dans leur Système signifiait *initier*, **Munsis**, *Initiation*, **Mustès** (nom transféré depuis aux Prêtres), la *personne qui devait être initiée*, et qu'on appelait après son admission **Musterion**. **Musterion** était la *doctrine* dans laquelle il était *initié*. Et comme il y avait plusieurs degrés de mystères, ainsi il y en eut aussi d'espèces différentes. Les plus fameux étaient [le] *Samothraciens*, l'*Éleusinien*, l'*Égyptien* et ceux de *Bacchus*, connus communément sous le

nom d'*Orgies*, quoique par ce mot on entende aussi quelquefois quelques uns de ceux que nous avons nommés les premiers.

§5 Il est évident par ce que nous venons de dire, que dans ce temps-là on entendait par le mot de *mystère*, une *chose intelligible en elle-même, mais tellement voilée qu'on ne la pouvait connaître que par une révélation spéciale*. Il n'est pas nécessaire que j'ajoute que dans tous les écrivains Grecs ou Romains, on se sert de ce mot comme d'une expression fort reçue, qui signifie toute chose profane ou sacrée, qu'on tient secrète à dessein, ou qui est obscure par accident. C'est encore présentement l'acception commune de ce mot. Si nous ne voyons point clair dans une affaire, nous disons que c'est un *mystère* pour nous, et un discours obscur et embrouillé [69] s'appelle fort mystérieux. On attache la même Idée aux *mystères d'État*, des *Sciences* et du *négoce*.

§6 Il y a plusieurs qui, sans nier ce qui est si évident, sont pourtant tellement portés par ignorance ou par passion, à soutenir ce que leurs Ancêtres ont introduit par ruse ou par superstition, qu'ils prétendent qu'il y a des *doctrines Chrétiennes* qui sont *mystérieuses*, dans la seconde signification de ce mot, c'est-à-dire *inconnaisables en elles-mêmes, quelque clairement qu'elles fussent révélées*. Il leur semble qu'une longue prescription doive faire passer pour fou, tout homme qui ose se déclarer contre eux et la coutume l'a rendu à la vérité fort dangereux de le faire. Ne nous arrêtons point à des considérations si basses : Si je puis démontrer que le Nouveau Testament se sert toujours de ce terme dans la première signification, ou dans celle des païens, savoir pour signifier *des choses fort intelligibles naturellement, mais tellement couvertes par des mots ou par des rites figurés, que la raison ne les pourrait découvrir sans une révélation spéciale*, et que ce voile en est actuellement ôté, il s'ensuivra évidemment que les doctrines ainsi révélées ne se peuvent plus appeler proprement *Mystères*.

§7 C'est ce que j'espère d'exécuter dans la suite de cette Section à la Satisfaction entière de ces Chrétiens sincères qui s'intéressent plus pour la vérité, que pour les opinions vieilles ou lucratives. Mais il faut que je détruise auparavant *certaines lieux communs de chicane*, non seulement ils servent aux écrivains novices de l'hypothèse [70] la plus implicite à exciter la poussière en toute occasion [**of the most implicite Constituion raise a great Dust upon all Occasions**], quoique d'ailleurs ils ne sachent *parler pertinemment de quoi que ce soit, dès qu'on les fait sortir de leurs chemins battus*, mais souvent leurs docteurs vénérables mêmes n'ont point de honte de jouer à ce pauvre jeu qui comme ils le savent bien eux-mêmes, sert plutôt à amuser les préoccupés [**Prejudic'd**] de leur parti, qu'à édifier aucun Adversaire, quel qu'il soit. Plût à Dieu que dans cette conduite, un zèle sincère, quoique sans connaissance, eût plus de part que la ruse et l'artifice.

Chapitre II

Que rien ne doit être appelé MYSTERE, pour cette seule raison, parce que nous n'avons point une idée adéquate de ses propriétés, ni même aucune idée du tout de son Espèce.

§ 8 Je discuterai ce point avec toute la perspicuité que j'y pourrai mettre, et premièrement je soutiens que *rien ne peut être appelé Mystère à cause que nous n'en avons point une Idée adéquate, ou une vue distincte de toutes ses propriétés à la fois*. Car de cette manière-là, tout serait *mystère*. La connaissance des créatures

finies va par degrés, selon que les Objets se présentent à leur entendement. Adam ne sut pas tant en sa centième année

qu'en sa centième, et de Jésus-Christ, il en est dit expressément *qu'il avançait en sagesse et en stature [Luc, II, 52]*. Nous disons que nous savons mille choses, à n'en pouvoir [71] douter, quoique nous n'ayons pourtant pas une connaissance parfaite de tout ce qui les concerne. Je ne connais rien mieux que cette table sur laquelle j'écris : je la connais divisible en parties au-delà de mon imagination. Dirai-je donc qu'elle est *au-dessus de ma raison*, parce que je ne puis point compter ces parties, ni en découvrir la quantité et les figures ? Je suis convaincu que les plantes ont un entrelacement régulier, et quantité de vaisseaux dont plusieurs sont équipollents, et ont du rapport à ceux des animaux, par lesquels elles reçoivent les jus de la terre, et le préparent, changeant une partie de ce jus en leur propre Substance, et en évacuant les excréments. Mais je ne comprends pas clairement comment toutes ces opérations se font, quoique je sache parfaitement bien ce que c'est qu'un *Arbre*.

§9 La raison en est, parce que, *comme nous ne connaissons les corps que par leurs propriétés, Dieu a sagement pourvu que nous n'en sussions que ce qui nous est utile et nécessaire*, qui est tout ce que notre état présent demande. Ainsi les yeux ne nous sont point donnés pour voir toutes les quantités ; encore ne servent-ils pas peut-être à nous découvrir les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, mais uniquement de la manière qu'elles ont du rapport à nous. Ce qui est si petit, qu'il échappe à notre vue, ne nous saurait faire ni bien ni mal : et plus nous nous approchons des corps, mieux nous les voyons, parce qu'alors ils nous deviennent plus convenables, ou nuisibles : et plus nous nous en éloignons, [72] plus nous en perdons la vue et l'influence. Je suis sûr qu'il n'y a point de mouvement qui ne produise quelque son dans une oreille disposée à être frappée d'un degré proportionné de la force de l'air, et peut-être les petits animaux, qui y ont intérêt, peuvent aussi bien entendre les pas des araignées, que nous entendons ceux des hommes et des bêtes. Il est donc évident de ces exemples, et d'un Million d'autres, que nous ne connaissons presque les choses, qu'en tant qu'elles nous sont utiles ou nuisibles.

§10 Ainsi, pour parler exactement, nous comptons, que nous comprenons une choses, lorsque les propriétés principales et les usages divers nous en sont connus : et dans tous les écrivains exacts, comprendre ne veut dire autre chose que savoir : et comme nous ne pouvons avoir d'Idée de ce qui ne peut être connu, ceci ne nous est rien du tout. C'est pourquoi on dit fort improprement qu'une chose est au-dessus de notre raison, à cause que nous n'en savons plus que ce qui nous concerne, et il est ridicule d'en surseoir les recherches à cette considération. Que penserions-nous d'un homme qui voudrait soutenir fort et ferme, que l'eau est au-dessus de sa raison, et qu'il n'en examinerait jamais la nature, et qu'il ne s'en servirait point, si dans sa maison, ou sur ses terres à cause qu'il ne saurait pas combien de particules il y a dans une goutte, si l'air passe par l'eau, s'il y est incorporé ou non ? Ce serait tout autant comme si je ne voulais pas [73] marcher à cause que je ne puis pas voler. Or, voyant que *les noms des choses sont empruntés de leurs propriétés connues*, et que nous n'en connaissons d'autres que celles qui nous intéressent, ou qui nous servent à découvrir ces dernières, nous ne pourrions pas être responsables de ce que nous ne comprenons point les autres, et aucun homme raisonnable ne peut avec justice exiger davantage de nous, moins encore de la Divinité infiniment sage.

§11 Ainsi la Méthode la plus courte pour acquérir des connaissances certaines et utiles, c'est de *ne pas s'embarrasser ni soi-même, ni d'autres, des choses lesquelles, quand nous les saurions, ne nous seraient d'aucun usage, ni de celles qu'il est tout à fait impossible de savoir*. Puisque je m'aperçois aisément des bons ou des mauvais effets de la pluie sur la terre, quel profit m'en reviendrait,

quand même j'en saurais la génération dans les nuées ? Car après tout, je ne pourrais point faire pleuvoir, ni empêcher la pluie de tomber,

comme bon me semblerait. Une hypothèse probable ne donne point de satisfaction dans des cas pareils. Par exemple : les aiguilles de deux cadrans d'horloge peuvent avoir le même mouvement extérieur, quoique la disposition des ressorts cachés qui le produisent en soit fort différente : et il ne suffit pas de dire qu'une chose doit être de telle ou telle manière, à moins que vous ne puissiez démontrer qu'il ne reste plus aucune manière de laquelle cela peut être. Et quand même vous rencontreriez précisément la même manière [74] dont une chose est faite, vous n'en pourriez jamais être sûr, parce que l'évidence des faits se fonde uniquement sur le témoignage, et il ne s'ensuit point qu'une chose soit telle par la seule raison que cela se peut.

§12 L'application de ces réflexions à mon sujet est fort aisée. Premièrement : *Aucun dogme Chrétien, non plus qu'aucun ouvrage ordinaire de la nature, ne peut passer pour un mystère, à cause que nous n'avons point d'idées adéquates, ou complètes de tout ce qui le concerne.* En second lieu, *Tout ce qui est révélé dans la religion, étant très utile et très nécessaire, doit et peut être aussi aisément compris, et être aussi conforme à nos idées communes, que ce que nous connaissons du bois et de la pierre, de l'air, de l'eau et d'autres choses pareilles.* En troisième lieu : *Lorsque nous expliquons ces dogmes d'une manière aussi aisée que ce que nous savons des choses naturelles (et je prétends que nous le pouvons faire), alors nous pouvons dire proprement que nous les comprenons également bien les uns et les autres.*

§13 C'est pourquoi c'est chicaner pitoyablement, et découvrir une grande disette de meilleurs arguments, que de défendre les mystères, par cette pauvre ressource de tirer des conclusions des choses inconnues à des connues, et de demander instamment des idées adéquates, à moins qu'ils ne conviennent, comme il y en a qui le font, que le moindre épi d'herbe, l'action de s'asseoir et d'être debout, la chair et le poisson, sont des mystères profonds. Si par opiniâtreté naturelle, ou par quelque chose de pis, [75] ils persistent à radoter, et à appeler ces sortes de choses *Mystères*, je suis prêt de leur en passer dans la religion autant qu'ils en voudront, pourvu qu'ils me permettent à leur tour de rendre mes mystères aussi intelligibles aux autres, que les leurs le sont à mon égard.

§14 Pour finir ce point, je conclus que ni Dieu, ni aucun de ses attributs, ne sont point des *mystères* pour nous, à cause que nous n'en avons point une idée adéquate, ni même de l'Éternité. Les esprits mystérieux ne se hasardent jamais plus que lorsqu'ils traitent de l'éternité en particulier. Alors se croyant dans une forteresse imprenable, ils insultent d'une manière étrange ces créatures stupides qui ne savent trouver une chose là où elle n'est point. Si on pouvait assigner un terme à l'Éternité (comme un commencement ou une fin), elle cesserait d'abord d'être ce qu'elle doit être, et vous ne vous en formeriez qu'une Idée finie, ou plutôt *negative*, ce qui arrive naturellement à toutes les limitations. Cependant on ne peut pas dire qu'à cet égard l'éternité soit au-dessus de la raison, ni que soit un défaut à nous de n'en épuiser pas l'Idée. Car quelle perfection plus grande pourriez-vous donner à la raison, que celle de connaître précisément la nature des choses ? et toutes ses erreurs ne consistent-elles pas en ce qu'on attribue à une chose des propriétés qu'elle n'a point, ou qu'on lui ôte quelque chose qu'elle a ? C'est pourquoi l'éternité n'est pas plus au-dessus de la raison à cause que l'on n'en peut former aucune idée, que le cercle ne l'est à cause que nous [76] en avons une. Dans l'un et l'autre cas, la raison fait ses fonctions selon la différence des objets, dont l'un est aussi essentiellement sujet à l'imagination, que l'autre ne l'est pas.

§15 Il est donc clair que la *Mystériorité* prétendue de l'Éternité ne consiste point en ce que nous n'avons point d'Idée adéquate, ce qui est tout ce que nous avons à examiner présentement. Je ne désespère non plus de résoudre fort aisément

les difficultés qu'on a faites à l'égard de la durée, savoir, *que la Succession la paraît rendre finie, et que toutes choses devraient*

*subsister ensemble, si elle consiste en un moment qui est toujours présent, et de rendre l'infinité (qui en est inséparable, ou plutôt qui est une vue différente d'une même chose) aussi peu mystérieuse, que cette proposition, que trois et deux font cinq. Mais cela tombe naturellement dans mon *Second discours*, où je donnerai une explication spéciale des dogmes Chrétiens, selon les principes généraux que j'établis dans celui-ci.*

§16 Comme nous ne savons pas toutes les propriétés des choses, nous ne savons jamais concevoir l'essence d'aucune substance du monde. Pour éviter l'ambiguïté, je distingue, après un très excellent Philosophe moderne, l'essence nominale d'une chose de son essence réelle. L'essence nominale est la collection de ses propriétés ou modes, que nous remarquons principalement en toute chose, et auxquelles nous donnons une dénomination [77] générale. Ainsi l'essence nominale du Soleil est d'être un corps luisant, chaud et rond, placé à une certaine distance de nous et ayant un mouvement constant et régulier. Tout homme qui entend prononcer le mot Soleil en a cette idée. Il peut à la vérité s'imaginer encore d'autres propriétés, ou ne pas penser à quelques unes de celles que nous venons de raconter, mais ce sera toujours une collection de modes ou de propriétés qui en fait l'Idée. Tout de même, l'essence nominale du miel consiste dans sa couleur, son goût et ses autres qualités connues.

§17 L'Essence réelle est la disposition intrinsèque d'une chose et le fondement ou le Soutien de toutes ses propriétés, dont celles-ci découlent et résultent naturellement. Or, quoique nous soyons persuadés que les modes des choses doivent avoir un sujet dans lequel ils existent (comme ne pouvant pas subsister sans ce sujet), nous ignorons pourtant absolument ce que c'est qu'un tel sujet. Nous ne concevons rien plus distinctement que les propriétés du Soleil, que nous venons de raconter, et celles qui nous font connaître les plantes, les fruits et les métaux, mais nous n'avons aucune idée des fondements de ces respectives propriétés, quoique nous soyons bien certains qu'il y doit avoir nécessairement quelque chose de pareil. Ainsi les qualités que nous remarquons dans les choses sont tout ce que nous voulons exprimer, quand nous prononçons leur nom, c'est pourquoi on les appelle essence nominale.

§18 Il en suit évidemment, qu'on [78] ne peut appeler rien Mystère à cause qu'on en ignore l'essence réelle, puisque celle-ci se peut aussi peu connaître en une chose, que dans une autre, et n'est jamais conçue, ni comprise dans les idées, que nous avons des choses, ni dans les noms, que nous leur donnons. Je n'aurais pas tant insisté sur ce point, si ce n'était à cause des Sophismes si souvent répétés par des gens qui méritent plutôt le titre de *grands lecteurs*, que celui de *grands raisonneurs*. Lorsque ces Messieurs veulent faire avaler aux autres les contradictions et les absurdités les plus palpables, ou leur faire placer la religion en des mots qui ne signifient rien, ou qu'ils ne sont pas capables d'expliquer, alors ils leur disent gravement qu'on ignore plusieurs autres choses, particulièrement l'essence de leur âme, et qu'à cause de cela, on ne doit pas toujours nier ce qu'on ne peut point comprendre. Ce n'est pas le tout. Quand ils veulent faire passer pour hardiesse ridicule et orgueilleuse le sentiment de ceux qui soutiennent qu'il n'y a que les choses intelligibles et possibles, qui puissent être l'objet de la croyance, alors au lieu de les réfuter, ils les dépeignent comme s'ils avaient la présomption de définir l'essence de Dieu par celle des esprits créés : et après avoir suffisamment exagéré cette présomption de leur propre façon, ils concluent, puisqu'on ne saurait rendre raison du tissu du moindre caillou, qu'on ne doit point attacher la croyance à des conditions si rigoureuses, et qu'on doit plutôt soumettre sa raison aux docteurs et à la décision de l'Église.

[79] §19 Qui ne s'aperçoit pas de la faiblesse et de l'artifice de ce

raisonnement ? Nous savons assurément de l'âme autant, et peut-être plus, que de tout autre chose. Nous formons les idées les plus claires du penser, du

connaître, de l'imaginer, du vouloir, de l'espérer, de l'aimer, et des pareilles opérations de l'esprit, mais nous ignorons le sujet dans lequel ces opérations existent. Nous ne savons davantage de celui dont dépendent la rondeur, la douceur, la couleur, et le goût de la **grappe**. Il n'y a rien de plus évident que les modes ou propriétés du *corps*, comme d'être étendu, solide, divisible, doux et uni, rude, mollet, dur, etc. Mais nous savons aussi peu la constitution intérieure, qui est le fondement de ces qualités sensibles, que celle dans laquelle les opérations de l'âme résident. Cependant, comme le grand homme que nous venons de citer le remarque fort bien, *nous aurions autant de raison de nier l'existence du corps à cause que nous n'avons point d'idée de son essence réelle que nous en aurions de douter de l'existence de l'âme par la même raison*. Ainsi l'Idée de l'âme est tout à fait aussi claire et distincte que celle du corps, et s'il y avait quelque différence (comme il y en a point), tout l'avantage serait du côté de l'âme, puisque ses propriétés nous sont plus immédiatement connues, et qu'elles sont la lumière, par laquelle nous découvrons toutes les autres choses.

§20 Pour ce qui regarde *Dieu*, il n'y a rien que nous comprenions mieux [80] que ses attributs. Nous ne connaissons point, il est vrai, la nature de ce Sujet, ou de cette essence éternelle, dans laquelle la bonté infinie, l'amour, la connaissance, la puissance, et la sagesse coexistent, mais aussi nous ne connaissons pas mieux l'essence réelle d'aucune de ses créatures. Comme par le nom et l'Idée de Dieu, nous entendons ses attributs et ses propriétés connues, ainsi nous entendons les attributs et les propriétés de toutes les choses par leurs noms et par leurs idées ; et nous concevons les unes aussi clairement que les autres. J'ai remarqué au commencement de ce chapitre, que nous ne connaissons rien des choses, que les propriétés qui nous sont utiles et nécessaires. On peut dire autant à l'égard de Dieu. Chaque acte de notre religion étant dirigé par la considération de quelqu'un de ses attributs, sans qu'on y pense jamais à son essence. Notre amour pour lui est allumé par sa bonté, notre gratitude l'est par sa miséricorde, notre obéissance est réglée par sa justice, et notre espérance est conformée par sa sagesse et par sa puissance.

§21 Il me semble qu'après tout ce que je viens de dire, je puis conclure que rien n'est *Mystère*, à cause que nous n'en connaissons point l'essence, puisqu'il est évident qu'aucune essence ne nous peut être connue, et que même nous n'y devrions jamais penser : de sorte qu'à cet égard, l'Être divin lui-même ne peut pas être appelé mystérieux avec plus de raison, que la plus misérable de ses créatures. Aussi ne suis-je [81] pas fort embarrassé de ce que ces essences échappent à ma connaissance, étant fermement persuadé que tout ce *qu'il n'a pas plu à la bonté divine de nous révéler, ou nous sommes suffisamment en état de le découvrir nous-mêmes, ou nous n'avons pas besoin de le connaître*. Il sera donc évident, à ce que j'espère, que les *mystères en la religion* ne sont que des conclusions mal tirées des mystères de la nature, et que ceux qui tâchent de soutenir ceux-là par ceux-ci, ont dessein de tromper les autres, ou bien qu'ils n'ont jamais fait les réflexions qu'il fallait faire sur cette matière.

Chapitre III

Le sens du mot MYSTÈRE dans le Nouveau Testament et dans les écrits des Chrétiens primitifs

§22 Ayant détruit ces *idées adéquates*, et je ne sais quelles *essences réelles*, nous sommes à la fin arrivés au grand point sur lequel toute la controverse roule principalement. Car la question étant : *Si le Christianisme est mystérieux, ou s'il ne l'est point*, elle se doit naturellement décider, par le Nouveau Testament qui contient les fondements de la *foi Chrétienne*, auquel je voudrais de tout mon cœur qu'on voulût s'en rapporter. J'appelle à ce Tribunal. Car si ne préférerais infiniment la vérité que j'ai apprise par ces monuments sacrés, à toutes les autres considérations, je ne me serais jamais avisé de soutenir cette thèse. Si c'est une erreur, c'est l'Écriture qui m'y a engagé, et j'aime mieux être cru hétérodoxe, ayant l'Écriture toute seule de mon côté, que de [82] passer pour orthodoxe avec tout le monde et d'avoir l'Écriture contre moi.

§23 Or en feuilletant l'Écriture, nous trouvons que quelques doctrines de l'Évangile se sont appelées des *Mystères* ou dans un sens plus général, ou dans un sens plus particulier. Elles sont ainsi nommées dans un sens général par rapport à tout le genre humain. Car c'étaient de certains faits, uniquement connus à Dieu, et logés dans ses décrets, ou des événements qu'on avait tout à fait oubliés dans le monde, et que personne, quelque sage ou savante qu'elle fût, ne pouvait jamais découvrir : puisque *personne ne connaît les choses de Dieu, sinon l'esprit de Dieu [I Cor., II, 11]*, comme personne ne peut découvrir les pensées secrètes d'un homme à moins que l'homme ne les révèlent lui-même. Ainsi, c'est cette révélation de Dieu dans le Nouveau Testament qui y est appelée *Mystère*, non pas que les choses révélées fussent encore présentement inconcevables ou obscures, mais parce qu'elles étaient telles avant que d'être révélées, comme nous appelons notre tâche ce que nous avons achevé depuis longtemps.

§24 Si on en doute, l'on a qu'à entendre ce que l'Apôtre Paul déclare pour lui-même et pour ses Associés à l'Évangile. *Nous proposons*, dit-il, *la sagesse de Dieu, cachée en mystère, que Dieu a déterminée avant le monde à notre gloire, laquelle aucun des Princes du Siècle n'a connue [I Cor., II, 7-8]*. Et pour faire voir que cette sagesse divine n'était un *Mystère* que pour n'avoir pas été révélée, il ajoute d'abord [v. 9-10] : *Des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montrées au cœur de l'homme, lesquelles Dieu a [83] préparées à ceux qui l'aiment : mais Dieu nous les a révélées par son esprit*. Les Philosophes les plus éclairés n'étaient point capables de prédire la Venue de Jésus-Christ, ou de découvrir la résurrection de la chair, et les autres faits, que l'Évangile nous enseigne ; et si par hasard ils ont dit de temps en temps quelque chose d'approchant à la vérité, ils n'ont fait tout au plus que deviner, et ils n'ont jamais pu être certains de leur sentiment. Il est plaisant à voir quelle peine les Païens curieux ont prise, pour donner une raison de ce qui ne dépendait nullement d'aucun principe de leur Philosophie, mais qui était un fait historique qui ne pouvait être démêlé que par Dieu même, ou par ceux qui en avaient des mémoires indubitables. Il ne sera pas hors de propos d'en alléguer l'exemple suivant.

§25 La même expérience qui avait apprise aux Païens la mortalité de l'homme, leur fit connaître, aussi les faiblesses de sa nature et les calamités innombrables qui le poursuivent sans cesse. Ils ne se pouvaient point imaginer que la race humaine eût pu sortir en une situation aussi déplorable d'entre les mains d'une Divinité infiniment bonne et gracieuse : réflexions qui les porta d'abord à imputer tout ce mal à la méchanceté des personnes adultes. Mais à la fin, ils s'aperçurent que la mort et les malheurs n'épargnaient les enfants non plus que les larrons et les pirates. Cela leur fit enfin imaginer un *État préexistant*, dans lequel l'Ame agissante séparément, comme les Anges le font, pourrait avoir contracté quelque coulpe extraordinaire, en punition de laquelle elle avait été mise dans un corps, qu'ils [84] comparaient souvent à une prison, et le plus souvent à un

tombeau. Ce fut encore l'origine de la

transmigration, quoique dans la suite du temps, on y fit entrer les péchés de ce monde-ci, aussi bien que ceux de l'autre. Rien n'est plus ingénieux que le récit que Québec [Cebes] le Thébain en donne dans son excellent *Tableau de la vie humaine*. Il feint que l'Imposture assise sur un Trône à la porte de la vie, sous le masque d'une dame très belle, tient une coupe à la main, et la présente gracieusement à tous ceux qui entrent dans le monde, et que ceux-ci l'acceptent aussi civilement, mais que ce qu'ils boivent n'est qu'Erreur et ignorance, dont toutes les misères et les désordres de leur vie tirent leur origine.

§26 C'était une grande erreur à ces braves Philosophes, qui n'avaient pour guide que l'imagination, et qui ne pouvaient point prétendre à être instruits par l'esprit de Dieu. Mais ce point cesse d'être un mystère pour nous, *qui avons l'esprit du Christ [I Cor., II, 16]*. Nous savons que le premier homme Adam devint aussi le premier pécheur et le premier mortel, et que toutes la race qui en est venue, n'a pu naturellement être meilleure qu'il n'était : *Par un homme, le péché est entré dans le monde, et la mort par le péché [Rom., V, 12]*.

§27 Il y a aussi des doctrines de l'Évangile qui ont été nommées plus particulièrement *mystères*, parce qu'elles furent cachées au peuple particulier de Dieu sous l'économie Mosaique. Ce n'est pas qu'ils n'en eussent eu quelque connaissance, *la loi ayant une ombre des biens avenir [Hébr., X, 1]*, mais elles n'étaient point révélées clairement et pleinement, jusqu'aux temps [85] du Nouveau Testament, ayant été jusque là voilées sous différentes représentations typiques, sous des commandements et sous des expositions figurées. Jésus-Christ dit à ses disciples [Luc, X, 24] : *Plusieurs Prophètes et Rois ont désiré de voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, et d'ouïr ce que vous oyez, et ils ne l'ont pas ouï* ; Paul dit [II Cor., III, 12-13] : *Nous nous servons d'une grande clarté de la Parole, et non pas comme Moïse, qui mettait un voile sur son visage*. Il y ajoute en termes exprès, que *ce voile est ôté par Jésus-Christ*, ce qui ne se pouvait pas dire, si les choses révélées étaient toujours inconcevables ; Car je ne connais point de différence entre n'entendre point du tout une chose et ne la comprendre pas, quoiqu'on l'entende. Dans un autre endroit, Paul se sert de ces paroles remarquables : *La Prédication de Jésus-Christ selon la révélation du mystère qui a été gardé secret depuis le commencement du monde, mais qui est manifesté présentement et annoncé par les écrits des prophètes suivant les commandements du Dieu éternel à toutes les nations, afin qu'elles obéissent à la loi [Rom., XVI, 25-26]*.

§28 Ces passages seuls prouvent suffisamment ce que j'ai soutenu aux N. 6 et 7 de cette Section, premièrement, *que les mystères de l'Évangile étaient des choses assez intelligibles en elles-mêmes, qu'on n'appelait Mystères qu'à cause du voile sous lequel elles étaient auparavant cachées*, en second lieu, *que sous l'Évangile ce voile en est entièrement ôté* : d'où en troisième lieu s'ensuit : *que ces doctrines ne peuvent plus porter principalement le nom des MYSTÈRES*.

[86] §29 Il est remarquable que les Partisans des Pères les plus chauds ne se rapportent à leur Autorité, que lorsqu'elle leur est favorable, et qu'ils la méprisent, ou la suppriment dès qu'elle ne favorise pas leur cause. Afin qu'on n'ait pas la malice de m'accuser, que je traite la Sainte Écriture de même, je copierai ici tous les passages du nouveau Testament, où le mot de *Mystère* se rencontre, afin qu'au premier coup d'œil on puisse être convaincu de la vérité de ma thèse. On peut réduire commodément le tout aux chefs suivants : Premièrement, le MYSTÈRE est pris dans l'Évangile, ou la *Religion Chrétienne* en général, en tant qu'elle était une disposition future, entièrement cachée aux Payens, et que les Juifs mêmes ne connaissaient que fort imparfaitement. En second lieu, quelques doctrines particulières révélées occasionnellement par les Apôtres sont nommées des *Mystères manifestes*,

c'est-à-dire des secrets déclarés. En troisième lieu, tout ce qui est voilé sous les paraboles, ou manières de parler énigmatiques, est appelé *Mystère*. Nous parlerons de tous ces points dans leur ordre.

§30 Le mot de *Mystère* se prend pour l'Évangile ou la Religion Chrétienne en général dans les textes suivants : Rom., XVI, 25-26 : *La Prédication de Jésus-Christ selon la révélation du Mystère, qui a été gardé secret depuis le commencement du monde, mais manifesté présentement et annoncé par les écrits des prophètes par ordre du Dieu éternel à toutes les nations, afin qu'elles obéissent à la loi*. Or, en quel sens S. Paul aurait-il pu dire que ce mystère était révélé, que ce secret [87] était manifesté, ou annoncé à toutes les nations par les prédications des Apôtres, s'il était toujours également incompréhensible ? N'est-ce pas une grande faveur, que de faire présent au monde d'un tas de notions ou d'expressions inintelligibles, pendant qu'on était déjà surchargé des discours *acroatiques* d'*Aristote*, des doctrines *ésotériques* de *Pythagore*, et du jargon *mystérieux* des Philosophes des autres Sectes ? Car tous ces Messieurs-là prétendaient posséder des secrets rares et admirables, qui ne se communiquaient jamais à aucun homme du vulgaire, ni même à tout homme savant. C'est par ce moyen, que le disciple respectueux faisait l'apologie de tout ce qu'on trouvait de contradictoire, d'incompatible, de douteux ou d'incompréhensible dans les ouvrages de son Maître. Si on se plaignait de ces contradictions ou obscurités, il donnait d'abord pour réponse : "Oh, Monsieur, *Le Philosophe l'a dit*, il le faut croire : Il savait très bien ce qu'il voulait dire quoique, peut-être, il n'ait pas eu soin de le rendre aussi intelligible [à] nous autres : de sorte que vos difficultés, Monsieur, ne sont pas réelles, mais seulement apparentes". La *Religion Chrétienne* n'eut pas besoin de ces pauvres subterfuges et de ces artifices misérables, puisqu'elle ne contenait rien, qui fût *contraire à la raison* la plus sévère, ni au-dessus d'elle. Ceux qui sont d'un sentiment contraire pourront également bien justifier les songes creux des Philosophes, et les impiétés et fables de l'Alcoran, que le Christianisme.

Le Second texte se trouve I Cor., II, 7. Les paroles ayant été rapportées tout récemment, n'ont pas besoin d'être répétées. [88]

Le Troisième passage est I Cor., IV, 1 : *Qu'on nous tienne pour Ministres du Christ, et pour dispensateurs des Mystères de Dieu, c'est-à-dire pour les Docteurs de ces doctrines qu'il a plu à Dieu de révéler*.

Le Quatrième texte est Eph., VI, 9 : *Priant pour moi, afin qu'il me soit donné de parler à bouche ouverte, et avec hardiesse, pour faire connaître le Mystère de l'Évangile*.

Le cinquième est parallèle à ce dernier, Col., IV, 3-4 : *Priant aussi pour nous, afin que Dieu nous ouvre la porte de la parole pour annoncer le mystère de Jésus-Christ — afin que je le manifeste, selon qu'il faut que je parle*. La clarté de ces paroles nous dispense d'y ajouter un commentaire.

Le Sixième se trouve Col., II, 2 : *Afin que leurs cœurs soient consolés, étant joints ensemble dans la charité [in Love] et dans toutes les richesses d'une pleine certitude d'intelligence pour la connaissance du Mystère de notre Dieu et Père et de Christ*. Il est évident qu'on entend ici la révélation de l'État de l'Évangile, car, quelque justes que fussent les idées des Juifs, touchant le Père, ils n'avaient pourtant pas cette connaissance parfaite de Christ et de ses doctrines, qui est la grâce ineffable dont nous jouissons présentement.

Le Septième texte se lit I Tim., III, 8-9 : *Pareillement les Diacres doivent être graves, non doubles de langue, non sujets à beaucoup de vin, ni convoiteurs de gain, deshonnêtes, retenant le mystère de la foi dans une conscience nette, [89]* c'est-à-dire vivant selon ce qu'ils croyaient.

Le Huitième et dernier passage qui a rapport à ce point se trouve I Tim., III,

16 : *Sans contredit le mystère de la piété est grand. Dieu a été manifesté en sa chair, justifié en esprit, vu des Anges, prêché aux payens, cru*

au monde et élevé dans la gloire. Je ne parlerai point présentement des différentes leçons de ce texte, et je ne déterminerai non plus en Critique, laquelle de ces leçons est la vraie ou la fausse. Tous les partis (quelque peu qu'ils s'accordent sur le sens de ce passage) conviennent que les gradations de ce texte sont des révélations de l'Évangile ; de sorte que le *Mystère de la Piété* ne se peut point borner à une seule, mais qu'il regarde toutes ces gradations ensemble. Il ne se rapporte pas à aucune d'entre elles en particulier, mais à la révélation de tous ces faits en général. Il est hors de dispute que la gracieuse Manifestation de *Christ*, et de son Évangile n'est pas seulement une chose extrêmement étonnante et surprenante pour nous, mais qu'elle a été aussi un très grand *Mystère* à tous ceux qui ont vécu avant la dispensation du Nouveau Testament. Il paraît donc par ces passages, que *l'Évangile*, *le Mystère de la foi*, *le Mystère de Dieu et de Christ*, *le Mystère de sa piété*, et *le Mystère de l'Évangile*, sont des expressions synonymes. C'est pourquoi aucune doctrine de l'Évangile n'est plus *Mystère* (car les Apôtres *ne nous ont rien caché de ce qui nous était utile, et nous ont annoncé tout le conseil de Dieu.* [Act., XX, 20-27]). C'est l'Évangile lui-même qui ci-devant était véritablement un mystère, mais présentement, après avoir été parfaitement [90] révélé, il ne saurait plus porter ce nom dans le sens propre.

§ 31 En second lieu, nous allons faire voir que *certaines points révélés occasionnellement par les Apôtres n'étaient mystérieux qu'avant que d'être révélés.* Les Juifs accordaient à peine la qualité d'hommes aux autres Nations. Ainsi ils ne leur pouvaient jamais venir dans l'esprit qu'il y aurait un temps, où ces peuples pouvaient être *réconciliés à Dieu* [Rom., XI, 15], et devenir leurs cohéritiers et leurs associés aux mêmes privilèges. C'était cependant ce qui était résolu dans le conseil de Dieu, et quoique ce fut d'abord un *Mystère* pour les *Juifs*, il cessa à être après qu'il fut révélé à Paul, que le déclara ouvertement à tout le monde dans ses Épîtres. Le premier passage que nous citerons là-dessus, se trouve Ephés., III, 1-9. Il y dit : *Si vous avez entendu la dispensation de la grâce de Dieu, qui m'a été donnée pour votre instruction, comment par révélation il m'a fait connaître le mystère (ainsi que je l'ai écrit ci-dessus en peu de mots, par lesquels, en les lisant, vous pouvez voir la connaissance que j'ai dans le mystère de Christ) lequel dans les siècles passés n'a pas été manifesté aux enfants des hommes, comme il a été révélé présentement à nous ces saints Apôtres et Prophètes, par l'Esprit, que les Païens sont cohéritiers, et d'un même corps et participants à sa promesse en Christ par l'Évangile et de faire voir à tous les hommes, quelle est la communication du mystère, qui a été [91] caché en Dieu, depuis le commencement du monde.* Le second Texte est Rom., XI, 25 : *Mes frères, je ne veux pas vous laisser ignorer ce mystère, que de l'aveuglement est survenu à Israël, dans une partie, jusqu'à ce que la plénitude des payens soit entrée.* Le troisième se lit Col., I, 25-27 : *L'église de laquelle je suis le Ministre selon la dispensation de Dieu, qui m'a été donnée envers vous pour accomplir la parole de Dieu ; Mystère qui a été caché dans tous les Siècles et générations, mais qui est maintenant manifesté à ses Saints, auxquels Dieu a voulu faire connaître quelles sont les richesses de la gloire de ce mystère parmi les payens.* Le quatrième est Eph., I, 9-10 : *Nous ayant fait connaître selon son bon plaisir le mystère de sa volonté, lequel il avait arrêté en soi-même, afin que dans la dispensation de l'accomplissement des temps, il recueillît ensemble tout en Christ.* Ces passages ne demandent point d'explication, le sens de tous ces Textes étant *que le Secret de la vocation des païens, est annoncé, manifesté et déclaré dans l'Évangile, et qu'à cause de cela, il n'est plus Mystère.* Ce qui s'appelle encore *mystère* dans le sens ci-dessus mentionné, est une circonstance de la *Succession*. L'Apôtre ayant raisonné sur ce sujet avec autant de clarté que de Sollicitude (I Cor., XV), prévient une difficulté, qu'on y pourrait faire, par rapport à

l'état de ceux que le dernier jour trouverait encore en vie : Voici, dit-il, v. 51-52 : *Je vous dis un*

Mystère, ou je vous fais part d'un Secret, *nous ne dormirons pas tous*, ou nous ne mourrons pas tous, *mais nous serons [92] tous transmués en un moment, et en un clin d'œil. Les morts ressusciteront, et nous serons transmués.* Ce n'est pas comme vous voyez, la doctrine de la résurrection, que l'Apôtre appelle ici un *Mystère*, mais seulement cette circonstance particulière, savoir qu'au son de la dernière trompette les savants quitteront la chair et le sang ou les parties mortelles, sans mourir, et qu'en un moment ils seront rendus aussi incorruptibles et immortels, que ceux qui ressusciteront. Nous apprenons dans le 5ème chapitre de l'Épître aux Éphésiens, v. 21-32 que l'amour réciproque *du mari et de la femme*, et leur conjonction est un type de cette *union indissoluble* qui est entre Jésus Christ et son église. C'était sans doute un *grand mystère* avant qu'on nous l'apprît : mais présentement il n'y a rien de plus intelligible, que le fondement de cette ressemblance ou figure. Le Royaume de l'*Antéchrist* est pareillement appelé *Mystère*, en opposition à l'Évangile, ou au Royaume de Christ, parce que c'était un dessein secret poussé insensiblement et par degrés. Mais à la fin, tous les empêchements étant ôtés ou surmontés, il paraît ouvertement et (comme il a été prédit de Dieu), il cesse d'être un *Mystère*. *Que personne ne vous séduise en quelque manière que ce soit*, dit Paul à ceux de Thessalonique (II Thess., II, 3-8). *Ce jour ne viendra point avant qu'il n'arrive premièrement une Apostasie et que l'homme de péché, le fils de perdition ne soit manifesté, et maintenant, vous savez ce qui le retient, qu'il ne soit révélé en son temps. Car le Mystère de l'Iniquité travaille déjà. Celui qui l'empêche présentement [93] l'empêchera jusqu'à ce qu'il soit aboli, et alors ce méchant sera manifesté.* Voilà tous les passages, qui ont du rapport au second point.

§32 En troisième lieu, dans les passages suivants, on se sert du mot *Mystère*, pour tout ce qui est voilé par des paraboles, ou des manières de parler énigmatiques. Le premier, je trouve Matth., XIII, 10-11: *Les disciples s'approchant de lui dirent : Pourquoi parles-tu à eux par Paraboles ? Il répondit et leur dit : parce qu'ils vous est donné de connaître les mystères du Royaume des cieux : et que pour eux, il ne leur est point donné.* Le second passage est Marc, IV, 11 : *Et Jésus dit à ses disciples : A vous, il est donné de connaître le Mystère du Royaume de Dieu, mais à eux qui sont dehors, toutes choses se traitent par des paraboles.* Les mêmes Paroles répétées en Luc, VIII, 10. De tout cela s'ensuit évidemment que les choses que Jésus Christ disait en paraboles n'étaient pas incompréhensibles en elles-mêmes, et qu'elles n'étaient mystérieuses qu'à ceux à qui elles n'étaient point expliquées, afin que (comme il y est dit) *en oyant ils ne les entendissent point.* C'est encore à présent une coutume plus commune dans le monde, que ceux qui ne veulent pas se faire entendre à un chacun, conviennent entre eux d'une manière de parler singulière. Aussi n'y a-t-il rien de plus aisé que l'explication de ces paraboles, que Jésus-Christ fit à ses disciples à leur demande.

§33 Il ne reste que deux passages dans lesquels le mot *Mystère* n'a point de rapport à aucune chose en particulier, y étant pris pour tout ce qui est secret, dans la dernière latitude et acception de ce Terme. Le premier passage est I Cor., XIII, 2 : *Et quand [94] j'aurais le don de Prophétie, que je connaîtrais tous les mystères, et toute la science, et quand j'aurais toute la foi en sorte que je transportasse des montagnes, si je n'ai pas la Charité, je ne suis rien.* Le second qui est parallèle, se trouve I Cor., XIV, 2 : *Celui qui parle une langue inconnue ne parle point aux hommes, mais à Dieu : car personne ne l'entend, quoiqu'il prononçât des Mystères en esprit, c'est-à-dire, ce qui est assez intelligible à lui, est un Secret à ceux qui n'entendent point sa langue.*

§34 Ayant rapporté aussi soigneusement tous les passages du Nouveau Testament où il est fait mention des mystères, si quelqu'un est

surpris que j'ai omis ceux de l'Apocalypse, je réponds que l'Apocalypse ne peut être considérée comme faisant partie de l'Évangile, à cause qu'aucune nouvelle doctrine n'y est annoncée. Loin d'être une règle de la foi, ou des mœurs, elle n'est pas seulement une explication d'aucun point de notre religion. Le vrai Sujet de ce livre, ou de cette *Vision*, est une histoire prophétique de l'État extérieur de l'église dans ses différentes époques de prospérité et d'adversité. Mais pour ne pas donner le moindre lieu à soupçonner que je voulusse agir de mauvaise foi, j'ajouterai ici le petit nombre des passages de l'Apocalypse, où le mot de *Mystère* se rencontre. Il y est dit, Apoc., I, 20 : *Le Mystère des sept étoiles, que tu as vues à ma droite, et ses sept chandeliers d'or. Eh bien ! quel est le mystère ou le secret de ces étoiles et de ces chandeliers ? Les sept étoiles sont les anges des sept églises [95] et les sept chandeliers, que tu as vus, sont sept églises, nommément de l'Asie.* Il se trouve encore Apoc., XVII, 5-7 : *Sur son front, il y avait un nom écrit. Mystère Babylone la grande etc. Et l'Ange dit : Je te dirai le Mystère de la Femme : ce qu'il exécute aussi dans les versets suivants, que vous pouvez consulter là-dessus.* Aussi n'est-il point hors de propos de remarquer que le mot de *Mystère* y sert de marque distinctive de l'église fautive, ou *antichrétienne*, *Mystère*, y est-il dit, *est un nom écrit sur son front*, c'est-à-dire toute sa religion consiste *en mystères*, elle avoue hautement, elle enjoint la croyance des mystères. La chose est claire, *Autant qu'une église reçoit des mystères, autant elle est Antichrétienne*, et elle peut avec raison, quoi qu'avec peu d'honneur, prétendre au *partage de la paillarderie pourprée*. L'unique texte qui nous reste est dans le ch. X, v. 5, 6, 7 : *Et l'Ange que je voyais se tenant sur la mer et sur la terre leva sa main vers le ciel, et jura par celui qui vit aux siècles des siècles, qui a créé le ciel et ce qui y est contenu, et la terre, et ce qu'elle contient, qu'il n'y aurait plus de temps, mais qu'aux jours de la voix du septième Ange, quand il commencera à sonner le MYSTÈRE de Dieu, sera consommé.* C'est-à-dire que tout ce qui est annoncé figurément dans cette Prophétie touchant l'Évangile (terme qui est équipollent de *Mystère de Dieu*, comme nous l'avons fait voir ci-dessus) aura son dernier accomplissement, et qu'il finira ainsi avec ce globe, et avec tout ce qui y est contenu.

§ 35 A présent je me rapporte à tout homme équitable, s'il n'est pas [96] évident à tout homme qui sait lire, *que dans tout le Nouveau Testament le mot de Mystère ne signifie jamais une chose inconcevable en elle-même, ou dont on ne puisse juger par nos Notions et facultés ordinaires, quelque clairement qu'elle ait été révélée*, et si, au contraire, il ne signifie pas toujours *des choses assez intelligibles naturellement, mais tellement voilées par des mots et des rites figurés, ou tellement renfermées dans la seule connaissance et conseil de Dieu, qu'elles ne pouvaient être découvertes que par une révélation spéciale.* Tout homme qui a une vraie vénération pour l'écriture, et qui la tient sincèrement pour la parole de Dieu, doit toujours se déterminer par son autorité, et se rendre à son témoignage, malgré tous ses préjugés. Celui qui dit, que l'Évangile est la règle unique de sa foi, et qui néanmoins croit une chose que l'Évangile n'enseigne point, est un hypocrite fieffé, et ne fait que se moquer malicieusement de tout le monde.

§ 36 On ne saurait avoir des sentiments plus favorables pour ceux qui, au lieu de se soumettre aux ordonnances *de la raison et de l'écriture*, ont d'abord recours à des personnes, qu'ils suivent, ou qu'ils admirent plus particulièrement, et sont tout prêts à recevoir ou à rejeter un sentiment selon, qu'ils plaira ou déplaira à leurs guides. Je vous prie, Docteur, dit à quelqu'un des Paroissiens, que pensez-vous de ce livre ? Il me semble qu'il rend la chose assez claire. Oh, cher Monsieur, répondra le Docteur, c'est un très méchant livre, c'est un dangereux homme qui l'a écrit : il soutient qu'on ne doit rien croire que ce qui s'accorde avec la [97] raison bornée, orgueilleuse et charnelle. Le P. : Cela serait-il vrai, Docteur ? Je suis donc

bien résolu de

ne lire plus. Je me souviens de vous avoir entendu souvent prêcher contre *la raison humaine*. Je suis très fâché qu'il soit malheureusement tombé entre mes mains, mais j'aurai soin que personne de notre famille n'y mette le nez. Le D. : Vous ferez fort bien, Monsieur. Ce livre est encore plus méchant que je vous ne le disais d'abord : il détruit plusieurs articles que nous enseignons, et si cette doctrine avait cours (ce qu'à Dieu ne plaise), la plupart des bons livres que vous avez chez vous, et qui vous ont coûté autant de peine à lire que d'argent à acheter, ne vaudraient pas deux sous et ne serviraient qu'à maculatures pour être mis sous des pâtés et à d'autres vilains usages. Le P. : Mon Dieu ! cher Docteur, Dieu me le pardonne d'avoir lu un si vilain Traité. C'est un homme abominable, qui l'a pu écrire. Mais quoi ? mes livres, dites-vous, ne vaudraient rien ? Les discours de C. et les Sermons de H deviendraient maculatures ? Le dise qui voudra. Je ne le croirai jamais. Seigneur pourquoi n'excommuniez-vous point l'Auteur, et pourquoi ne vous saisissez-vous pas de ces livres ? Le D. : Ah, Monsieur, il y a eu un temps... Mais à présent, il semble qu'un homme a la liberté de *croire selon son propre sens*, et non pas *comme l'église l'instruit*. Vous savez qu'on a établi une *tolérance*. Le Paroissien : Cette *tolérance* sera... Le D. : Chut, Monsieur, n'en dites pas d'avantage. J'en suis aussi fâché que vous l'êtes. Mais à l'heure qu'il est, il n'est ni sûr, ni à propos d'y trouver à redire.

§37 Il y en a d'autres forts éloignés de cette simplicité, mais aussi fortement résolus de se tenir à leurs anciens Systèmes. Quand ceux-ci [98] parlent de *mystères*, il les en faut croire : il n'y a point de remède. Ce n'est point la force de raisonnement qui leur fait épouser le parti des mystères, mais quelque intérêt collatéral. Ils applaudiront et défendront à coup sûr tout Auteur qui écrit en faveur de leur cause, qu'il la soutienne par la raison ou autrement. Mais je ne suis pas aussi fâché, il s'en faut beaucoup, contre ces Messieurs-là, que contre une espèce de gens qui ne se veulent point donner la peine d'examiner la moindre chose de peur qu'ils ne deviennent plus clairvoyants, ou mieux instruits, ce qui les pourrait tenter de prendre une nouvelle route. Ces sortes de gens doivent être à la vérité fort indifférents, ou doivent regarder la religion comme une pièce qui entre dans leur écusson.

§38 Ce mot d'écusson me fait naturellement ressouvenir de ceux qui ne se laissent point ébranler par quelque raison que ce soit, lorsque le Jugement de *l'église primitive* y est opposé. Les Pères, à les entendre parler, sont pour eux les meilleurs interprètes de l'Écriture : *et ce que ces honnêtes gens*, dit un Auteur fort ingénieux (Fontenelle), *n'ont pu prouver eux-mêmes par des raisons suffisantes, se prouve maintenant par leur autorité toute seule. Si les Pères ont prévu cela*, ajoute le même Écrivain, *ils ne sont pas à blâmer de s'être épargné la peine de raisonner plus exactement, que nous trouvons qu'ils aient faits à l'ordinaire*. Que la vérité et la fausseté se doive décider par la pluralité des voix, ou par un certain espace de temps, c'est ce qui me paraît de toutes les folies la plus ridicule.

§39 Si pourtant l'antiquité peut donner du poids à un sentiment, il me semble [99] que je n'ai pas besoin de craindre sa décision. *Car si nous considérons la Durée du monde* (dit un autre écrivain célèbre, Perrault dans ses *Parallèles*), *comme celle de la vie de l'homme qui consiste en enfance, jeunesse, virilité et vieillesse, ceux qui ont vécu avant nous en ont sûrement été les enfants, et nous sommes les vrais anciens du monde. Et si l'expérience* (poursuit-il) *est l'avantage le plus considérable que les personnes âgées ont sur les jeunes gens, l'expérience de ceux qui sont venus au monde les derniers doit être sans doute incomparablement plus grande que celle de ceux qui ont été nés longtemps avant eux, parce que les derniers venus jouissent non seulement de tout le fonds de leurs prédécesseurs, mais ils y ont encore ajouté leurs propres remarques*. Ces pensées ne sont pas moins ingénieuses qu'elles sont justes et solides. Mais quand même on prendrait

l'antiquité dans le sens ordinaire, je n'ai pas encore raison de me désespérer. Car ma
Thèse

deviendra à son tour ancienne à la postérité, en sorte que ce privilège commode de la Prescription la mettra en état de se soutenir par elle-même.

§40 Cependant, comme il n'y a point d'apparence que je puisse vivre jusqu'à ce temps-là, il ne sera pas hors de propos de faire voir que les mêmes Pères, qui ont le bonheur d'être tout à la fois les jeunes gens et les anciens du monde, sont de mon côté. Je l'avoue, ce n'est par aucun respect pour leur jugement que je prends cette peine : ayant déclaré franchement au commencement de ce livre l'état que je fais de leur autorité. Mon dessein n'est que de faire voir la mauvaise foi de ceux qui font montre d'une grande vénération pour les écrits des Pères, pendant qu'ils ne manquent jamais d'éluder, leur [100] sentence lorsqu'elle ne s'accommode pas à leur fantaisie, ou à leur intérêt.

§41 *Clément d'Alexandrie* a partout la même idée du MYSTÈRE, que j'en ai, que les *Paiens* en avaient, et qui, comme je viens de le prouver, est la même que nous trouvons dans l'Évangile. Dans le 5ème livre de ses *Stromates*, livre qui mérite d'être lu par tous ceux qui ont la curiosité de connaître la nature des mystères des Juifs. Dans ce livre, dis-je, il met ce point hors de doute, et il y rapporte plusieurs passages de l'Écriture que j'ai allégué ci-dessus. Il nous dit même que *la discipline des Chrétiens se nommait illumination, parce qu'elle amenait à la lumière des choses cachées, leur Maître (Christ) seul ayant ôté la couverture de l'Arche, c'est-à-dire le voile Mosaique*. Il ajoute, en termes exprès, que ce qui avait été mystérieux et obscur, dans le Vieux Testament, était rendu clair dans le Nouveau.

§42 Tout le monde sait que les premiers Chrétiens, par une imitation ridicule des Juifs ont tourné en allégorie toute l'écriture, jusqu'à accommoder les propriétés des animaux, dont il est parlé dans le Vieux Testament, aux événements qui sont arrivés dans le Nouveau. Ils se sont donné la même liberté par rapport aux personnes, lorsqu'ils ont pu découvrir la moindre ressemblance entre leurs Noms, leurs Actions, ou leur État de vie, et ils ont porté cette fantaisie à la fin jusqu'aux nombres, aux lettres, aux lieux, et Dieu sait jusqu'où ! C'est pourquoi [101] tout ce qui dans le Vieux Testament, à leur avis, représentait une chose qui se trouvait dans le Nouveau, passait chez eux pour son *Type*, ou son *Mystère*. De cette manière, *Types, Symboles, Figures, Signes, et Mystères* signifient tout un chez *Justin le Martyr*. Ce Père, dans son Dialogue avec *Tryphon le Juif*, soutient que le nom *Josué*, était un *Mystère* qui représentait le nom de *Jésus*, et que l'action de Moïse, lorsqu'il éleva ses mains pendant la bataille avec les *Amalecrites* à *Rephidim* [Exod., XVII, 11 ; ommis] était un type ou *mystère de la croix de Jésus Christ*, par laquelle il avait vaincu la mort, comme les Israélites vainquirent pour lors leurs ennemis. Il couronne tout cela de la remarque suivante : *Il faut considérer, dit-il, qu'aucun de ces deux saints hommes et Prophètes de Dieu n'était en état de soutenir dans la personne ces deux mystères, savoir le type de la croix de Jésus Christ, et celui d'être appelé de son nom*. Dans le même Dialogue, il donne le nom de *Symbole*, de *Parabole*, et de *Mystère* aux *prédications des Prophète*, expliquées par leur Successeur.

§43 *Tertullien*, en justifiant les Chrétiens de ces pratiques inhumaines, dont leurs ennemis les accusaient à tort, s'écrie : *Quotidiè obsidemur, quotidiè prodimur ; — Si semper latemus, quando proditum est quod admittimus ? Immo a quibus prodi potuit ? Ab ipsis reis ! Non utique ; cum vel ex forma omnibus Mysteriis silentii fides debeatur. Samothracia et Eleusinia reticentur ; quanto magis talia quae prodita interim etiam Humanam animadversionem provocabunt, dum Divina servatur*. C'étaient, comme vous voyez, des pratiques secrètes, et non pas des doctrines incompréhensibles, [102] que ce Père appelait *Mystères*.

§44 *Origène* fait passer les *Campements des Israélites* pendant leur voyage

vers la terre promise pour *Mystères*, ou *Symboles*, qui représentent la route de ceux qui voyagent vers le ciel, ou vers des choses célestes. Il n'est

pas besoin que j'ajoute ce qu'il dit touchant les écrits des Prophètes, la vision d'Ézéchiël, et l'Apocalypse en particulier : Car tout le monde convient qu'il a porté cette méthode mystique ou allégorique d'interpréter les écritures à la perfection, et qu'il a fourni de la matière à tous ceux qui ont suivi la même route, honneur dont à mon avis, on ne lui doit pas porter envie. Il est néanmoins si éloigné de penser qu'aucune doctrine de notre religion soit un mystère au sens d'aujourd'hui, qu'il assure en termes exprès, que toutes nos doctrines *s'accordent avec les notions communes à l'approbation de tout Auditeur bien disposé.*

§ 45 Les autres Pères des trois premiers Siècles ont eu précisément la même idée du *Mystère*. Et quand sur cet article, ils contredisent dans un endroit ce qu'ils avaient avancé dans un autre (malheur qui leur arrive assez souvent), cela même servirait à faire voir que ceux *qui ne sont pas bien réglés eux-mêmes, ne sauraient servir de bonne règle à d'autres.* Cependant, ce qui est un préjugé fort avantageux pour nous, nous voyons que ces Messieurs qui s'oublient si souvent, s'accordent constamment sur cet article, de sorte que j'ai raison d'espérer [103] que la cause des *mystères incompréhensibles et inconcevables dans la religion* sera bientôt abandonnée de tous ceux qui portent un respect sincère aux Pères, à l'Écriture et à la raison.

Chapitre IV

Réponses aux difficultés tirées de quelques passages de l'Écriture et de la nature de la foi.

§ 46 Il y a des gens si passionnés pour les *mystères* (on dirait qu'ils y trouvent leur compte), qu'ils risqueraient plutôt toute autre chose, que de les abandonner. Cependant, soit qu'ils le sachent, ou qu'ils ne le sachent point par cette conduite, ils ne hasarderaient pas moins que toute leur religion. Car c'est un mauvais signe quand on soutient que ce qu'on croit est au dessus de la recherche de la raison, et qu'il ne souffre nullement qu'on l'examine. *Cela fait soupçonner qu'on se défie de sa propre cause, et d'autres en tirent la conséquence, que ce qui ne souffre pas l'examen, doit nécessairement être irraisonnable.*

§ 47 Quoique ces conséquences sautent si bien aux yeux, ils s'endurcissent pourtant contre elles, et n'ont point honte d'alléguer l'Écriture, même pour soutenir leur thèse. Rien ne sort si souvent de leur bouche, que ces Paroles de l'Apôtre : *Prenez garde que personne ne vous butine par la Philosophie et par une vaine déception selon la tradition des hommes, et les rudiments du monde, et non selon le Christ [Col., II, 8].* Pauvre raisonnement ! comme [104] si la raison et la vérité étaient vanité et artifice. Ce n'est pas la *saine raison*, que l'Apôtre entend ici par la *Philosophie* (de l'aveu de tous les Interprètes), ce sont les Systèmes de *Platon*, d'*Aristote*, d'*Épicure*, des *Académiciens*, plusieurs de leurs principes étant directement opposés au sens commun et à la bonne morale. La *Sophistiquerie* n'a jamais été plus en vogue, que du temps de Paul : et plusieurs Partisans de ces Sectes ayant embrassé le Christianisme, ont trouvé moyen d'y mêler leurs anciennes opinions, qu'ils avaient de la répugnance à quitter pour tout le bien du monde. C'est pourquoi l'Apôtre avait des grandes raisons d'avertir ses convertis, de ne pas confondre les inventions des hommes, avec la doctrine de Dieu. Il paraît néanmoins que ce bon avis n'a eu que peu d'effet : puisqu'on trouve que les erreurs des Pères les plus grossières et leurs extravagances n'ont été occasionnées que par les différents Systèmes de Philosophie, dont ils étaient imbus avant leur conversion, et

qu'ils tâchaient

follement de concilier avec le Christianisme, à la ruine totale de celui-ci, comme nous ferons voir dans le dernier chapitre.

§ 48 Mais d'autant qu'aucune hypothèse particulière n'a droit d'être *une règle* de la raison de tous les hommes, *la vaine Philosophie et la Sophistiquerie* peuvent encore moins prétendre à ce privilège. Aussi suis-je si éloigné d'avoir un pareil dessein, que c'est justement cette façon d'agir à laquelle je m'oppose dans ce livre. Dès que certaines gens ont fait passer le galimatias Métaphysique des *Philosophes* radoteurs pour des articles de foi, ils élèvent un grand cri contre la *raison*, dont la lumière et l'évidence font disparaître les ombres [105] creuses qu'ils suivent. Car dans la *Philosophie* aussi bien que dans *la religion*, chaque secte a ses extravagances particulières et les *mystères incompréhensibles* de celle-ci répondent exactement aux *qualités occultes* de celle-là. Le but des uns et des autres est le même, savoir de fermer la bouche à ceux qui demandent raison là où l'on n'en saurait donner, et de tenir dans l'ignorance autant de monde, que l'intérêt le trouve à propos. A Dieu ne plaise, que je veuille imputer ces méchants desseins à tous ceux qui aujourd'hui soutiennent les *mystères*, dont je connais plus d'un millier, qui sont les gens les mieux intentionnés de l'Univers. Cette *Philosophie sophistique, ou corrompue*, est appelée quelque part dans le Nouveau Testament, la *sagesse de ce monde* [I Cor., III, 19], à laquelle les Grecs étaient aussi superstitieusement adonnés, que les Juifs étaient infatués de cette illusion que rien ne pouvait être vrai à moins qu'il ne fût prouvé par des miracles. *Les Juifs demandent des prodiges, et les Grecs cherchent la sagesse* [I Cor., I, 22]. Mais cette sagesse tant vantée n'était alors *que folie devant Dieu*, et présentement elle n'est pas mieux regardée par les gens judicieux.

§ 49 On cite encore un passage de l'Épître aux Romains, pour prouver que la *raison* humaine n'est pas capable de juger des choses révélées de Dieu. En voici les paroles : *L'esprit de la chair est inimitié contre Dieu, car il ne se rend point sujet à la loi de Dieu, et aussi ne le peut-il point* [Rom., VIII, 7]. Mais si ces paroles sont dites de la *raison*, rien ne saurait être plus faux, parce que la raison est, et doit être, sujette à la loi divine : cependant cette soumission ne prouve aucune *Imperfection dans* [106] *la raison*, comme une obéissance à des lois justes ne détruit point notre liberté. La raison doit premièrement entendre la loi de Dieu, et puis après elle s'y doit soumettre. Car on ne devient pas plus coupable pour n'avoir point observé des lois inintelligibles, qu'on le serait pour ne pas avoir exécuté ce qui n'avait jamais été ordonné. Ainsi l'esprit *de la chair* ne veut pas dire ici la *Raison*, mais les désirs charnels des hommes débauchés et méchants, dont les mœurs ne sont pas moins contraires à *la loi de la saine raison*, qu'à la loi révélée de Dieu.

§ 50 Ce que nous venons de dire de la sagesse prétendue et des Esprits sensuels, se peut aisément appliquer à un autre passage, où il est dit : *Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais elles sont puissantes en Dieu, pour détruire les forteresses et pour abattre l'imagination, et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et pour amener toute pensée prisonnière à l'obéissance de Christ* [II Cor., X, 4-5]. Il est clair par les paroles et par le but de ce passage, que ce sont les pensées et les imaginations des gens imprudents et profanes, dont il parle, et qu'elles doivent être captivées ou réformées également par *la raison* et par *l'Écriture*, comme en effet cela se fait assez souvent. Car se sortes de gens, n'admettant à l'ordinaire aucun Argument tiré de l'Écriture, se laissent premièrement persuader par *la raison*, et puis après ils reçoivent l'Écriture. Mais la raison se peut-elle abattre ou détruire elle-même? Nullement : au contraire, elle détruit ces Sophismes impies [107] et vains qui empruntent son nom pour couvrir ou pour autoriser les désordres qu'ils causent.

§ 51 Il serait très ennuyant de passer en revue tous les textes que les gens

ignorants ou pervertis allèguent contre l'usage de la raison dans la

religion, usage que je tâche plus particulièrement d'établir. Un seul passage devrait donner à cet égard-là assez de satisfaction à tout Chrétien qui aime la vérité, puisque la parole de Dieu doit être uniforme et s'accorder partout. Or j'en ai cité plusieurs dans le 2e chapitre de la deuxième Section pour ne rien dire de ceux que je viens de rapporter dans le chapitre précédent. Cependant, parce que ce raisonnement pourrait être rétorqué, et pour ne pas laisser prétexte plausible aux chicaneurs et aux Imposteurs, j'ai répondu point par point aux difficultés les plus fortes, que j'ai remarquées dans les livres de Théologie les plus fameux : Je dis celles *que j'ai remarquées*, car je pourrais lire l'Évangile un Million de fois, sans que l'Idée vulgaire du *mystère* entrât jamais en ma cervelle, ou qu'aucun passage de ce livre me pût suggérer, que ce terme voulait dire *être au-dessus de la raison et de l'examen*. Aussi ne me **trouvé-je** pas encore du penchant à envier le sort de ceux qui en pensent autrement, pourvu qu'ils le reconnaissent pour révélation divine. Mais comme la difficulté la plus importante, qu'un de mes amis a proposé contre ma thèse, consiste en ce que mon sentiment détruit *la nature de la foi*, j'expliquerai ici mes sentiments sur ce sujet avec autant de précision que je pourrai. [108]

§ 52 Je ne m'arrêterai point aux divisions ordinaires de la foi, en historique, temporelle, ou justifiante, vive ou morte, faible ou forte, parce que la plupart de ces distinctions ne le sont pas tant de la foi même, que de ses effets différents. Le terme de la FOI veut dire *Croyance ou persuasion*, comme lorsque nous ajoutons foi [Credit] à une chose qui nous est racontée par Dieu ou par des hommes, ce qui fait qu'on distingue la foi plus proprement en *divine* ou en *humaine*. De plus, on nomme *foi divine*, ou quand Dieu nous parle immédiatement, ou lorsque nous acquiesçons aux paroles ou aux écrits de ceux à qui nous croyons qu'il a parlé. Toute foi, qui est aujourd'hui dans le monde, est de la dernière classe, et par conséquent elle est entièrement fondée sur le raisonnement. Car nous devons être premièrement convaincus que ces écrits viennent véritablement de ceux dont ils portent le nom, puis après nous examinons l'état extérieur et les actions de ces personnes, et en dernier lieu nous devons comprendre ce qui est contenu dans leurs ouvrages. Autrement nous ne pouvons pas décider si ces ouvrages sont dignes de Dieu, ou s'ils ne le sont pas, moins encore, y ajouter créance.

§ 53 Ce n'est pas avoir *une foi ou persuasion* véritable, que d'être assuré d'une chose sans la concevoir, c'est plutôt avoir une présomption téméraire, et un préjugé obstiné, qui convient mieux aux Enthousiastes, ou aux Imposteurs, qu'à une doctrine révélée par Dieu, qui n'a point d'intérêt de tromper ses Créatures, et qui ne manque non plus d'habileté de les instruire de la manière qu'il faut. J'ai prouvé [109] ci-dessus (Section II, chapitre 2) que la différence qu'il y a entre les révélations divines et humaines ne consiste point dans les degrés de perspicuité, mais dans ceux de certitude. Dans un fait historique tant de circonstances concourent souvent qu'elles le font aussi clair, qu'il le serait par intuition. C'est ainsi que je pourrais aussi facilement nier ma propre existence, que le meurtre de Cicéron, et l'histoire de Guillaume le Conquérant, cependant cela n'arrive que quelque fois. Mais Dieu dit toujours la vérité, et avec certitude.

§54 Or, puisque la révélation ne donne point de nouvelles facultés aux hommes, il s'ensuit que Dieu manquerait le but qu'il se propose quand il leur parle, si ce qu'il dit ne s'accordait point avec leurs notions communes. Un homme qui ayant une assurance infailible, qu'une chose qui porte le nom de *Blictri* avait une existence réelle dans la nature, ne savait pourtant pas ce que c'était, que ce *Blictri* ? aurait-il raison de se croire plus savant que ses voisins ? Comme c'est précisément notre cas, il est évident que toute foi, ou toute persuasion consiste absolument en deux parties, la *connaissance* et le *consentement*. Il est vrai que c'est la dernière qui constitue l'acte formel de la foi, mais il ne se donne jamais sans témoignage de la

première. C'est là la

véritable explication de la foi, que nous trouvons par tout le *Nouveau Testament*. Nous y lisons, *que sans la foi il est impossible de plaire à Dieu, mais que celui qui croit à Dieu, doit croire qu'il est et qu'il récompensera ceux qui le cherchent soigneusement* [Hébr., XI, 6]. C'est ainsi que la forte persuasion d'un homme pieux, que ses prières seront [110] exaucées, est fondée sur la connaissance, qu'il a de l'évidence de Dieu, de sa bonté, et de sa puissance. Ce ne fut pas un crime de ne pas croire en Jésus-Christ avant qu'il fût révélé, *car comment pouvaient-ils croire en celui dont ils n'avaient point ouï* [Rom., X, 14 ; ommis]. Mais peut-on condamner avec plus de raison un homme qui n'aurait pas cru ce qu'il n'a pas pu comprendre, car autant que je puis voir, ces deux cas sont entièrement semblables. Il est pareillement dit, *que la foi vient par l'ouïe* [Rom X, 17], mais il est évident que sans l'entendement l'ouïe ne veut dire rien, les paroles et leurs idées étant des termes réciproques en toutes les langues.

§55 L'Auteur de l'Épître aux Hébreux ne définit pas la FOI par préjugé, mais par Conviction ou Démonstration : *La foi est l'attente assurée des choses, que nous espérons, et une démonstration de celles que nous ne voyons pas* [Hébr., XI, 1]. Ces dernières paroles ne signifient pas (comme il y en a qui le soutiennent) des choses incompréhensibles ou inintelligibles, mais des faits passés ou avenir, comme la création du monde et la résurrection des morts, ou la croyance de quelques choses invisibles aux yeux de l'entendement. Cela paraît dans tous les exemples que l'Apôtre ajoute à cette définition. D'ailleurs, il n'y a point de foi (à parler proprement) quand les choses sont visibles ou présentes, car alors elles sont évidentes en elles-mêmes, et nullement sujettes au raisonnement. *L'espérance que l'on voit n'est point espérance : car pourquoi espérerait-on ce que l'on voit . Mais si nous espérons ce que nous ne voyons pas, c'est que nous l'attendons par la patience* [Rom., VIII, 25]. Ainsi les Patriarches *ne reçurent point les promesses, mais ils les virent de loin, et ils en furent persuadés* [Hébr., XI, 13].

[111] § 56 A moins que de se former une telle idée de la foi, comment pouvait-on appeler Jésus Christ la *lumière du monde* [Jean, VIII, 12 ; Jean, IX, 5]. La lumière des Gentils [Act., XIII, 4] ? Comment pouvait-on dire que les croyants, *aient l'esprit de la sagesse* [Eph., I, 17] et qu'ils *aient les yeux de leur cœur illuminés* [v.18] ? Car la lumière du cœur, ou de l'entendement, est la connaissance des choses, et selon que cette connaissance est plus ou moins grande, l'esprit est aussi plus ou moins illuminé. *Ne soyez point sans prudence*, dit l'Apôtre, *mais entendez bien quelle est la volonté du Seigneur* [Eph., V, 17]. Et dans un autre endroit, il les exhorte de ne rien faire dans les choses douteuses, jusqu'à ce qu'ils soient *entièrement persuadés dans leur esprit* [Rom., XIV, 5].

§57 A tout ceci, on m'objectera l'exemple remarquable de la foi d'Abraham qui fut tout près à immoler son fils unique, quoique Dieu lui eut promis qu'il en descendrait des Rois et que sa semence serait aussi nombreuse que les *étoiles du ciel, et le sable au rivage de la mer*. Mais Abraham a-t-il obéi aveuglément sans accorder la contradiction apparente, qu'il y eut entre ce commandement de Dieu, et ses promesses antérieures ? Loin de cela, il est dit expressément *qu'ayant reçu les promesses, il avait offert son fils unique, à l'égard duquel il lui avait été dit : En Isaac ta semence sera bénie, en raisonnant* (c'est ainsi qu'on doit traduire **logisamenos**) *que Dieu le pouvait même ressusciter d'entre les morts, d'où il la recouvra aussi en figure* [Hébr., XI, 17-19]. Il avait d'autant plus de raison de conclure, que Dieu pouvait ressusciter Isaac par un miracle, qu'il avait été né miraculeusement en vertu d'une autre promesse, lorsque ses [112] parents étaient hors d'âge d'avoir des enfants, *état qui vaut celui de la mort* [v.12] C'est pourquoi il est dit d'Abraham, dans un autre endroit, *que n'étant pas faible en sa foi, il n'eut point égard à son corps déjà amorte* [dead].

puisqu'il avait environ cent ans, ni à l'amortissement [Deadness] de la matière de Sara, et qu'il n'a pas douté des promesses de Dieu par incrédulité, mais qu'étant fort en sa foi, il a donné la gloire à Dieu, étant pleinement persuadé que Dieu était assez puissant [pour] accomplir ce qu'il avait promis [Rom., IV, 19-21].

§58 Qu'est-ce tout ceci qu'un raisonnement très exact formé par l'expérience de la possibilité d'une chose, et de la Puissance, de la Justice et de l'Immutabilité de celui qui l'avait promis ? Personne ne trouvera dans tout le Nouveau Testament le terme de *la foi* dans un autre sens, que dans celui d'une persuasion très forte, bâtie[build, mss illisible] sur des raisons solides. C'est dans ce sens-là que toute la religion Chrétienne est appelée *Foi*, tout comme nous disons communément que nous somme d'une telle ou telle foi, entendant par là la Possession d'une certaine religion. Assurément, rien ne saurait mieux fonder notre persuasion qu'une recherche exacte et un examen de ce que nous croyons, au lieu que la faiblesse et l'inconstance de notre foi provienne de ce que nous n'avons point des raisons suffisantes pour croire, défaut qui est toujours suivi de l'Incrédulité, et alors l'obéissance manque aussi, qui est le fruit et la marque constante de la foi, et de là naissent tous les dérèglements de la vie des hommes. *Celui qui dit : Je le connais et qui ne garde point ses commandement est menteur* — Car celui qui dit qu'il demeure en lui, doit vivre comme Jésus-Christ a vécu [I Jean, II, 4-6]. [113] Il n'est pas possible qu'il en arrive autrement et celui qui croit sans entendre ce qu'il croit doit être poussé et emporté à chaque vent de doctrine, par les ruses et les artifices de ceux qui ont du penchant à tromper [Eph., IV, 14 ; ommis].

§ 59 Quoique le Nouveau Testament parle si clairement sur cet article, le l'appuierai pourtant encore par les réflexions suivantes. Premièrement : *Si la foi n'est pas une persuasion, qui se forme par une connaissance précédente, et par une compréhension de la chose crue, il ne serait pas possible qu'il y eût des degrés, ou de la différence dans la foi.* Car ces degrés sont des marques évidentes, que les hommes connaissent une chose plus ou moins, selon qu'ils ont plus ou moins de désir, ou d'occasion de l'apprendre. Or, qu'il y a de tels degrés, cela paraît clairement dans l'Écriture, où ceux qui n'ont qu'une connaissance imparfaite et superficielle de la religion sont comparés aux *enfants*, qui ne se nourrissent que du lait [I Cor., III, 2 ; ommis], et ceux qui arrivent à une certitude plus parfaite et plus exacte, à *des hommes forts*, qui peuvent digérer une nourriture plus forte [Hébr., V, 12-14].

§60 Ma seconde réflexion est, *que le Sujet de la foi doit être intelligible à tout le monde, puisque la croyance en est enjointe sous une peine aussi grande que la damnation.* Celui qui ne croit point, sera damné [Marc, XVI, 16]. Mais peut-on damner quelqu'un pour n'avoir point exécuté des choses impossibles? C'est pourquoi une nécessité de croire suppose une possibilité de comprendre. J'ai montré ci-dessus que *Contradiction* et *rien* sont des termes convertibles ; j'y pourrais ajouter celui de *Mystère*, dans le sens Théologique : car pour parler librement, *Contradiction* [114] et *mystère* ne sont que deux manières emphatiques de dire *rien*. La *contradiction* n'exprime rien, par deux idées qui se détruisent l'une l'autre, et le *mystère* ne dit rien par des paroles qui n'ont point d'Idée du tout.

§ 61 Ma troisième réflexion sera, *que si une partie de l'Écriture était inintelligible, elle ne pourrait jamais être traduite comme il faut, à moins qu'on ne prenne pour révélation de Dieu le son de mots, et non pas leur sens.* On ne peut, de quelque manière que ce soit, entendre les termes, à moins qu'on n'entende aussi les choses qu'ils signifient. Je puis bien entendre le nom, sans en connaître le Sujet. Parlons sérieusement. Avec quelle Assurance un homme peut-il prétendre de faire une traduction exacte d'une pièce, pendant qu'il avoue publiquement qu'il n'en comprend rien. On a de la

peine [**à imaginer : it cannot be imagin'd**] combien l'idée de *Mystère* contribua à l'obscurité de l'Écriture dans la plupart des traductions. Quand un savant versé dans les langues trouve un passage difficile, il le prend d'abord pour *Mystère*, et conclut qu'il est inutile de se donner plus de peine à l'égard d'une chose (est) inexplicable en elle-même. Un Traducteur malhabile met son propre galimatias, et tous les fruits mystérieux de son ignorance sur le compte du tout-puissant. Ce sont ces malheureux, qui fournissent abondamment l'Athée et le profane de toutes les Objections qu'ils font contre l'Écriture. Mais j'espère qu'avec le temps, nous trouverons un remède à ces désordres.

§ 62 La quatrième réflexion est, *qu'à moins que la foi ne signifie une persuasion intelligible, nous ne pouvons donner aux autres aucune raison de notre espérance*, comme Pierre nous l'ordonne [**II Pierre, III, 15**]. Il est inutile [**115**] de dire que ce que nous croyons, et la Parole de Dieu, à moins que nous ne le prouvions, par la raison. Il n'est pas besoin d'ajouter que si nous ne pouvons pas examiner et entendre notre *foi*, chacun sera obligé d'être implicitement de la religion dans laquelle il est élevé. Posons qu'un *Talapoin* Siamois dise à un Chrétien Prédicateur, que *Sommonocodon* défendît d'examiner la bonté de sa religion par la lumière de la raison, le Chrétien comment le convertira-t-il, si voudra soutenir pareillement que certains articles de la religion Chrétienne sont au-dessus de la raison ? La question ne serait pas alors, si dans une vraie religion, on pouvait admettre des mystères, mais qui aurait été plus en droit d'en instituer, *Jésus-Christ* ou *Sommonocodon*.

§63 Ma dernière remarque sera, *que les Apôtres, ou n'ont pas pu écrire plus intelligiblement sur les prétendus Mystères, ou ils ne l'ont pas voulu*. S'ils ne l'ont pas voulu, ce n'est plus notre faute, si nous ne pouvons ni les entendre ni les en croire, parce qu'un *Rien* ne peut être l'objet de la *croissance*. S'ils n'ont pas pu écrire plus clairement eux-mêmes (ce que nos Adversaires n'accorderont point), ils ont d'autant moins de raison de s'attendre et être crus d'un autre.

§64 Mais *Dieu*, dit-on, *est en droit d'exiger de ses créatures la croissance des choses, qu'elles ne peuvent point comprendre*. Sans doute, il leur peut ordonner tout ce qui est juste et raisonnable : car d'agir en tyran ne convient qu'au *Diable*. Mais à quelle fin Dieu demanderait-il que nous dussions croire, ce que nous ne pouvons point comprendre ? *Pour exercer*, nous répondra-t-on, *notre diligence*. Cela paraît ridicule au premier coup d'œil, comme si les devoirs de l'Évangile et [**116**] nos occupations nécessaires ne suffisaient point pour y employer tout notre temps. Mais comment exercer notre diligence ? Est-il du moins possible que nous comprenions ces Mystères, ou ne l'est-il point ? S'il l'est, j'ai obtenu tout ce que j'ai voulu, n'ayant jamais prétendu que l'on pût entendre l'Évangile sans peine, et sans l'application requise, non plus que tout autre livre. Mais si après tout il est impossible de les comprendre, c'est pure folie et impertinence, dont aucun homme sage ne se voudrait rendre coupable d'embarrasser la cervelle des gens de ce qu'ils ne peuvent jamais concevoir, de les exhorter et de leur en recommander l'étude, et tout cela pour les garder contre l'oisiveté, pendant qu'à peine ont-ils assez de loisir, pour ce qui est intelligible de l'aveu de tout le monde ?

§ 65 D'autres dissent, que Dieu *nous a enjoint de croire les mystères pour nous rendre plus humbles*. Mais comment ? en nous faisant voir le peu d'étendue de notre connaissance. Cette méthode extraordinaire est tout à fait superflue, puisque l'expérience nous l'apprend tous les jours, et dans la 2e Section de ce livre, j'ai employé un chapitre tout entier pour prouver que nous n'avons point d'idées adéquates de toutes les propriétés, et point d'idée du tout de l'essence réelle d'aucune Substance du monde. Il vaudrait bien mieux de répondre que Dieu avait voulu par là mettre des bornes à nos spéculations,

afin que nous eussions plus de temps pour faire usage de ce que nous comprenons. Mais il y a bien des gens qui *couvrent une multitude de péchés* par le bruit qu'ils font sur des spéculations folles et inutiles, et par le zèle qu'ils font paraître.

[117] § 66 De toutes ces réflexions, et de ce que nous avons dit ci-dessus, il s'ensuit évidemment que la foi est si peu [**so far from being**] un consentement implicite à aucune chose qui peut être au-dessus de la raison, que cette notion répugne directement au but de la religion, à la nature de l'homme, et à la bonté et à la sagesse de Dieu. Mais à ce compte-là, diront quelques uns, *la foi cesse d'être foi* : elle devient une connaissance. Je réponds que si par la connaissance on entend une vue présente et immédiate des choses, je n'ai nulle part soutenu rien de pareil, mais j'ai bien dit le contraire en plusieurs endroits. Mais si par le terme de connaissance on entend la Compréhension de ce qu'on croit, je soutiens que *la foi est connaissance*. Je l'ai toujours soutenu, et ces deux termes sont employés indifféremment l'un pour l'autre dans l'Évangile. *Nous connaissons*, c'est-à-dire nous croyons, *que celui-ci est véritablement le Sauveur du monde* [**Jean, IV, 42**]. *Je connais, et je suis persuadé par le Seigneur Jésus Christ, que rien n'est impur en soi-même* [**Rom., XIV, 14**]. *Je connais, que notre travail n'est point en vain dans le Seigneur* [**I Cor., XV, 58**].

§67 D'autres diront que cette Idée de la *foi* rend la *révélation* superflue. Pourquoi donc je vous prie ? Ce n'est pas là la question, si nous pouvons découvrir tous les Objets de la *foi* par le raisonnement ? J'ai prouvé au contraire qu'aucun fait ne peut être su que par *révélation*. Mais je soutiens, que ce qui est une fois révélé, doit se comprendre aussi aisément que tout autre fait au monde, la *révélation* n'ayant autre but au monde que celui de nous instruire, pendant que l'Évidence du sujet nous persuade. De cette manière, répliqueront-ils, la *raison* serait au-dessus de la *révélation*. Je répond tout autant que la *grammaire* est au-dessus du *Nouveau Testament*. Car nous nous servons de la *grammaire* pour entendre le langage de ce [118] livre, et de la *raison*, pour en comprendre le sens. Mais pour couper court, je ne vois point, qu'on ait besoin de comparer ensemble ces deux (sic : deux ces) choses, dans le cas dont il s'agit, puisque la *raison* n'est pas moins de Dieu, que la *révélation*. Celle-là est le flambeau, le guide, le Juge dont Dieu a pourvu tout homme, qui vient en ce monde.

§68 En dernier lieu, on me pourrait objecter que le Pauvre et l'homme sans lettres ne sauraient avoir une foi telle que je la demande. En vérité, si cela se peut prouver, il pourra passer pour un *mystère* plus grand qu'aucun *Système de Théologie* n'en fournit. Y a-t-il rien qui puisse paraître plus étrange et plus étonnant, que de soutenir , que le peuple croira plus facilement, ce qui est inintelligible, incompréhensible et au-dessus de sa raison, que ce qui est facile, clair et à sa portée. Mais le Vulgaire a plus d'obligation à Jésus-Christ qui en a eu meilleure opinion que ces Messieurs-là. C'était à eux particulièrement, qu'il prêchait l'Évangile, qui de leur côté, *l'entendaient avec plaisir* [**Marc, XII, 37**]. Sans doute parce qu'ils comprenaient mieux ses instructions, que les Sermons mystérieux de leurs Prêtres, et de tous leurs Scribes. Les doctrines pures du Christianisme ne sont point au-dessus de leur portée, ou de leur Compréhension, mais ils n'entendent point le jargon de nos écoles de Théologie. C'est pour eux *le langage de la bête*, et leur état dans ce monde-ci ne permet point qu'ils l'apprennent : puisque cet apprentissage coûte plus de temps, qu'aucun autre à leurs docteurs mêmes, avant qu'ils soient en état d'étudier la Bible. Combien lents n'auraient pas été les progrès de l'Évangile, si ceux qui furent choisis au commencement pour le prêcher eussent été obligés de se qualifier en la [119] sorte ? Il n'est pas aussi surprenant qu'aujourd'hui il ait si peu d'influence sur la vie des hommes, après qu'il a été si misérablement défiguré

et presque ruiné par ces termes, ces notions, et ces rites inintelligibles et extravagants, tirés du Paganisme et du Judaïsme.

§69 Ayant répondu distinctement aux objections différentes, qui m'ont été faite, je n'ajouterai rien, que quelques réflexions sur un passage qui se trouve dans la première Épître de S. Pierre. Il y est dit, que *les anges souhaitent de regarder jusqu'au fond de certaines choses*. Ces mêmes choses ne sont pas pourtant des *mystères* inconcevables, mais *la venue de Christ*, et *l'État Évangélique du Salut*, qui avait été prédit divinement aux Juifs, et dont ils raisonnaient alors avec beaucoup d'empressement, quoiqu'aujourd'hui, après l'accomplissement de ces choses, on ne nous laisse plus la même liberté. *Remportant la fin de votre foi*, dit Pierre. *Le Salut de vos âmes. Salut dont les Prophètes se sont enquis, et l'ont recherché soigneusement ceux, qui ont prophétisé de la grâce, qui était recherchée par vous, quand, en quel temps l'Esprit de Christ, qui étaient en eux rendant par avance témoignage déclarait les souffrances de Christ et la gloire qui les devait suivre. Auxquels il fut révélé, que ce n'était pas pour eux-mêmes, mais pour nous qu'ils administraient les choses, qui vous sont présentement annoncées par ceux qui vous ont prêché par le Saint Esprit envoyé du ciel, choses que les Anges souhaitent de regarder jusqu'au fond [I Pierre, I, 9-12]*. Or ce n'est pas un grand *mystère*, que les Anges, qui étant des créatures [120] finies, ne peuvent rien savoir, que par expérience, par raisonnement, ou par révélation, seraient aussi curieux que les *Juifs* l'étaient de pénétrer des événements futurs de cette importance, et révélés d'une manière si obscure.

Chapitre V Où l'on répond aux objections tirées des Miracles.

§70 Toutes les autres ressources étant épuisées, les Partisans des *Mystères* ont recours aux miracles, comme à leur dernier asile : mais la place est trop faible pour faire une longue résistance, et j'espère les en déloger bientôt avec autant de facilité, que de sûreté. L'état de cette controverse n'ayant pas été jusqu'à présent établi d'une manière distincte, je tâcherai premièrement de donner une Idée claire de la nature des *miracles*, [après] quoi je me rapporterai au jugement des autres **[and then leave it to be consider'd whether]**, si j'ai beaucoup à craindre de cette objection. Un miracle donc, est *une Action, qui surpasse tout le pouvoir humain, et que les lois de la nature ne peuvent exécuter par leurs opérations ordinaires*.

§71 Or tout ce qui est contraire à la *raison* ne peut être *Miracle*, puisque comme nous avons déjà prouvé suffisamment, le terme de *Contradiction* est synonyme à celui d'*Impossibilité*, ou de *Rien*. C'est pourquoi une action miraculeuse doit être intelligible et possible en elle-même, quoique le manière dont elle se fait soit extraordinaire. Qu'un homme marche sans s'endommager par le milieu du feu, cela est concevable, et même possible, s'il est entouré de quelque chose qui le puisse garantir de la chaleur et des flammes, mais lorsqu'il n'est pas pourvu d'un tel secours [121] ni par art, ni par hasard, mais que c'est un effet immédiat d'une puissance surnaturelle, c'est alors que c'est un *miracle*. Un médecin habile rétablit quelque fois la vue à un aveugle. Une main, ou un doigt sèche lorsque la circulation du sang et des humeurs y est trop empêchée, et si sans délai, et sans application de remèdes, ces membres sont guéris dans un Moment au Commandement, ou à la volonté d'une personne, alors une telle action est aussi véritablement *miraculeuse*, que le rétablissement soudain d'un corps malade, que l'art ni la nature ne saurait

effectuer, sans y employer beaucoup de temps et de peine.

§72 Il n'y a donc pas de miracle qui soit contraire à la raison. Car l'action en doit être intelligible et l'exécution en doit paraître fort aisée à l'Auteur de la nature, qui peut commander à tous les principes comme il lui plaît. C'est pourquoi tous ces Miracles, où il y a la moindre contradiction, ne sont que des illusions, par exemple que Jésus Christ ait été né du ventre d'une vierge sans y faire aucune ouverture, qu'une tête ait parlé quelques jours après qu'elle ait été séparée du corps, ou qu'on en ait coupé la langue, et quantité de contes pareils, qu'on débite parmi les Papistes, les Juifs, les Brahmanes, les Mahométans, et dans tous les lieux où la crédulité des peuples fournit aux Prêtres le moyen d'en faire leur trafic.

§73 Cela posé, faisons réflexion que Dieu ne prodigue pas ses miracles, jusqu'à en faire à l'aventure. L'ordre de la nature n'est ni altéré, ni arrêté, ni avancé sans un dessein [122] important, digne de la Majesté, et de la Sagesse de Dieu. Nous apprenons par l'Écriture, et par la raison, que jamais il ne s'est opéré de miracle, qui ne tendît à un but particulier et important **ou de la part de se fit ceux**, en faveur desquels le Miracle ou de la part de celui qui l'opérât [**which is either appointed by those for whom the Miracle is made, or intended and declar'd by him that works it**]. Si les *Apôtres* avaient simplement guéri les malades, les sourds, les boiteux, les aveugles, cela leur eût à la vérité attiré une estime extraordinaire, et en quelques endroits même un culte divin, comme il arriva à *Barnabé* et *Paul*, à *Lystra* [Act., XIV, 11, etc., ommis], après qu'ils eussent guéri un homme né perclus, et la chose serait resté restée là. Mais ils ne s'en servirent que comme des moyens, pour attirer l'attention de ces idolâtre à la doctrine qu'ils prêchaient dans leur ville. Il n'y a pas un seul miracle rapporté dans le Nouveau Testament qui n'ait servi à appuyer l'autorité de ceux qui l'opéraient, à procurer de l'attention aux doctrines de l'Évangile, ou à d'autres vues également bonnes et raisonnables.

§74 Par cette règle, les exploits fameux des *fantômes*, et des *fées*, des *Magiciens*, des *sorciers*, et de tous les *prodiges des Païens* doivent être pris pour fables forgées, vaines et superstitieuses. Car en tous ces faits-là, on ne voit aucun but, qui méritât qu'il se fit un changement dans la nature. D'ailleurs ils sont évidemment contraires à l'idée que nous avons de Dieu, et renversent entièrement sa providence. Autrement les illusions diaboliques, seraient aussi bien soutenues que la révélation divine, parce qu'il y aurait [123] des miracles de côté et d'autre. Les miracles du Diable et de ses agents surpasseraient encore infiniment en nombre et en qualité ceux de Dieu, et de ses Serviteurs : ce qu'on pourrait prouver suffisamment quand on ne voudrait admettre, que les histoires les mieux attestées dans chaque Comté d'Angleterre, pour ne point parler d'autres nations plus crédules. Car il est fort à remarquer que plus un peuple est barbare et ignorant, plus vous trouverez, qu'il abonde en contes semblables, et qu'il craint le Satan, plus que le Jéhovah. En un mot : à ce compte-là, les payens seraient confirmés dans leur Idolâtrie, la sorcière la plus vilaine, et l'Astrologue le plus misérable seraient égaux aux Prophètes et aux Apôtres. Mais à quoi bon de prodiguer des bonnes raisons pour réfuter des fictions toutes pures ? Je défie qui que ce soit de produire un seul exemple de ces miracles menteurs, qui ait tous les vrais caractères d'une Évidence historique ; d'ailleurs j'ose m'engager de prouver aussi bien l'autorité de l'Alcoran, que celle de l'Évangile, si l'on suppose qu'on doive croire non seulement les miracles divins, mais encore les autres. Mais il faut bien que ceux qui ont tant de tendresse pour les miracles tirent quelque avantage de la crainte superstitieuse du peuple.

§75 Après ce que nous venons de remarquer, il ne sera pas nécessaire que j'ajoute que tous les miracles opérés en secret, ou seulement parmi ceux à qui la croyance qu'on en a, tourne à profit, doivent être rejetés comme faux et frauduleux.

Outre que ces miracles ne peuvent soutenir l'épreuve d'une [124] certitude morale, ils répugnent encore au but des miracles, que ne font

jamais qu'en faveur des incrédules. Mais les Papistes seuls doivent être témoins des miracles, qui se font chez eux, et jamais les hérétiques, à la conversion desquels ils les veulent pourtant faire servir. Il n'y a pas moins de ridicule dans leur coutume de confirmer un miracle par un autre, comme celui de la Transsubstantiation.

§76 Quand on rassemble tout ceci, il s'ensuit, que rien qui est contraire à la raison, soit à l'égard de l'action, ou de son but, ne saurait être *miraculeux*. Mais il y a une bonne vieille distinction, qui peut servir à tout. Quoique les miracles ne soient pas contre la raison, dira-t-on, ils sont pourtant assurément au-dessus d'elle. En quel sens ? je vous en prie. Qu'y a-t-il qui soit au-dessus de la raison ? est-ce l'existence de la chose même, ou bien sa manière d'être ? Si on répond que c'est la dernière, je serais tenté de croire, que l'opposant entendit par le mot de *miracle* quelque expérience philosophique, ou quelque *Phénomène*, qui ne surprend que par sa rareté. Si je pouvais dire comment un *miracle* a été opéré, je crois que j'en pourrais presque faire autant, et tout ce dont on peut dire qu'il a été effectué de telle ou telle manière, n'est pas un miracle du tout. C'est pourquoi il suffit qu'il soit démontré, que la chose ait (sic) été faite réellement, et qu'elle soit possible à un Être qui gouverne la nature, en extrayant, modifiant, mêlant, infusant, consolidant en un clin d'œil, et cela peut-être par le moyen d'un millier d'opérations, qui se font à la fois. Car [125] les *miracles* se font selon les lois de la nature, quoique par une assistance surnaturelle, ils en surpassent les opérations ordinaires.

§ 77 On me dira enfin, qu'en établissant *l'état de la question*, au commencement de mon livre, j'ai soutenu, que la manière doit être aussi explicable que la chose même. De quoi ai-je dit cela ? des miracles ? Non pas assurément, mais de ces doctrines, pour la confirmation desquelles les miracles se font. C'est ce que je soutiens encore, et que j'espère d'avoir prouvé clairement. Mais de dire autant des miracles, ce serait d'en détruire la qualité : ce qui suffit pour faire voir la faiblesse et l'Impertinence de cette objection.

Chapitre VI Quand, pourquoi, et par qui les Mystères ont été introduits dans le Christianisme.

§ 78 *La Justice étant la fin de la loi [Rom., X, 4], Jésus-Christ e vint point anéantir , mais l'accomplir [Matth., V, 17].* Il prêcha pleinement et clairement la Morale la plus pure : il enseigna ce culte raisonnable et ces Idées justes du ciel et des choses célestes, qui étaient figurées d'une manière plus obscure par les observances légales, de sorte qu'ayant dévoilé la vérité de tous ces types et cérémonies externes, qui en faisaient auparavant la difficulté, il la rend éclairée et perceptible aux moindres génies [**to the meanest Capacities**]. Ses disciples et ses Sectateurs ont gardé cette simplicité pendant un temps assez considérable, quoique divers abus aient commencé [126] de fort bonne heure à s'établir parmi eux. Les Juifs convertis, qui avaient toujours une passion extrême pour les rites, et pour les fêtes Lévitiques auraient bien voulu les retenir, et être Chrétiens en même temps. Ainsi ce qui dans le commencement n'était que toléré, parmi les frères les plus faibles, devint peu après une partie de la Religion Chrétienne, sous prétexte d'une proposition ou d'une tradition *Apostolique*.

§79 Mais ce n'est rien en comparaison du tort que les Païens ont fait à la religion. Étant plus forts en nombre, que les Juifs, les abus qu'ils y ont introduits ont eu une influence plus dangereuse, et plus universelle. Ayant été accoutumés pendant toute leur vie au culte pompeux et aux mystères secrets

de divinités innombrables, ils ne furent pas peu scandalisés de la simplicité du Christianisme et de la facilité merveilleuse de ses doctrines. De l'autre côté, les Chrétiens eurent grand soin d'ôter aux Païens tous les obstacles, qui se trouvaient en leur chemin. Ils crurent, que le moyen le plus efficace de les attirer, était d'en venir à une composition avec eux, ce qui les engagea à des complaisances impardonnables, jusqu'à ce qu'à la fin, ils s'érigeassent eux-mêmes en Faiseurs de *Mystères*. Ne trouvant dans l'Évangile la moindre trace de cérémonies, hormis le *baptême*, et la *Cène*, ils les déguisèrent et les métamorphosèrent d'une manière étrange, en y ajoutant des rites mystiques des payens. Ils les administrèrent avec une secrétesse des plus rigoureuse, et pour n'être au-dessous de leurs ennemis en aucun [127] point, ils n'y laissèrent assister personne, que ceux qui y étaient auparavant préparés, ou *initiés*. Enfin pour inspirer à leurs *Catéchumènes* un désir ardent d'y être admis, ils leur firent entendre que ce qu'ils cachaient avec tant de soin, étaient des *mystères redoutables et inexprimables (grec)*.

§80 Ainsi de peur que la *simplicité*, l'ornement le plus noble de la vérité, ne l'exposât au mépris des Incrédules, le Christianisme fut mis à niveau avec les *mystères de Cères et avec les Orgies de Bacchus*. Précaution folle et mal entendue ! comme si les superstitions les plus impies pouvaient être sanctifiées par le nom de Christ. Mais tel est toujours *le fruit de ces méthodes prudentes et complaisantes de convertir à la religion, par lesquelles on cherche plutôt le grand nombre, que la conviction de ceux qui la professent*.

§81 Depuis que des Philosophes s'imaginèrent qu'il était de leur intérêt de se faire Chrétiens, la chose empira de jour en jour. Ils retinrent non seulement l'air, le génie, et quelquefois l'habillement même des Sectes différentes, mais aussi la plupart du temps leurs opinions erronées. Et voulant faire usage de leur *Philosophie* en défense du *Christianisme*, ils les confondirent l'un avec l'autre, tellement que ce qui auparavant était clair à un chacun, ne devint intelligible qu'aux savants, qui l'obscurcirent encore davantage par leurs disputes chicaneuses, et par leurs vaines subtilités. Il ne faut pas oublier que ces Philosophes ne voulurent pas faire moindre figure parmi les Chrétiens, qu'ils avaient faite [128] auparavant parmi les Païens : en quoi ils ne pouvaient point réussir à moins de rendre le tout abstrus, ou par des expressions, ou d'une autre manière. Afin qu'il n'y eut qu'eux qui le pussent expliquer.

§82 Ces abus devinrent presque irrémédiables, dès que le Magistrat Souverain appuya ouvertement la religion Chrétienne. D'abord un grand nombre firent profession d'être de la persuasion de l'Empereur unique *pour faire leur cour, pour améliorer leur fortune, ou pour conserver les emplois et les charges dont ils étaient déjà en possession*. Ces gens-là ne laissaient pas d'être payens dans le cœur, et on se peut imaginer aisément, qu'ils ont fait entrer tous leurs anciens préjugés dans une religion qu'ils n'avaient embrassée que par considérations purement Politiques. C'est ce qui arrivera toujours lorsqu'on voudra forcer les consciences, et non pas les persuader, ce qui fut le cas, où se trouvèrent ces *payens* bientôt après.

§83 Les Empereurs zélés fondèrent des églises magnifiques et convertirent à l'usage des Chrétiens les temples, les sanctuaires et les chapelles des payens, après les avoir auparavant expiées en y plaçant le signe de la *croix*, pour en assurer la possession à Christ. Tous leurs revenus de même, que les bénéfices des *Prêtres*, des *Flamens [Flamens]*, des *Augures*, et de toute la tribu sacrée furent appropriés au *Clergé Chrétien*. On garda jusqu'à leurs habits, comme les *étoles blanches, faites de toile de lin [as white Linen Stoles]*, les *mitres*, et les autres ajustements [129] pareils, pour amener, à ce qu'on prétendait, à un changement imperceptible ceux qui ne se pouvaient point accommoder de la simplicité, et de la pauvreté *Chrétienne*. Mais pour dire la vérité, on n'eut point au fond d'autre but que

d'introduire les richesses, la pompe, et les dignités du Clergé, qui s'en suivirent immédiatement après.

§84 Les choses étant en cet état-là, après qu'on eut augmenté considérablement les cérémonies du *baptême*, et de la *cène*, il ne sera point hors de propos, avant que de passer outre, de faire un parallèle entre les anciens *mystère des payens*, et les mystères nouvellement fabriqués des *Chrétiens*. Je tâcherai de le faire en sorte qu'on puisse voir clairement, que les uns et les autres n'étaient qu'une même chose, quoiqu'ils **roulassent sur** des sujets différents.

§ 85 Premièrement, les expressions dont ils se servirent étaient exactement les mêmes, sans qu'il y eut le moindre changement. De côté et d'autre ils faisaient usage des mots d'*initié*, et de *perfectionnement*. Ils appelaient leurs *mystères* de part et d'autre **Myeseis, Teleioseis, Teleiotik, Epopteia, etc (Grec)**. Ils regardaient tous deux l'initiation, comme une espèce de *Déification*. Les Chrétiens, aussi bien que les Payens, nommaient les Prêtres *Mystagogues, Mystes, Hierotelestes...etc*.

§86 En second lieu, les préparatifs de leurs initiations étaient les mêmes. Les payens faisaient usage de plusieurs ablutions et lustrations. Ils jeûnaient et s'abstenaient [130] des femmes avant l'*initiation*, quoique les plus sages d'entre les payens se soient moqués de ceux qui croyaient que des actions pareilles pouvaient expier les péchés, ou apaiser le ciel. Les *Pères*, ces *Pères* que l'on admire tant, les imitèrent en tout, et ce fut l'origine de l'Abstinence de certaines viandes, de nos jeûnes anniversaires burlesques, et du célibat du clergé.

§ 87 En troisième lieu : Les Chrétiens tenaient leurs *Mystères* aussi secrets que les payens les leurs. *Chrysostome* dit [**Homélie in Matth.**] : *Nous fermons la porte, lorsque nous célébrons non mystères, et nous en excluons ceux qui n'y sont pas initiés. Basile de Césarée* nous assure que *le respect pour les mystères n'est conservé que par le silence*, et *Synesius* dit (**De provident., Section 7??**) que *les mystères payens se faisaient pendant la nuit, parce que leur vénération ne provenait que de ce que le monde ignorait ce qui s'y passe*. Mais mon cher *Synèse*, pourquoi tant blâmer en d'autres ce que vous trouvez bien fait en votre parti ? ou bien les *Chrétiens* sont-ils plus en droit d'avoir des *Mystères*, que les *Paiens* ?

§ 88 En quatrième lieu : Les *Pères* étaient extrêmement circonspects à ne point parler intelligiblement des *mystères* devant les Infidèles, ou devant les Catéchumènes. C'est pour cela qu'on trouve dans leurs écrits si souvent ces expressions : *Les initiés le savent : les initiés comprennent ce que je dis*. Comme les *Paiens* chassaient par une Proclamation tous les profanes de leurs [131] *mystères*, ainsi les *Diacres* de l'Église primitive criaient tout haut avant la célébration du *baptême*, mais principalement avant celle de la *cène* : *Sortez, tous les Catéchumènes. Hors d'ici tous ceux qui ne sont pas initiés*, ou quelque chose de pareil ; car ils changeaient souvent de formulaire. Il se trouve là-dessus un passage fort curieux dans *Cyrille de Jérusalem* (dans la préface à ses *Catéchèses*) : Or, dit-il, à la répétition des *Catéchisations*, si un *Catéchumène* vous faisait des questions sur ce que le *Docteur* a dit, ne le dites nullement à personne qui ne soit initié. Car nous vous confions un *mystère*, et l'espérance de la vie d'avenir. Gardez donc ce *mystère* à celui qui vous en récompensera. Et si quelqu'un vous disait : *Quel mal y a-t-il que je l'apprenne aussi ? Répondez lui qu'il en est de même que des malades qui souhaiteraient d'avoir du vin. Si on le leur donne hors de raison, ils en deviennent frénétiques, de sorte qu'il en arrive deux maux. Le malade se ruine, et le médecin en est blâmé. Tout de même, quand un Catéchumène entend ces sortes de choses d'un fidèle, il devient pareillement frénétique. Car e comprenant pas ce qu'il entend, il tire de fausses conclusions contre la chose même, et il se moque de ceux qui lui est dit, de sorte que le fidèle qui le lui a révélé, est damné, comme un traître de Satan. Or comme vous êtes des*

nôtres, gardez-vous bien de ne rien divulguer. Ce n'est pas que ce que nous disons soit indigne d'être dit, c'est que les autres ne sont pas toujours dignes de l'entendre. Lorsque [132] vous étiez Catéchumènes vous-mêmes, nous ne vous avons jamais dit ce qui a été proposé. Mais quand vous avez appris par expérience la sublimité de ces choses, qu'on vous enseigne, alors vous serez convaincus, que les Catéchumènes ne sont pas dignes de les entendre.

§ 89 En cinquième lieu : Les degrés de l'initiation étaient les mêmes de côté et d'autre. Les Payens avaient cinq degrés nécessaires à la perfection. Premièrement, *la purgation commune*, en second lieu, *une purgation plus particulière*, en troisième lieu, *la permission d'être debout avec les initiés*, en quatrième lieu, *l'Initiation*, et en dernier lieu, *le droit de voir tout* et d'être *Epopte*. Parmi les *Chrétiens*, il y a pareillement cinq degrés de discipline, qu'il s'agissait d'admettre de nouveau les pénitents à la communion. Premièrement, ils furent obligés de rester pendant quelques années séparés de l'Assemblée, pleurant leurs péchés, d'où ce premier degré fut nommé **Proclausis**. En second lieu, on les approcha plus près du peuple, où pendant trois ans ils pouvaient entendre le Prêtre, mais sans le voir, raison qui fit appeler ce degré **Acroasis**. En troisième lieu, ils pouvaient, pendant les trois années suivantes entendre et voir le Prêtre, sans se mêler pourtant à l'Assemblée, période qu'on nommait **Hypoptosis**. Le quatrième degré était qu'on leur permettait d'être debout avec l'Assemblée, mais sans recevoir les Sacrements, c'est leur **Systasis**, et en cinquième lieu, on les [133] admettait à la Communion, ce qu'on appelait **Methexis**. Tout de même, les nouveaux convertis, pendant qu'on les préparait furent appelés *Catéchumènes*, puis après *compétents*, et en dernier lieu *Epoptes*, *parfaits*, ou *fidèles*, ce qui étaient les mêmes degrés, tant par rapport au nom qu'à la qualité, auxquels *Pythagore* obligeaient ses disciples.

§90 Je pourrais pousser ce parallèle plus loin, mais ceci suffira pour faire voir de quelle manière *le Christianisme est devenu mystérieux*, et comment un Établissement si divin, par la ruse, et par l'*Ambition des Prêtres, des philosophes* a pu dégénérer en *paganisme* tout pur.

§91 *Le Mystère* ne fit pourtant pas des grands progrès pendant le premier Siècle, après la naissance de Jésus Christ, mais dans le second et le troisième, il commença à s'établir par le secours des cérémonies. Ce fut alors qu'on ajouta au *baptême*, la cérémonie de goûter du lait et du miel, l'onction, le Signe de la croix, l'habit blanc, etc.

Latin \$\$\$\$\$\$\$\$\$\$\$\$\$ \$\$\$\$\$\$

dit Tertullien

après on y introduisit encore des demandes et des réponses, des jeûnes, et des veilles, qui devaient précéder la cérémonie, des baisers, [134] et on fixa le temps auquel le baptême se devait administrer. Après le baptême, on ne se lava point pendant une semaine tout entière, ce qui était exactement conforme à la Superstition des payens qui ne quittaient jamais l'habit dans lequel ils avaient reçu l'initiation qu'il ne fut tombé en lambeaux. Ensuite on ajouta l'injection de sel et de vin dans la bouche des baptisés, de même qu'une seconde Onction et l'Imposition des mains? Mais dans les siècles suivants, les cierges, les exorcismes, les exsufflations, et plusieurs autres extravagances d'origine juive ou païenne, allèrent à l'infini. C'est de la même source, que découlèrent non seulement la croyance des *omens*, des *présages*, des *apparitions*, la *coutume d'enterrer avec trois pelletées de terre*, et plusieurs autres observances vulgaires parmi les Chrétiens, mais aussi les *cierges*, les *Fêtes*, la *consécration*, les *images*, la coutume de faire ses prières vers l'*Orient*, les *autels*, la *musique*, les *dédicaces des enfants*, les *Laïques* et le *Clergé*. Car il n'y a rien de semblable dans les écrits des Apôtres, mais tout cela se trouve clairement dans les livres des Païens, et c'était la Quintessence de leur culte.

§ 92 Toutes les cérémonies de la *cène*, qu'il serait trop ennuyant de raconter en détail, furent introduites par degrés de la même manière. C'est ainsi que voulant de donner un air mystérieux aux choses les plus claires du monde, on a absolument détruit et perverti leur nature et [135] leur usage, et elles n'ont pas encore pu se rétablir parfaitement par la réformation du *Christianisme* le plus épuré : Il ne faut pas oublier que *Tertullien* lui-même reconnaît, que pour appuyer le signe de la croix, et les autres cérémonies du baptême le scrupule qu'ils se faisaient de laisser tomber par terre la moindre particule du *pain* et du *vin*, ou de les recevoir d'autres mains que de celles des *Prêtres*, de même que plusieurs autres *cérémonies*, mais qu'il les appuyait uniquement par la *coutume* et par la *tradition*. **Latin...\$\$\$\$\$\$\$**

§ 93 Le propre intérêt étant le motif qui donna au *Clergé* des premiers siècles la pensée de faire revivre les *mystères*, il s'érigea bientôt par leur secours en un corps séparé et politique, quoiqu'il ne s'avisait pas aussitôt d'instituer des ordres, et les degrés différents qui s'y trouvent aujourd'hui. Car dans les premiers deux siècles, nous ne trouvons point des *Sous-Diacres Lecteurs*, ni des ordres semblables, moins encore y rencontre-t-on les noms ou les dignités des *Papes*, des *Cardinaux*, des *Patriarches*, des *Métropolitains*, des *Archevêques*, des *Primats*, des *Suffragants*, des *Archidiaques*, des *Doyens*, des *Chanceliers*, des *vicaires*, ni leur suite nombreuse. Mais en peu de temps, le *Mystère* aplaît le chemin de ces Usurpations sur le genre humain, et à plusieurs autres, sous le prétexte, que c'étaient des *Ouvriers en la vigne du Seigneur*.

[136] § 94 Les Décrets, ou les constitutions qu'on fit touchant les *cérémonies et la discipline* pour accroître le lustre de cet État nouveau émut plusieurs, et surprit d'une manière étrange l'Esprit du peuple ignorant, et leur fit accroire que leurs *Prêtres* étaient tout de bon *Médiateurs* entre Dieu et les hommes, qui pouvaient attacher la sainteté aux temps et aux lieux, aux personnes et aux actions. Ils s'imaginaient presque que c'était une espèce de Créatures différentes et plus approchantes de la divinité, qui se distinguaient des autres Mortels par leur habillement, par leur manière de vivre sur les dîmes et sur les donations, ayant des *places séparées* dans les *églises*, et par plusieurs autres endroits. Par ce moyen le *Clergé* fut en état de faire tout ce qu'il trouvait à propos d'entreprendre. A la fin, ils se rendirent maîtres exclusifs d'interpréter l'Écriture, et en conséquence de cela, ils prétendirent que leur Corps était *infaillible*.

§ 95 Voici la véritable Origine et les Progrès des *Mystères Chrétiens* : On y peut remarquer combien les *Cérémonies* ont contribué à leur établissement. Les *Cérémonies*, dis-je, qui ne manquent jamais de détourner l'esprit de l'essentiel de la religion, et de le mener en erreurs dangereuses. Car les cérémonies se pouvant accomplir fort aisément, tout le monde se croit assez pieux, pourvu qu'il les observe avec exactitude. Mais il n'y a rien qui soit aussi diamétralement opposé que la *Cérémonie* et le *Christianisme*. Le dernier découvre la religion toute nue à tout le monde, et les premières nous la donnent sous des représentations mystiques, qui n'ont qu'un sens purement arbitraire.

[137] § 96 Il est donc visible que les *Cérémonies*, au lieu d'éclaircir, ne font qu'embrouiller. Mais s'il était vrai qu'elles pouvaient rendre les choses plus claires, alors ce serait assurément la meilleure religion qui en aurait le plus : Car généralement parlant, elles sont également significatives, et on les peut rendre toutes telles. Un cierge mis entre les mains d'un homme, que l'on *baptise*, pour signifier la lumière de l'Évangile, est une *cérémonie* tout aussi bonne, que celle de faire le signe de la croix sur son front, en signe qu'il reconnaît Jésus-Christ pour son Maître, et pour son Sauveur. Le vin, le lait et le miel signifient la nourriture, force ou joie d'être debout, quand on lit l'Évangile, marque notre disposition à l'entendre, et à en faire profession.

§ 97 Pour couper court, c'est le plus haut degré de l'Enthousiasme, que de placer la religion en pareilles sottises, et rien n'est si lâche que de détruire par ces artifices frauduleux, toute la force de l'Évangile, hormis, quand on le veut servir faire servir aux intérêts du parti. Je trouverai quelque autre part une meilleure occasion d'épuiser l'article des *cérémonies*, ici je n'en traite qu'en tant qu'elles entrent dans les *mystères des Païens*, et que puis après elles furent mises en œuvre pour établir ceux des *Chrétiens*. Mais comme à cause du grand nombre des derniers, il fut bientôt impossible d'avoir des cérémonies secrètes, on tâcha pour conserver le *Mystère* de rendre tout exprès les choses entièrement inintelligibles ou fort embrouillées. Sur ce point-là, nos prétendus Chrétiens ont surpassé les *mystères* des payens. Car l'honneur de [138] ceux-ci pouvait se détruire par la découverte, ou par le caquet d'un initié, au lieu qu'on a placé ces mystères nouveaux en lieu sûr, à l'abris des sens et de la raison. Le Clergé a été même si jaloux de leur propre ordre que de peu que quelqu'un d'entre eux ne s'avisât d'en développer ces mystères sublimes à des Laïques enclins à les examiner, ils ont trouvé à propos de mettre leur propre tribu sacrée, aussi bien que le nôtre, dans l'impuissance de les comprendre, et cela encore jusqu'à présent.

Conclusion

Jusqu'ici j'ai tâché de faire comprendre aux autres la vérité dont je suis pleinement convaincu moi-même, savoir qu'il n'y a point de *mystères* dans le *Christianisme*, ou dans la religion la plus parfaite, et que par conséquent si l'Évangile est véritablement la parole de Dieu, il ne s'y peut trouver rien de contradictoire, ou d'inconcevable, quand même on l'aurait érigé en Article de foi. Ce n'est que dans cette supposition, que j'ai produit mes preuves jusqu'ici, pour des raisons que l'on trouvera à la fin de la préface.

Malgré tout ce qu'on peut avancer contre cette thèse, il est évident qu'aucune *instance*, ni *doctrine* particulière de quelque espèce qu'elle puisse être, ne peut servir de bonne réponse à ce Discours. Car tant que les raisons que nous avons rapportées subsistent, tout instance qu'on [139] pourrait alléguer pour le contraire, doit se trouver ou *non mystérieuse*, ou si c'est un *Mystère*, n'avoir pas été divinement révélé. Il n'y a point là de milieu, autant que je puisse voir. Quand on aura accordé les passages de l'Écriture que j'ai cités pour ma thèse avec ceux qu'on voudra alléguer contre moi, ou quand on aura prouvé que je ne les ai point entendus, quand mes arguments contre tous les *mystères inconcevables*, et contre l'absurdité de cette opinion que Dieu nous ait voulu révéler de tels *Mystères*, seront réfutés, alors il sera temps, que mes Adversaires produisent ces exemples, et que je les examine. Et quoiqu'en faisant voir d'une manière convaincante, que toutes les parties de la religion ne doivent pas seulement être saines et intelligibles en elles-mêmes, mais qu'elles doivent aussi paraître telles, je pourrais avec raison laisser à un chacun le soin de découvrir de lui-même, si sa religion est raisonnable, ou si elle ne l'est point (chose peu difficile, dès qu'une fois les hommes seront persuadés, qu'ils sont en droit de le faire). Cependant mon devoir envers Dieu et envers les hommes m'empêche de passer plus en avant selon que ma santé, ou mon loisir le voudront permettre : sans que je me prescrive aucun temps, n'étant au pouvoir de personne de fixer là-dessus aucun terme.

Ce que j'entreprendrai le premier, Dieu aidant, sera de prouver que les doctrines du Nouveau Testament sont claires, possibles, très dignes de Dieu,

et qu'elles tendent à la dernière utilité des hommes. Il se trouvera, selon toutes les apparences, bien des gens, qui ne me sauront pas gré d'une entreprise si utile. D'autres [140] me feront passer pour *hérétique* achevé, à cause de ce que je viens de produire. Mais c'est mon devoir, et non pas l'applaudissement de qui que ce soit, qui sert de règle à mes actions, ainsi je ne fais pas plus de cas de ce Sobriquet ridicule, et qui est à si bon marché, que Paul en fit avant moi [Actes, XXIV, 14]. Car je ne reconnais point d'autre Orthodoxy, que la vérité, et partout où la vérité se trouve, je suis sûr, que l'Église s'y trouvera aussi, j'entends celle de Dieu, et non pas une faction humaine et politique. D'ailleurs, l'Imputation d'hétérodoxie se faisant aujourd'hui à la moindre occasion, par ignorance, passion ou malice, et étant à aussi bon marché, qu'elle l'était du temps d'*Irénée* et d'*Epiphane*, au lieu d'être une espèce de reproche, fait souvent le plus grand honneur qu'on puisse imaginer.

Quelques bonnes gens diront peut-être que mon Opinion, quelque vraie qu'elle fût, pourrait donner occasion à beaucoup de mal, d'autant que les hommes, voyant qu'on les a trompés dans une partie de la religion, pourraient s'aviser de douter de tout le reste. Il est évident que ce serait alors un Scandale pris, et non pas donné. Un dessein n'en est pas moins bon, quoique des gens malintentionnés en puissent abuser, comme cela arrive fort souvent au *savoir*, à la *raison*, à l'*écriture*, et aux meilleures choses du monde. Mais il saute aux yeux de tout le monde, que ce sont les [141] *contradictions* et les *Mystères*, dont on a chargé mal à propos la religion qui donnent occasion à quantité de gens de se faire Déistes ou Athées. On devrait considérer pareillement, que quand même des gens peu accoutumés à la *vérité* seraient éblouis par son éclat subit, leur nombre ne serait point à comparer à celui de ceux qui voient clairement par la lumière. *Luther*, *Calvin*, *Zwingle* sont-ils à blâmer, de ce que plusieurs se sont faits *Libertins* ou *Athées*, lorsque les Artifices des Prêtres furent développés par la Réformation ? ou qui est-ce qui mérite plus d'attention, le petit nombre des *Sceptiques* remplis de préjugés, ou tant de milliers qu'ils ont converti de la Superstition Romaine ? C'est pourquoi je suis d'avis, qu'il ne faut point donner de quartier à l'*Erreur* sous quelque prétexte que ce soit, et je suis bien résolu de l'exposer dans ses véritables couleurs, partout où j'en trouve l'occasion sans affaiblir mon Ouvrage, ni par des palliatifs, ni par des adoucissements.